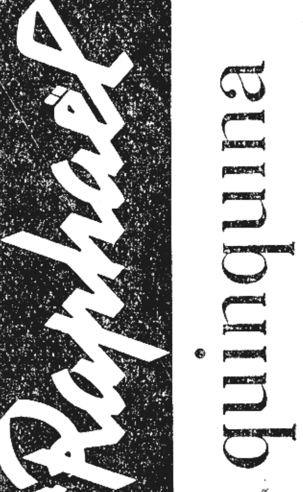

GARAP ?


L'apéritif de France


St Raphaël
quinquina


GARANTIE DE 5 ANS
Pour 1.000 fr. elle est à vous
CHOISISSEZ EN CONFIANCE...
Pour la 1re fois vous avez la possibilité d'acquérir, AU PRIX DE FABRIQUE une Montre de Grande Classe, à système breveté PARE-CHOCS qui fait d'elle LA RESISTANCE MEME
N° 516
N° 516 Montre Homme Exceptionnelle, mouvement ancre 17 rubis, SUPER ANTI-CHOCS ETANCHE, Water-Proof Stainless, plaquée Or 10 microns à trotteuse centrale - grande précision, livrée avec un bracelet haut Luxe en croco doublé peau. 1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs.
Etanche
Pare-Chocs
Chic
Anti-Magnétique
N° 517 - Montre Dame, bijou le plus convoité de la joaillerie Française, alliée à la technique Horlogère la plus sûre (l'apparence absolue de la Montre en Or de grand chic). Notre dernière création ANTIMAGNETIQUE et munie du fameux système PARE-CHOCS, mouvement ancre 17 rubis, ETANCHE - livrée avec bracelet plaqué Or : 1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs.
N° 517
N° 518 - Même modèle, forme ronde fantaisie - Très ELEGANTE - totalement HERMETIQUE : 1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs.
Elégante
IMPORTANT : Notre système de Crédit vous offre des avantages réels - Il est discret. Nos montres sont d'une qualité irréprochable et vous donneront la plus complète satisfaction (dans le cas contraire, elles seraient remboursées sans aucune discussion).
Ecrivez aujourd'hui même en découpant et en renvoyant le Bon ci-dessous - Recommandez-vous de votre Journal.
Hermétique
N° 518
Précise
BON A DÉCOUPER
N° 490 G
Je désire la Montre N°.........
Je paierai 1.000 F. à la réception et le reste en 5 versements mensuels de 1.800 F.
NOM............................ Prénoms.......
Adresse complète : ....
Date et Signature .
SHD
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE - PARIS - Métro : Poissonnière - Gare du Nord
Soucieux de qualité : Pour acheter une Montre, pensez S. H. D.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	FRANCE et UNION FRANÇAISE		ÉTRANGER	
VEUILLEZ NOTER :	Abonnement ordinaire	Supplément pour envoi en recommandé	Abonnement ordinaire	Supplément pour envoi en recommandé
• Un abonnement de 6 numéros à partir du No...... au prix de	**550** fr.	**150** fr.	**680** fr.	**270** fr.

Règlement ce jour par :

— mandat ou chèque bancaire (1)

— versement au C.C.P., Editions O.P.T.A., Paris 1848-38 (1)

Date .... *(Signature)*..........................

(1) Rayer les mentions inutiles.

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (1) ....

(1) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres.)

....

Avez-vous un parent ou un ami qu'un numéro spécimen de « *FICTION* » intéresserait ? Mettez son adresse ici :

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

....

De la part de M..



Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle (paraît provisoirement tous les deux mois).

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

1re Année. — No 1. — 15 Octobre 1953.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e). *Tél. :* TRI. 16-31.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Publications, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 *numéros*) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
Pour la Suisse et la Belgique, il est possible de s'abonner sur place

(Voir note page 128).

La Guerre contre la lune

par ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie Française.

Biographe, essayiste, philosophe, romancier, historien, André Maurois traite avec un égal bonheur tous les genres littéraires à une époque qui est devenue — même dans le domaine des lettres — celle de la spécialisation à outrance. Seul un nombre limité de ses lecteurs se souvient que l'universalité de son talent s'étend même à l'anticipation scientifique et il nous a paru opportun de le rappeler dans le premier numéro de cette revue. Ainsi qu'il l'a confié un jour au micro aux promoteurs de l'émission radiophonique : « Le Jeu du Mystère et de l'Aventure » *qui présentaient une de ses nouvelles, André Maurois attache pourtant une très grande importance, dans son œuvre, à cette forme de littérature d'imagination pure.*

« La Guerre contre la Lune », *que nous vous présentons, a paru pour la première fois en* 1928, *dans un petit volume publié par les Editions des Portiques, dans une collection qui s'intitulait judicieusement : « Le Coffret des Histoires extraordinaires ». Ce petit livre contenait deux récits réunis sous le titre :* « Deux fragments d'une Histoire universelle 1992 ». « La Guerre contre la Lune » *n'est pas seulement un récit satirique d'une haute qualité, c'est aussi une prophétie scientifique. Vous y noterez en effet, au passage, l'allusion faite par l'auteur au développement de l'utilisation de l'énergie atomique au cours d'une Deuxième Guerre Mondiale, fait auquel personne ne pensait en 1928. L'idée si heureusement développée par l'auteur dans sa nouvelle est certainement excellente... puisqu'elle a été reprise depuis en Amérique, paraît-il, dans deux romans, une longue nouvelle et un grand article rédactionnel dans un magazine important, sans que ces... succédanés, est-il besoin de le préciser, puissent prétendre à la valeur de l'original.*



Fragment d'une Histoire générale, publiée par l'Université de Tombouctou, en 1992.

CHAPITRE XVIII

Etat du Globe en 1962.

VERS 1962, les dernières traces laissées sur le Globe par la guerre de 1947 avaient enfin disparu. New-York, Londres, Paris, Berlin et même Pékin étaient rebâtis. Le nombre des naissances avait été tel que, bien que le chiffre total des pertes mondiales eût dépassé en 1947

trente millions d'hommes et de femmes, le Globe avait à peu près atteint, dès le recensement universel de 1961, le niveau de sa population d'avant-guerre. La crise industrielle et monétaire s'apaisait. De nouveau les hommes s'intéressaient aux arts, aux jeux. Le cinéma sans-fil était dans toutes les maisons. En 1962, le match de ballon aérien Tokio-Oxford réunit à Moscou plus de trois millions de spectateurs venus de tous les coins du monde et fut l'occasion de Fêtes de la Bienvenue Mondiale à la fois émouvantes et merveilleuses.

Les Dictateurs de l'Opinion.

Il est juste de reconnaître que ce rapide relèvement, que cette cicatrisation si prompte des plaies morales et matérielles de la guerre étaient en grande partie l'œuvre des cinq hommes auxquels la Terre donnait alors le titre de Dictateurs de l'Opinion.

Dès 1930, les théoriciens de la politique avaient commencé à comprendre que toute démocratie, étant un gouvernement d'opinion publique, est en réalité aux mains de ceux qui font l'opinion publique, c'est-à-dire des propriétaires de journaux.

Dans tous les pays, de grands industriels, de grands financiers s'étaient efforcés d'acquérir les journaux importants et y avaient peu à peu réussi. Très adroitement, ils avaient respecté les formes extérieures de la démocratie ; les peuples continuaient à élire des députés, ceux-ci à faire des ministres et des présidents, mais présidents, ministres et députés ne pouvaient durer qu'en acceptant les directives des maîtres de l'opinion publique. Ils le savaient et se montraient soumis.

Cette tyrannie déguisée aurait pu devenir dangereuse si les nouveaux maîtres du monde avaient été sans scrupules. En fait, le Globe avait eu de la chance. En 1940, le dernier journal français indépendant avait été acquis par le comte Alain de Rouvray pour son groupe « *Les Journaux Français Réunis* ». Les Rouvray étaient des maîtres de forges lorrains, de tradition austère et provinciale. Alain de Rouvray passait pour un grand travailleur et pour une manière de saint. On peut voir au Louvre son portrait à vingt ans, par Jacques-Emile Blanche. Le visage maigre est celui d'un ascète passionné et rappelle par plus d'un trait Maurice Barrès.

En Angleterre, *British Newspapers Ltd* était, depuis 1942, la propriété de Lord Frank Douglas, homme jeune, plein de bon sens sous des apparences de légèreté et d'une honnêteté toute etonienne. Ses cheveux blonds flottants, ses yeux clairs donnaient à Lord Frank l'apparence d'un poète plutôt que d'un homme d'action. Le maître des journaux américains était le vieux Joseph C. Smack, étrange personnage, presque aveugle, qui vivait en pleine campagne, entouré d'une armée de sténographes. Smack était célèbre pour la franche brutalité de ses radiogrammes, mais respecté par tout le Globe. Le propriétaire des

journaux allemands, le Dr. Macht, et le Japonais, baron Tokungawa, complétaient très honorablement le Directoire Universel.

A partir de 1943, ces cinq hommes prirent l'habitude de se réunir chaque semaine, par téléphone sans fil collectif. L'invention était alors assez nouvelle ; l'appareil, maintenant si commun, coûtait encore plusieurs millions de dollars et le public apprenait avec admiration que les Dictateurs de l'Opinion pouvaient, bien qu'ils fussent à plusieurs milliers de kilomètres les uns des autres, tenir des Conseils d'Administration et assurer le secret absolu de leurs délibérations en faisant garder sévèrement une longueur d'onde par la Police Hertzienne Universelle.

On ne sait qui employa le premier le titre de Dictateurs de l'Opinion. La belle thèse de James Bookish (*Les Dictateurs de l'Opinion*, Oxford, 1979) montre par des extraits de journaux et de correspondances que l'expression était d'un usage courant sur toute la planète dès 1944. Elle n'apparaît dans les documents officiels qu'en 1945 (Chambre des Députés. Discours de Fabre-Luce ; 4 janvier 1945).

La guerre de 1947 et les Dictateurs de l'Opinion.

Tous les textes publiés récemment, et en particulier le Journal de Rouvray (1) et celui de Lord Frank Douglas (2), prouvent que les cinq Dictateurs avaient, en 1947, tout essayé pour empêcher la guerre. Dans le Journal de Rouvray, à la date du 20 juin 1947, on lit : « Rage de constater que, malgré notre apparente puissance, nous restons sans force contre l'amour-propre des peuples. » Dans celui de Douglas : « A world war for Mandchuria ! The whole thing is too stupid for words... mais la horde est stupide bien que l'individu soit divin. »

A la veille de la déclaration de guerre, tous les journaux du monde avaient publié un appel au bon sens, rédigé par Smack, mais l'opinion publique, révoltée, s'était cette fois exprimée malgré la presse et contre celle-ci. Dans plusieurs capitales les journaux avaient été pillés. Des feuilles belliqueuses, soudain créées par des imprimeries clandestines, avaient vu leur tirage monter follement. La guerre déclarée, il avait fallu, dans chaque pays, tout sacrifier au salut national.

Après la signature de la Paix de Pékin, en 1951, le Directoire s'était reformé. En Allemagne, le Dr. Kraft avait succédé au Dr. Macht. Les quatre autres étaient encore vivants. Le procès-verbal de la première réunion par téléphotophone est aux Archives Mondiales de Genève. Cette réunion fut entièrement employée à analyser les causes de la guerre et à discuter les moyens d'en prévenir le retour. Les cinq hommes s'engagèrent une fois de plus à tenter l'éducation de l'opinion publique sur ce sujet, à refuser la publication de tout article tendant à créer de la haine ou même de la méfiance entre les peuples et, au

(1) *Journal de Rouvray*, édité par Jean Prévost (Paris, 1968), 3 volumes.

(2) Manly, *Life and letters of Lord Frank Douglas* (London, 1972), 22 volumes.

cas toujours possible où des incidents internationaux se produiraient, à faire poursuivre une enquête par des reporters d'une nationalité non intéressée, enquête qui serait seule publiée par les journaux de la *World News-paper Association.* En sortant de la séance, Rouvray dit à Brun, son secrétaire :

— « Je suis aussi certain de leur bonne foi que de la mienne. Si nous ne pouvons cette fois juguler la guerre, c'est à désespérer de l'humanité. » (*Mémoires de Brun,* II, 343).

La Crise des Vents. Mai 1962.

Un mois après ce match Tokio-Oxford qui avait été l'occasion d'une si belle réunion d'entente mondiale, le professeur Ben Tabrit, de l'Université de Marrakech, inventa l'accumulateur des vents. L'appareil est devenu si familier à tous les peuples de la terre qu'il est inutile de le décrire. Le principe était simple. Grâce à un accumulateur très pratique, basé sur la décomposition de l'eau et sur l'emploi de l'hydrogène liquide, il devenait possible d'emmagasiner la force des vents et d'obtenir ainsi une énergie infiniment moins coûteuse que celle du pétrole ou du charbon.

Quelques mois se passèrent avant que les hommes d'affaires eussent compris les conséquences lointaines de cette découverte. Il était pourtant évident que les industries groupées autour des centres charbonniers ou des chutes d'eau allaient émigrer vers les pays à vents forts et constants, et que certains territoires, jusqu'alors déserts, allaient soudain prendre une valeur incroyable. Bientôt on vit lancer, à la Bourse Internationale de Bagdad, les titres du Syndicat des Vents du Désert de Gobi, de la Compagnie Britannique des Moussons, de la Société Française des Vents Alizés et, en décembre 1962, la lutte pour les emplacements favorables à l'établissement d'usines accumulatrices battit son plein sur terre comme sur mer.

Incidents de 1963.

L'année 1963 fut marquée par plusieurs incidents graves, dont les plus connus sont l'occupation du Mont Ventoux et celui de l'usine flottante de Singapour.

Le mont Ventoux, situé dans la plaine lyonnaise, doit son nom au vent violent qui souffle presque toujours à son sommet et, dès le début du XXe siècle, un savant français avait calculé que des moulins placés au sommet du Ventoux pourraient produire une énergie équivalente aux chutes du Niagara. Un emplacement d'une telle valeur ne pouvait manquer d'éveiller la convoitise des lanceurs d'affaires. Il faut lire dans le livre, maintenant classique, de Harwood (*L'Episode du Mont Ventoux,* Boston, 1988), le récit des incroyables difficultés qui s'élevèrent entre la France et l'Italie. Quant à l'usine flottante de

Singapour, l'aventure fut plus grave encore. Un corsaire industriel de l'Empire russo-chinois ayant coupé une corde de remorque, les croiseurs de l'Union des Dominions, qui escortaient l'île, ouvrirent le feu et coulèrent l'assaillant. Une assemblée extraordinaire de la Société des Nations fut aussitôt convoquée. Les journaux de la *W.N.A.* s'efforcèrent de calmer les esprits, mais des forces plus puissantes agissaient malheureusement en sens contraire.

Les masses ouvrières commençaient à comprendre que cette révolution scientifique allait avoir pour elles les plus graves conséquences. Les mineurs savaient que dans cinq ans, dans dix ans au plus, leur métier aurait perdu toute valeur. Les Trade-Unions faisaient pression sur les gouvernements nationaux pour que ceux-ci s'assurassent des territoires à vents. L'assemblée de Genève, en juin 1963, fut secouée par des orages violents et, sans le tact du Prince de Monaco qui présidait, il est probable que cette institution destinée à assurer la paix eût été le lieu et l'occasion de toute une série de déclarations de guerre. Grâce à l'influence pacifique du prince Rainbert, les délégués quittèrent la Suisse sans qu'aucune décision irrémédiable eût été prise. Mais tous les experts en psychologie internationale avertirent leurs gouvernements qu'une guerre mondiale semblait, une fois de plus inévitable.

Smack autorisa ses journaux à afficher, en caractères énormes :

RUSSIAN-CHINESE EMPIRE REJECTS FRANCO-GERMAN OFFER.

Intervention de Lord Frank Douglas.

C'est au retour de Genève que Lord Frank Douglas atterrit à Paris pour avoir une conversation avec Rouvray. Nous ne connaissons pas les termes exacts de cet entretien qui devait exercer une influence si considérable sur l'histoire, non seulement de la Terre, mais de l'Univers Solaire. Sa substance en a été conservée par Brun (*Mémoires de Brun*, III, 159), mais le texte de Brun ne doit pas être accepté comme littéralement exact. L'auteur lui-même nous dit qu'il l'a reconstitué de mémoire, plusieurs heures après la conversation. Il est nécessaire, pour en imaginer le ton, de relire après le compte rendu, évidemment exact, mais un peu terne, du jeune secrétaire, le Journal de Lord Frank, si remarquable par l'esprit paradoxal, cynique et vigoureux de l'auteur.

Les deux hommes échangèrent d'abord leurs impressions sur la situation. Ils étaient d'accord pour la juger extrêmement grave. Rouvray était découragé. Avant la guerre de 1947, il avait eu une extraordinaire confiance dans l'instrument qu'il avait créé, mais cette catastrophe qu'il avait vu venir et n'avait pu empêcher l'avait laissé sceptique et triste. Ici, nous citons textuellement Brun :

— « Il y a une chose au monde, » dit M. de Rouvray, « que les hommes craignent plus que les massacres, plus que la mort, et c'est l'ennui... Le régime d'entente et de raison internationale que nous

avons établi les ennuie... Nos journaux sont vrais, ils sont honnêtes, ils ne sont plus excitants. Smack lui-même avoue que sa première page est morne... Nous avons essayé du remède de l'art, non sans succès ; les grands crimes, le sport nous ont fait gagner vingt ans, mais regardez les statistiques : la perfection de la police rend les crimes de plus en plus rares ; la Terre est lasse de tout, même de la boxe ; les deux derniers matches de ballon aérien n'ont pas réuni un million de spectateurs... Nous avons fait l'éducation des foules, nous leur avons appris à respecter l'ordre, à applaudir au succès de l'adversaire. Une fois de plus, le résultat est qu'elles s'ennuient... Et ce fut toujours ainsi... L'Empire romain, parfaite Société des Nations, assura la paix du monde pendant plusieurs siècles, mais dans l'Empire aussi les peuples s'ennuyaient ; il ne leur restait rien à haïr... Or, cela est triste mais vrai, Douglas, la haine seule peut unir les hommes... On nous dit : Autrefois, la France était composée de provinces et ces provinces ont fini par s'unir pour former un grand pays, pourquoi n'en serait-il pas de même des nations ? Je réponds : Parce que les provinces se sont unies *contre* des pays voisins, mais contre quel adversaire peuvent s'unir tous les peuples de la terre ?... Ne me répondez pas par des platitudes, cher ami ; ne me dites pas : « contre la misère, contre la maladie... » Non, c'est l'imagination qui est malade, c'est l'imagination qu'il faut soigner. Il faudrait un ennemi visible... Hélas ! il n'existe pas. »

— « *Well,* » dit Lord Frank, « nous en sommes presque au même point, Rouvray... Tout à l'heure, dans l'avion, en passant au-dessus de votre Bourgogne, je me suis souvenu, moi aussi, des luttes des rois de France et des ducs de Bourgogne et je me disais, comme vous : « L'union s'est faite, mais *contre* quelqu'un... Contre qui pourrait-on unir la Terre ? »... La seule différence entre nous, c'est que je possède (peut-être) une réponse. »

— « Il n'y a pas de réponse, » dit M. de Rouvray avec lassitude... « Contre qui ? »

— « Contre la Lune, » dit doucement l'Anglais.

M. de Rouvray haussa les épaules.

— « Vous avez du courage, Douglas, mais je ne peux pas plaisanter. Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, une flotte d'avions géants, dirigée de Bagdad ou de Canton par un état-major impitoyable, rôdera sans doute au-dessus de cette ville si calme... Ces belles maisons tomberont dans un affreux déchiquètement de ciment et de chair humaine... Et nous ne pouvons rien... 1947 recommence. »

— « Rouvray, *my dear fellow,* je ne plaisante pas... Je suis profondément sérieux... Écoutez-moi... Vous connaissez nos lecteurs ; vous savez combien il est facile de les diriger... Ne les avons-nous pas vus guéris par des remèdes qui n'avaient d'autre mérite que d'être bien lancés ?

» Ne les avons-nous pas connus fous de livres dont ils ne comprenaient pas un mot, d'une peinture qui les ahurissait, simplement parce qu'une adroite campagne d'éditeurs ou de marchands de tableaux les avaient préparés à tout accepter ? Pourquoi seraient-ils plus imperméables à une campagne menée par nous qui devons être les maîtres de cet art et qui, surtout, avons à notre disposition le plus prodigieux des instruments ? »

— « Je ne vois pas du tout où vous voulez en venir, » dit M. de Rouvray. « Quelle campagne voulez-vous entreprendre ? »

— « *Look here* Rouvray... Vous avez eu, comme moi, l'expérience de 1947 et vous avez, comme moi, lu des récits de la guerre de 1914. Dans tous les cas, dans tous les pays, on observe les mêmes phénomènes... La haine de l'ennemi est créée, puis maintenue par des récits de crimes, d'attentats, à peu près semblables dans les deux camps. L'esprit critique disparaît entièrement, le bon sens devient un vice, la crédulité un devoir. L'invention la plus invraisemblable est aussitôt acceptée par une opinion publique affolée... A un peuple irrité, on peut tout faire croire de l'ennemi... Vous êtes d'accord ? »

— « Tout à fait d'accord, » dit M. de Rouvray. « Mais je ne vois pas là un remède à nos maux ; bien au contraire, c'en est la cause. »

— « Attendez, » dit l'Anglais. « Supposez maintenant que cette colère, cet état de réceptivité à l'égard de toutes les sottises, nous arrivions à les créer chez les peuples de la Terre contre un adversaire qui n'existe pas ou qui, tout au moins, ne puisse pas entrer en contact avec nous. Ne croyez-vous pas que nous aurions alors réussi à inoculer à ces peuples, et cette fois sans danger, une psychose de guerre qui les unirait ? Ne croyez-vous pas que nous aurions enfin réussi à créer l'unité planétaire ? »

— « Sans doute, » dit le patron, un peu agacé... « Mais je répète ma question : contre qui ? »

— « Je ne vois en votre question aucune difficulté... Contre n'importe qui, puisque l'essence de cet adversaire est justement de ne pas exister... Contre les habitants de la Lune, ou contre ceux de Mars... ou contre ceux de Vénus... Cela m'est égal...

» Voyons, Rouvray, supposez que demain nous racontions à nos lecteurs du monde entier qu'un village a été mystérieusement détruit par l'action de rayons puissants venus on ne sait d'où... Ne le croiraient-ils pas ? »

— « Ils le croiraient... Pourtant une enquête... »

— « Mais, mon cher, qui voulez-vous qui fasse une enquête et où serait-elle publiée, puisque nous disposons de tous les journaux d'information et, accessoirement, des pouvoirs publics... Naturellement, nous n'aurons pas la naïveté de situer notre fait divers en un endroit facile à atteindre. Nous ne choisirons pas une avenue de New-York, un quartier de Paris, mais si nous prenons un petit village du Turkestan, de l'Alaska... Iront-ils vérifier ? »

— « Non, vous avez raison. Ils le croiront. Ensuite ? »

— « Le lendemain, destruction du même type en Chine... Le surlendemain, en Australie... Titres de plus en plus gros... « L'ADVERSAIRE MYSTÉRIEUX... QUI ATTAQUE LA TERRE ? » Affolement général... Déjà les terrains à vents passent en seconde page. Vous me suivez ? »

— « Je commence à être intéressé. »

— « Au bout de huit jours de ce régime, nous leur donnons des interviews de savants... Je connais quelques hommes, en Angleterre, qui ne me refuseront pas ce service quand ils auront compris que c'est le seul moyen de sauver la Terre. »

» Vous en avez en France. Kraft en a en Allemagne... Tous ces savants concluront que, d'après le trajet des rayons, on peut constater leur convergence vers une origine commune qui est la Lune... ou, si vous préférez, Mars... »

— « Non, » dit M. de Rouvray. « J'aime mieux la Lune. »

— « Ah ?... » dit Douglas, surpris. « Moi, à mieux réfléchir, j'aurais préféré Mars... On leur a beaucoup dit que la Lune est inhabitée. »

— « Oui, » dit M. de Rouvray, « mais justement... Je suis sûr qu'elle l'est ; c'est une garantie. »

— « Soit, » dit Lord Frank. « Donc, la Lune est le point de départ de ces attaques « inqualifiables »... Alors commencera notre campagne contre les Lunaires et, si chaque petit enfant terrestre n'est pas convaincu dans trois mois que tout Lunaire est un monstre et que le premier devoir d'un Terrien est de haïr et de détruire la Lune, alors Rouvray, je renvoie tous mes *leader-writers*... Mais je suis bien tranquille. Ils savent leur métier. »

J'avais observé, pendant toute cette conversation (continue Brun) le visage du patron. Il avait commencé par paraître assez irrité. Il lui déplaisait que l'Anglais eût l'esprit assez libre pour se divertir, s'amuser de paradoxes sous la menace d'une tragédie aussi affreuse. Puis, peu à peu, il avait pris un air d'intérêt et enfin de bonheur. Quand Douglas eut fini, il se leva et alla lui serrer les mains.

— « Je marche, » lui dit-il... « C'est absurde, c'est fou, mais c'est peut-être notre seule chance de sauver une civilisation »

Il me donna l'ordre de convoquer au téléphotophone un Conseil des Cinq et de prévenir la Police Hertzienne. (*Brun*, III, 160 à 164).

La campagne antilunaire.

Aujourd'hui encore, et malgré les progrès réalisés par la psychologie appliquée, il est difficile de relire *la Campagne antilunaire* de la *W.N.A.* en 1963 sans admirer la sûreté des méthodes et la richesse de l'invention. La campagne suivit à peu près la marche arrêtée par Douglas et Rouvray au cours de la conversation que nous avons rapportée. Elle se fit en trois temps :

a) Création de la crainte, de la croyance à des phénomènes mystérieux et nuisibles ;

b) Attribution de ces phénomènes à un agent volontaire et recherche de cet agent ;

c) Détermination de l'adversaire et campagne antilunaire proprement dite.

(Voir : André Dubois, *la Campagne antilunaire*. Paris, 1982).

Les effets furent remarquables. Un mois après le début de la campagne, l'agitation antilunaire était déclenchée chez tous les peuples du Globe. Les journaux de la *W.N.A.* avaient pu, sans que personne protestât, adopter une manchette commune : TERRIENS AVANT TOUT ! L'affaire des territoires à vents s'était arrangée comme par miracle. Cette agitation avait été l'œuvre de financiers jaloux les uns des autres qui s'étaient efforcés d'entraîner leurs pays dans le sillage de leurs intérêts ; effrayés par un mouvement de patriotisme universel qui transformait leurs luttes en crimes, ils avaient soudain découvert que rien n'était plus simple que de fonder la Compagnie Mondiale des Vents, qui absorberait la Société des Alizés, celle des Moussons, et ferait assurer l'administration du mont Ventoux par une commission internationale. Les états-majors qui, en juillet, étaient encore occupés à préparer des plans les uns contre les autres, ne pensaient plus qu'à collaborer et à chercher des moyens de défense communs. Une mission militaire chinoise avait été acclamée à Berlin et escortée Unter den Linden par une foule qui chantait le nouveau choral : « Haine à la Lune ! » Au Japon, un certain nombre d'habitants avaient fait hara-kiri pour protester contre l'insulte non vengée faite à l'honneur de la terre. A Londres, la folie belliqueuse avait pris une forme étrange : dans les music-halls, dans les rues, dans les maisons, hommes, femmes, enfants chantaient un même refrain : « *O stop tickling me, Man in the Moon, stop tickling, stop, ah ! stop !* » Aux Etats-Unis, une somme de cent millions de dollars avait été promise par le Congrès, malgré l'opposition enragée de deux sénateurs pro-lunaires, à tout savant qui trouverait le moyen de faire parvenir à la surface de la Lune un message ou, à son défaut, un engin de représailles.

Attitude de Ben Tabrit.

Parmi les articles publiés au début de cette campagne par la *W.N.A.*, un des plus remarquables fut celui de Ben Tabrit, doyen de la Faculté des Sciences de Marrakech et inventeur de l'accumulateur des vents.

La plupart des savants qui avaient collaboré à la campagne antilunaire étaient des amis personnels de l'un ou de l'autre des cinq directeurs qui, ayant compris comme eux la situation désespérée de la planète, avaient accepté, bien qu'à regret, de se faire complices de cette mystification salutaire. Tel n'était pas le cas de Ben Tabrit.

C'était un homme sombre qui menait une vie retirée ; il sortait rarement de son laboratoire. Il étonnait, dès qu'il intervenait dans un débat, par la vigueur et par l'originalité de ses idées.

Dans ce cas particulier, il avait écrit son article en réponse à une brochure d'un professeur Baxley, de Cambridge. Baxley avait soutenu qu'avant de combattre les Lunaires, il fallait essayer de les convaincre. Ben Tabrit, dans sa réponse, avait traité le thème suivant : « Peut-il exister, à la surface de la Lune, des êtres vivants ? Non, si nous entendons par là des corps composés de cellules semblables à celles qui forment nos corps, des corps respirant, assimilant et désassimilant comme nous. Mais comment limiter la vie à un seul type de formes ? Il se peut que des groupements stables de radiations constituent des êtres, des centres de volonté que nous ne pouvons et que nous ne pourrons jamais nous représenter, mais qui, pour quelque raison inconnue et même inconcevable, ont maintenant décidé de nous détruire. »

» Si les Lunaires existent (et les phénomènes observés depuis quelques semaines sur la terre semblent prouver qu'ils existent) ils ne peuvent être que des monstres, c'est-à-dire des êtres tellement différents de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons imaginer que l'idée d'entrer en rapports avec eux et de leur transmettre un message de paix est folle. Entre des formes de vie qui, depuis des milliards d'années, ont évolué de façon différente, il n'y a aucun point commun à quoi on puisse accrocher un vocabulaire commun. Si les Lunaires existent, nous devons être devant eux comme les chasseurs d'autrefois devant le tigre. On n'essayait pas de convaincre le tigre, on le tuait ou on était tué. Les hommes n'ont pas civilisé les tigres ; ils en ont détruit la race.

» Or, il eût été incomparablement plus facile de créer un langage commun à l'homme et au tigre qu'une philosophie commune à l'homme et aux Lunaires. Le tigre était un animal mammifère ; beaucoup de ses fonctions ressemblaient aux nôtres. Nous comprenions la plupart de ses réactions physiologiques. Des Lunaires, nous ne savons rien. Essayer de les expliquer ou de nous expliquer à eux, c'est prétendre résoudre une équation qui ne contient que des inconnues. Mais essayer de les combattre a un sens ; c'est tenter de faire passer à la surface de la Lune des rayons assez puissants pour qu'aucune combinaion ne puisse subsister en leur présence. »

Conflit de Rouvray et de Douglas.

Lord Frank Douglas avait lu l'article de Ben Tabrit avec beaucoup d'amusement. Il lui plaisait de voir une idée qui lui avait jadis paru si folle mettre en mouvement les meilleurs cerveaux de la planète. Rouvray, au contraire, montrait depuis quelques temps une curieuse inquiétude. Plusieurs fois, il avait téléphotophoné à Douglas et à Smack pour leur demander s'il ne conviendrait pas d'arrêter la campagne. (*Journal de*

Brun, III, 210.) L'effet souhaité était obtenu. La Compagnie Mondiale des Vents était fondée. Pourquoi continuer ?

— « Pour trois raisons, » répondait Douglas : « parce que c'est un jeu admirable ; parce que l'arrêt brusque des phénomènes risquerait de rendre invraisemblable toute notre campagne; mais surtout parce que l'affaire des vents n'a été qu'un incident représentatif d'un état d'esprit qui est, comme vous le disiez très bien, l'ennui des peuples. Nous leur avons donné le jouet lunaire pour s'occuper. Gardons-nous de le leur reprendre... Que craignez-vous ? »

— « Je vais vous paraître naïf, » dit Rouvray. « Je crains que les Lunaires n'existent. »

On vit, dans l'appareil, le visage de Lord Frank s'éclairer d'un rire heureux, enfantin.

— « Voilà, » dit-il, « le plus beau succès de la psychologie appliquée ; vous vous êtes convaincu vous-même. »

— « Ne riez pas, » dit Rouvray. « Je suis vraiment inquiet... Mais oui... inquiet... Que voulez-vous ? Je viens de relire l'histoire scientifique de la guerre de 1914 et de la guerre de 1947. Vous êtes-vous jamais rendu compte des progrès presque incroyables que la pression de la nécessité et celle de la haine ont fait, pendant ces deux périodes, réaliser par les hommes ? Voyez ce qu'était l'aviation avant 1914 et ce qu'elle était devenue en 1918. Voyez ce qu'étaient nos connaissances sur l'énergie intra-atomique en 1947 et ce qu'elles étaient devenues en 1951... Et si aujourd'hui... »

— « Mais, mon cher Rouvray, » dit Lord Frank, « quand bien même Ben Tabrit ou quelque autre découvrirait, par je ne sais quel miracle, des appareils pour explorer la Lune ou pour atteindre certaines portions de sa surface, quelle importance cela pourrait-il avoir, puisqu'il n'y a personne là-haut ? »

— « Qui sait ? Vous avez lu l'article de Ben Tabrit... Il n'y a personne au sens où nous avons jusqu'à présent entendu les mots « être vivant », mais n'y a-t-il pas, comme il le suppose, des conglomérats d'énergies qui, à leur manière, sont des individus et qui peuvent réagir, comprendre, lutter ? » (*Brun*, 212, 213).

On trouve à cette date, dans la *Vie de Smack*, par Delius (Leipzig, 1975), un échange de radiogrammes entre Rouvray et Smack. La réponse de ce dernier prouve que les arguments de Rouvray n'avaient produit sur lui aucun effet. Nous en donnons le texte exact, parce qu'il est très caractéristique de la manière de Smack : « *Must go ahead and let B. T. go to the devil. Hope you are well and happy. Ditto Madame. Smack.* »

A la réunion suivante du Conseil des Cinq, Rouvray exposa les mêmes idées et fut combattu par Douglas qui l'emporta facilement. L'avis général fut que les passions excitées chercheraient un exutoire terrestre si les hommes étaient brusquement privés du plaisir de haïr les Lunaires.

Découverte de Ben Tabrit.

Tout l'automne de 1963 fut rempli par de nouveaux attentats sur lesquels les journaux donnaient des détails de plus en plus précis, par des cortèges, par des meetings, par des manifestations d'Union Terrestre. Les pays jusqu'alors les plus hostiles les uns aux autres s'envoyaient des délégations ; dans toutes les écoles du globe, on enseignait le patriotisme planétaire. Un type de Lunaire, créé par les dessinateurs du *Punch* et du *Simplicissimus,* était devenu populaire et on le voyait dessiné sur les murs, accompagné d'inscriptions injurieuses, de Tombouctou jusqu'à Bénarès.

En novembre 1963, Ben Tabrit, qui avait travaillé silencieusement depuis plusieurs mois dans son laboratoire, pria la *W.N.A.* d'annoncer qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait, c'est-à-dire : *a*) un rayon capable de détruire sur son passage toute combinaison atomique ; *b*) un appareil émetteur assez puissant qu'un rayon ainsi produit parvînt jusqu'à la surface de la Lune.

Quand cette lettre fut communiquée au Conseil, Rouvray, atterré, proposa de faire venir Ben Tabrit à Paris et de le mettre au courant de la situation véritable. Le Dr. Kraft et Douglas s'y opposèrent avec force. « Nous connaissons tous Ben Tabrit. C'est un fanatique de la science ; si nous lui apprenons que certains de ses confrères ont consenti, fût-ce pour le bien de l'humanité, à homologuer des observations inexactes, il est capable de faire un scandale public. S'il le fait, toute l'autorité de la *W.N.A.* disparaîtra en quelques minutes et cette autorité est le seul rempart qui existe encore entre le Massacre et la Paix. »

Quel danger y avait-il à laisser Ben Tabrit poursuivre ses travaux ? Il allait promener ses rayons sur une matière insensible. Il fallait, au contraire, presser les gouvernements de mettre à sa disposition les subventions nécessaires pour construire son appareil. Ce serait un nouvel et excellent aliment pour la curiosité publique.

Tout ce que Rouvray put obtenir fut que, dans les journaux de la *W.N.A.* les attentats des Lunaires seraient désormais un peu plus espacés. Il fut convenu qu'on leur donnerait provisoirement un rythme à peu près mensuel (mais naturellement irrégulier, pour la vraisemblance) et que, après quelques essais du procédé Ben Tabrit, on arrêterait définitivement la campagne. On pourrait alors expliquer que les Lunaires, terrifiés sans doute par le rayon du savant marocain, avaient renoncé à leurs crimes. Les Terriens auraient la joie du triomphe et sans doute pourrait-on, à la faveur de ce sentiment, prolonger l'Union Terrestre pendant un certain temps.

Le lendemain, les journaux de Smack portaient en manchette : MOROCCAN SCIENTIST TO FIGHT THE MOON.

La catastrophe de février 1964.

Il avait été facile d'obtenir des Etats les sommes destinées à la construction des appareils Ben Tabrit et, dès la fin de janvier, l'illustre savant avait réuni à Marrakech tous les éléments nécessaires. La première expérience eut lieu le 2 février. Son succès fut évident ; avec des télescopes puissants, il fut possible d'observer à la surface de la Lune les effets du rayon. Des entonnoirs d'une profondeur vertigineuse étaient creusés en une seconde. On fit trois attaques en trois points éloignés les uns des autres et sur des surfaces aussi réduites que possible.

Tous les journaux de la *W.N.A.* publièrent, le lendemain, des articles triomphants sur l'étendue probable des ravages, avec des agrandissements photographiques : *Etat de la Lune avant la première attaque. Etat de la Lune après le passage du rayon.*

Qui pensait alors que nous aurions si vite l'occasion d'étudier sur le propre sol de notre terre des ravages du même ordre ?

Le 3, le 4 et le 5 se passèrent dans le plus grand calme. Le 6, à cinq heures du matin (*Brun,* IV, 17), Kraft fit appeler Rouvray au téléphotophone. Rouvray, à demi endormi, alla à l'appareil et trouva l'image confuse.

— « Mon cher collègue, » dit Kraft, « j'ai une affreuse nouvelle à vous annoncer... La ville de Darmstadt a été cette nuit entièrement détruite... »

— « Je vous entends très mal, » dit Rouvray.

— « Je vous parle de mon avion... La ville de Darmstadt a été détruite, cette nuit, par un phénomène inexplicable. Je survole en ce moment même les ruines. Les projecteurs montrent qu'à l'endroit où était la ville, on ne voit plus qu'une roche brillante et calcinée. La chaleur est telle qu'on ne peut descendre au-dessous de cinq cents mètres... Il n'y a malheureusement aucun doute : nous sommes en présence de représailles lunaires. »

— « C'est horrible, » dit Rouvray... « Vous vous souvenez de mes craintes ? Et les Lunaires... Il faut tout de suite... »

— « Soyez prudent, Rouvray, » dit le docteur Kraft. « A cette heure matinale, je n'ai pu faire garder la ligne. Ayez l'obligeance de faire convoquer une séance secrète du Conseil. »

— « Voulez-vous, » dit Rouvray, « 8 h. 18 ; longueur d'onde 452 ? »

— « C'est entendu, » dit le docteur. (*Brun,* IV, 19, 20.)

Conseil de Guerre du 6 février.

Quand le Conseil fut réuni, le Dr. Kraft fit à ses collègues un récit de la catastrophe. La destruction de la ville était complète dans le centre ; dans les faubourgs, un certain nombre de maisons étaient calcinées, d'autres semblaient avoir échappé. Il n'était pas possible de

savoir si les décombres abritaient des survivants, mais on ne pouvait guère l'espérer ; la chaleur, qui empêchait les aéroplanes d'atterrir, devait avoir achevé les blessés.

Par des villageois des environs de Darmstadt, on avait pu avoir quelques renseignements. L'attaque des Lunaires avait été lancée à minuit et quart. La chaleur subite avait réveillé beaucoup de gens aux environs de la zone attaquée. Aucun d'entre eux n'avait observé de phénomènes lumineux. Le rayon employé par les Lunaires était évidemment obscur. Au jour, l'emplacement de la ville, vu du ciel, ressemblait à un immense cratère de volcan.

Douglas prit la parole et revendiqua la responsabilité de la catastrophe. Il avait cru lancer une idée inoffensive et même plaisante ; l'événement prouvait que l'idée de guerre interplanétaire ne peut être employée sans danger pour des fins de politique intérieure terrestre. Rouvray, qui semblait un peu égaré, lui répondit que la responsabilité était collective, que le Directoire tout entier s'était prêté à ce jeu dangereux, que les intentions avaient été pures et qu'il ne s'agissait plus maintenant de responsabilités, mais de remèdes.

Le Dr. Kraft fit remarquer que si, à l'intérieur du Conseil, il pouvait être utile de reconnaître une faute commune, l'attitude à l'égard de l'opinion publique devait être ferme, que d'ailleurs à ce point de vue la situation n'avait pas changé. Les attentats étaient devenus réels au lieu d'être imaginaires. Cela transformait leur importance physique, non leur valeur métaphysique. Quant à leur valeur de propagande, elle en était même augmentée et il fallait tirer de ces événements tout le parti convenable pour le salut de la Terre.

Smack, qui parla ensuite, dit que tous les articles des éditions du soir devaient être consacrés aux crédits de guerre. Puisque Ben Tabrit était le seul homme qui possédât une arme efficace pour cette lutte, il fallait obtenir qu'il révélât son procédé, et mettre à sa disposition des crédits sans limites pour en finir avec la Lune.

— « Je me permets, » dit Rouvray, « d'être d'un avis exactement opposé à celui de M. Smack. Il me semblerait extrêmement déplaisant de venir ici triompher de la réalisation d'une prophétie à laquelle je ne croyais guère moi-même en la faisant. Cependant les tristes résultats obtenus doivent nous servir d'avertissement. Il me semble évident que, plus nous mettrons de moyens à la disposition de Ben Tabrit, plus nous multiplierons la force des attaques, plus grandira en même temps la vigueur des représailles. Et pourquoi ne pas essayer, tout simplement, de laisser ces Lunaires en paix ? Jamais, jusqu'à notre imprudente provocation, ils ne s'étaient occupés de nous. N'y a-t-il pas lieu de supposer que, si nous revenons à notre conduite antérieure qui était de les ignorer, ils seront fort heureux de leur côté de retrouver le calme et d'échapper au danger ? Il est impossible qu'ils éprouvent à notre égard des sentiments de haine bien vive, ils ne nous connaissent pas... »

— « Etrange raisonnement, cher Rouvray, » dit Douglas; « on ne

hait vraiment bien que ce qu'on ne connaît pas... D'ailleurs, le mot « haine » a-t-il même un sens sur la Lune ? »

— « Pourquoi, » continua Rouvray, « si nous voulons à toute force donner satisfaction à l'opinion publique et employer des crédits dans des entreprises interplanétaires, pourquoi ne pas employer ces crédits à entrer en communication avec ces êtres ? En somme, dans cette aventure, notre bonne foi fut entière; nous croyions tous frapper un monde insensible. Est-il impossible de le faire comprendre aux Lunaires ? »

— « Mais tout à fait impossible, » dit Douglas. « Souvenez-vous de l'article de Ben Tabrit : nous n'avons en commun avec ces êtres ni idées, ni vocabulaire, ni mêmes organes des sens. Comment voulez-vous communiquer ? » (1)

Tous, et même Rouvray, durent reconnaître qu'il avait raison et qu'il ne restait plus maintenant qu'à « faire la guerre ». L'horrible mot était de nouveau prononcé. Toutefois, on décida de laisser aux Lunaires un répit de quelques jours et de ne jamais les attaquer à nouveau si eux-mêmes laissaient la Terre en paix. (*Brun,* IV, 33.)

Mort de Rouvray.

Les événements des deux jours suivants sont assez mal connus. Le procès-verbal phonophotographique de la séance du Conseil montre qu'il avait été question de convoquer Ben Tabrit à l'appareil collectif. Smack, qui connaissait très bien le savant marocain et l'avait jadis eu comme collaborateur, s'y opposa et demanda qu'un des membres du Conseil se rendît en personne à Marrakech. Rouvray fut naturellement désigné, puisque c'était lui qui avait plaidé pour la cessation temporaire des attaques.

Dans l'après-midi du 6, on apprit que l'avion de M. de Rouvray n'était pas arrivé à Marrakech. Vers cinq heures, le Central de la *W.N.A.* fut informé de la découverte, près des îles Baléares, des débris flottants de l'appareil. Rouvray s'était noyé. Beaucoup d'historiens admettent que le vieux Français se suicida. (Voir en particulier : Jean Prévost, *Vie de Rouvray,* Paris 1970.) Il est évidemment très difficile de prouver que ces hypothèses sont erronées. Rouvray voyageait toujours seul, dans de petits avions monoplaces qu'il conduisait lui-même. Il est certain qu'il avait montré, depuis le matin, des signes tout à fait anormaux d'agitation et d'autre part l'hypothèse d'un accident est peu vraisemblable, car l'avion était du modèle gyroscopique 1962, et sa stabilité était à l'épreuve de toute erreur de manœuvre.

---

(1) Cette phrase de Douglas, si souvent citée dans nos manuels scolaires comme exemple de raisonnement faux, est moins absurde qu'on a pris coutume de le dire. Il faut se souvenir qu'en 1964 on n'avait aucune idée, même vague, de la théorie des équivalents sensoriels et que Douglas ne pouvait imaginer les transpositions de langage qui rendent si faciles aujourd'hui les communications interplanétaires. (Voir : *Les Equivalents sensoriels,* publications de la Société des planètes, Vénus, 1990.)

Pourtant, la théorie du suicide n'est acceptée ni par Brun, ni par Douglas, qui avaient eu l'un et l'autre des conversations avec Rouvray avant son départ. Il avait paru si convaincu de l'importance de sa mission, il avait exprimé un tel espoir de sauver la Terre par l'arrêt immédiat des attaques, qu'on a peine à concevoir comment il se serait tué au cours même de l'accomplissement de ce qu'il considérait être son devoir.

Brun (IV,210-250) expose longuement son hypothèse, qui est celle de l'assassinat de Rouvray par des fanatiques antilunaires. Il est certain que la destruction à distance des moyens de contrôle d'un appareil était, dès 1964, chose facile, mais l'historien impartial doit reconnaître que, dans le cas de Rouvray, on ne possède aucune preuve d'un tel crime. Certes, le fanatisme antilunaire avait atteint alors, dans beaucoup d'esprits, une grande violence et il est impossible de n'être pas frappé par la haine avec laquelle un certain nombre d'écrivains attachèrent ensuite à la mémoire de Rouvray l'épithète de « pro-lunaire » mais, au moment de sa mort, son rôle au cours du Conseil du 6 février était encore inconnu ; la séance avait été secrète et on ne voit pas qui aurait pu décider, organiser et exécuter le crime.

Suicide, accident ou assassinat, la mort de Rouvray fut un malheur planétaire. La conduite de Ben Tabrit n'est pas moins mystérieuse. Ne reçut-il pas, comme il le prétendit, le radiogramme qui lui ordonnait de surseoir à toute nouvelle attaque, ou ne put-il résister au désir d'essayer à nouveau ses appareils ? La question est très controversée. (Voir Hertz : *les Responsabilités de la Guerre Interplanétaire,* Jérusalem, 12 vol.) En tous cas, il n'y a aucun doute sur les faits eux-mêmes. Dans la nuit du 6 au 7, tous les observateurs terrestres constatèrent qu'un nouvel entonnoir venait d'être creusé dans la Lune par le rayon Ben Tabrit. La réponse ne se fit pas attendre : le 7 février, en trois minutes, les villes d'Elbeuf (France), Bristol (Rhode-Island) et Upsal (Suède) furent calcinées par les Lunaires. L'ère des guerres planétaires commençait.

. . . .



Servez-m'en un doigt...

(*Nine-finger Jack*)

par ANTHONY BOUCHER

L'invasion venue d'Ailleurs est un des plus vieux thèmes de la fiction scientifique. « La Guerre des Mondes » *de H. G. Wells n'a rien perdu de son pouvoir terrifiant, comme le montre bien la panique causée aux U. S. A. lorsque Orson Welles diffusa ce roman à la radio.*

Les premiers récits de ce genre décrivaient les envahisseurs descendant du ciel dans leurs vaisseaux interplanétaires et se livrant à un massacre de Terriens. « Ciel contre Terre », *de Henri Allorge, et* « L'Epopée Martienne », *de Théo Varlet et Octave Jonquel, en sont deux exemples français.*

Une forme plus subtile est née plus tard : le récit où ILS sont déjà parmi nous, invisibles ou camouflés en hommes, mais tout-puissants. Deux classiques de ce genre « Guerre aux Invisibles », *par Eric Frank Russell, et* « Le Monde des A », *de A. E. Van Vogt, ont été traduits en français récemment. Le grand écrivain américain H. P. Lovecraft a écrit deux romans :* « La Couleur venue de l'Espace » *et* « L'Ombre venue du temps » *qui sont peut-être les plus parfaites réalisations de ce thème et que la librairie Gallimard présentera prochainement réunis en un seul volume sous le titre :* « Le Démon des Merveilles ».

Il arrive cependant dans la vie de tout genre littéraire un moment où, parvenu à l'âge adulte, il se moque de lui-même. C'est ce qu'Anthony Boucher a réalisé admirablement dans le chef-d'œuvre d'humour qu'est « Servez-m'en un doigt... »



JOHN SMITH, c'est là un nom bien banal. Et, bien entendu, son détenteur ignora jusqu'à la fin de sa carrière qu'il passerait à la postérité aux yeux des amateurs de « sang à la une » sous le nom de « Jacques-aux-Neuf-Doigts ». Peu lui importait d'ailleurs le manque d'éclat de Smith ; il pensait que ce qui avait été assez bon pour le grand George Joseph (1) était bien assez bon pour lui.

Non seulement John Smith partageait avec satisfaction son patronyme avec le grand George Joseph, mais il était fier de marcher sur les traces de G.J. dans sa profession et selon sa méthode. Pour un homme séduisant et retors d'un certain âge il y a peu de sources de revenus

(1) Allusion à un criminel anglais du nom de George Joseph Smith, devenu célèbre pour avoir noyé dans une baignoire ses épouses successives.

aussi satisfaisantes que le veuvage fréquent et systématique ; et, de tous les praticiens qui ont appliqué ce principe, aucun n'a réussi à améliorer la méthode rationnelle et non brevetée de George Joseph Smith, connue sous le nom de : « la-Mariée-dans-le-Bain ».

Le mariage de John Smith avec sa neuvième fiancée, Hester Pringle, eut lieu le matin du 31 mai. Au soir du 31 mai, John Smith, après avoir passé une bonne partie de son après-midi à faire remarquer à ses amis combien la cérémonie avait excité Hester et combien il craignait pour son cœur dont la faiblesse était notoire, entra dans la salle de bains. Avec l'aisance insouciante du professionnel entraîné il saisit entre cinq doigts les chevilles de Hester et lui sortit les jambes de la baignoire, tandis que, de ses cinq autres doigts, il lui enfonçait gentiment la tête sous l'eau.

Tout jusqu'ici s'était passé selon la tradition la plus classique de ses autres nuits de noces. Mais ce qui devait suivre fut un tel manquement au rite que sa technique de la baignade en fut bouleversée. Au moment où le visage et le cou de Hester disparurent sous l'eau, sa nouvelle épouse ouvrit ses ouïes.

Dans son étonnement, John lâcha prise et abandonna les deux extrémités de la jeune mariée. Les jambes de celle-ci redescendirent dans l'eau, et son visage en ressortit. En passant de l'élément aqueux à l'élément aérien, ses ouïes se refermèrent et sa bouche s'ouvrit.

— « Je suppose, » observa-t-elle, « que, dans l'intimité d'une longue vie conjugale, vous auriez fini par découvrir que je suis une Vénusienne. Peut-être vaut-il mieux que vous vous en soyez aperçu de bonne heure. Nous pourrons ainsi trouver une base solide de compréhension réciproque. »

— « Voulez-vous dire, » demanda John, car il était homme aimant les précisions, « que vous êtes née native de la planète Vénus ? »

— « Exactement, » dit-elle. « Vous seriez étonné de savoir combien d'entre nous sont déjà parmi vous. »

— « Je suis suffisamment étonné, » dit John, « d'apprendre qu'il y en a une. Cela ne vous ferait-il rien de bien vouloir me convaincre que j'ai bien vu ce que j'ai cru voir ? »

Obligeamment Hester remit la tête sous l'eau. Ses ouïes s'ouvrirent et des bulles vinrent joyeusement crever à la surface.

— « La nature de notre planète, » expliqua-t-elle quand elle émergea, « a fait de notre espèce de mammifères la race dominante ; à tous autres égards elle est semblable à l'*homo sapiens*. Vous découvrirez qu'il est à peu près impossible de nous reconnaître, sauf peut-être pour certains d'entre nous qui refusent de nager de crainte d'ouvrir leurs ouïes par inadvertance. Bien entendu nous n'aurons plus besoin de nous dissimuler très bientôt... quand nous aurons entièrement pris le contrôle de votre planète. »

— « Et que vous proposez-vous de faire de la race qui, pour l'instant, la contrôle ? »

— « En tuer la plus grande partie, je suppose, » dit Hester. « Voudriez-vous me passer cette serviette ? »

— « Voilà qui est monstrueux ! » déclara John avec l'horreur bien naturelle du petit artisan pour le travail de série. « Je vois clairement quel est mon devoir envers ma race. Je dois tout révéler. »

— « Je crois, » fit remarquer Hester en s'essuyant, « que vous n'en ferez rien. D'abord, personne ne vous croirait. Et puis je serais obligée de remettre aux autorités le dossier que j'ai constitué sur la mort de vos huit premières femmes. Leur nombre suscite un intérêt croissant... et je serais obligée d'y ajouter ma déposition personnelle sur la tentative dont je viens d'être victime ce soir. »

John Smith étant homme raisonnable n'essaya pas d'aller plus loin.

— « Etant donné ma conduite de ce soir, » dit-il, « j'imagine que vous désirez le divorce ou une annulation ? »

— « Pas du tout, » dit Hester. « Il n'est pas de meilleure couverture pour mes activités qu'un mariage avec un indigène. En fait, si jamais vous faites à nouveau mention de divorce, je serai obligée d'en revenir à cette histoire de dossier. Et maintenant, si vous voulez bien me passer cette robe, j'ai l'intention de donner plusieurs coups de téléphone. Quelques-uns de mes collègues, qui occupent des situations importantes, doivent connaître mon nouveau nom et ma nouvelle adresse. »

John Smith l'entendit demander l'inter pour Washington D.C. Et il comprit avec une résignation pleine de regret qu'il serait obligé de s'écarter des méthodes de l'immortel George Joseph.

*
* *

Le fiasco du couteau apprit à John Smith que le sang des Vénusiens avait un pouvoir de coagulation ultra rapide et que l'organisme vénusien possédait une faculté de régénération étonnamment prompte. Il pensa alors au revolver mais la balle lui enseigna une autre particularité du sang vénusien : celui-ci dissout les balles, littéralement il s'en engraisse.

Son habileté de cuisiner était tout à fait suffisante pour lui permettre de déguiser les poisons les plus communs et de les faire avaler à n'importe quel humain ; mais non seulement le palais vénusien les détectait, mais il s'en délectait. Hester avait un faible, en particulier, pour son aspic de tomate à l'arsenic ; à l'occasion d'un dîner offert à quelques-uns de ses amis, elle insista pour qu'il en préparât un plat copieux, ainsi que de sa sole amandine, à laquelle l'acide prussique prêtait un arôme si intense.

Tandis que le plus faible murmure de divorce, même après un an de mariage, faisait monter aux lèvres réprobatrices de Hester le mot « dossier », les tentatives de meurtre semblaient simplement l'amuser. John Smith en fut réduit à aller demander l'avis du professeur Vallouie,

à l'Université d'Etat. C'était l'autorité indiscutable et indiscutée pour tout ce qui concerne les manifestations de la vie sur les autres planètes.

Le professeur trouva que cette question présentait un immense intérêt théorique.

— « Les hypothèses que nous pouvons faire sur la nature des organismes vénusiens, » énonça-t-il, « me permettent de vous assurer presque à coup sûr leur destruction si on leur fait ingérer de force le meilleur caviar de Béluga par doses qui ne soient, en aucun cas, inférieures à une demi-livre *per diem.* »

Trois semaines du traitement suggéré firent sérieusement baisser le compte en banque de John Smith et n'altérèrent en rien la santé de sa femme.

— « Ce cher Vallouie ! » dit-elle en riant un soir, « ç'a été si gentil de sa part de vous donner une recette pour me tuer ; c'est la première fois que j'ai eu du caviar en suffisance depuis mon arrivée sur terre. C'est si épouvantablement cher ! »

— « Vous voulez dire, » demanda John, « que le professeur Vallouie est un... »

Elle acquiesça.

— « Et tout cet argent ! » protesta John. « Vous ne réalisez pas, Hester, à quel point vous êtes injuste envers moi. Vous m'avez privé de ma source régulière de revenus... et je n'en ai pas d'autre. »

— « Dossier, » dit Hester, la bouche pleine de caviar.

*
* *

Le plus grand physiologiste des U.S.A. prit un très grand intérêt au problème de John Smith.

— « Je vous conseillerais, » dit-il gravement, « l'utilisation de carbone cristallisé placé directement au contact des ouïes. »

— « En d'autres termes, » demanda John Smith, « un collier de diamants ? »

— « Oui, » répondit le plus grand physiologiste d'Amérique.

John Smith s'empara de la carafe qui était sur son bureau et lui en envoya le contenu à la figure. Il vit s'ouvrir les ouïes du physiologiste.

Le lendemain John entra dans une boutique de farces-attrapes. Il acheta une de ces fleurs qu'on met à sa boutonnière et qui projettent de l'eau au visage d'un interlocuteur. Cet ustensile devait se montrer inappréciable pour savoir à qui l'on avait affaire.

L'utilisation de cette fleur-attrape était certes une façon bizarre d'entamer la conversation ; elle menait parfois celle-ci sur des chemins inattendus ; mais elle établissait une certaine clarté dans les relations.

Après que John eut observé l'ouverture des ouïes chez un des plus grands experts en matière de psychiatrie criminelle, il comprit où il pourrait enfin trouver les gens susceptibles de l'aider réellement.

A partir de ce moment, chaque fois qu'il put échapper à l'attention de Hester, tandis que celle-ci était absorbée par ses activités préliminaires à la conquête du monde, il visita les asiles d'aliénés. Il se disait journaliste indépendant menant une enquête et demandait s'il n'y avait pas d'aliénés prétendant qu'il existait des Vénusiens descendus sur la Terre pour la conquérir.

De la sorte il rencontra des tas de gens intéressants et séduisants qui lui souhaitèrent bonne chance dans son entreprise. Mais tous lui firent remarquer qu'ils n'en seraient vraisemblablement pas là si tous leurs plans pour tuer les Vénusiens n'avaient pas échoué aussi lamentablement que les siens.

De l'un de ces amis, qui en avait appris plus que les autres parce que sa femme vénusienne avait commis l'erreur de tomber amoureuse de lui (erreur qui avait conduit ladite épouse à son élimination de la société humaine), John Smith acquit la conviction que les Vénusiens peuvent être blessés et même tués par bien des substances sur leur propre planète, mais qu'ils semblaient invulnérables sur la nôtre... et pourtant cette femme avait laissé entendre, un jour, qu'une seule chose sur terre pouvait être fatale à l'organisme vénusien !

Enfin John Smith découvrit un asile dont le directeur lui dit :

— « Des gens qui pensent qu'il y a des Vénusiens en liberté ? Non. Mais nous avons un homme qui pense qu'*il est* Vénusien ».

Quand le Directeur les eut laissés seuls, un jet d'eau de la fleur-attrape permit à John de s'assurer de l'identité de son interlocuteur.

— « Je suis membre du Parti Conciliateur, » expliqua celui-ci. « Le seul qui ait jamais réussi à venir sur Terre. Nous croyons que Terriens et Vénusiens peuvent coexister pacifiquement, et je serai heureux de vous aider à détruire tous les membres du parti de l'opposition.

» Il existe une substance sur Terre, » poursuivit-il tandis que John prenait soigneusement des notes, « qui est un poison mortel pour tout Vénusien. Etant donné qu'en préparant et en servant le plat qui vous permettra de l'administrer au mieux, il faudra que vous ayez bien soin de porter des gants, je vous conseille dès maintenant d'adopter le port des gants à tous les repas, pour ne pas vous faire remarquer au moment opportun... »

Cette manie, Hester sembla disposée à la tolérer au prix de la sécurité que lui apportait son mariage ; et encore plus, pour continuer à profiter de l'habileté culinaire de John pour des plats comme les spaghetti à l'ail et à l'arsenic dans lesquels les deux saveurs alliées et allaciées se renforcent si agréablement, et qu'on peut si rarement déguster dans les restaurants.

Deux semaines plus tard John prépara enfin le plat indiqué : du bouillon de onze heures selon la recette originale de Simon Templar. Un filet de jus de belladone (l'un des poisons chers au palais des Vénusiens) fut ajouté aux herbes spécifiées par le Saint. Hester avait apprécié le

plat, en avait repris par deux fois, s'était même demandé si l'inventeur de la recette n'était pas doté d'ouïes, et était juste en train de sucer l'os le plus petit et le plus délicat quand, comme l'avait correctement prédit le Conciliateur, elle tomba raide morte.



Tout à sa tâche, John avait oublié « le dossier » et n'avait jamais supposé qu'il se trouvât entre les mains d'un avocat doté d'ouïes qui avait instruction de le communiquer aux autorités en cas, hautement improbable, de la mort de Hester.

Bien que cette mort fut certifiée naturelle, John fut rapidement inculpé de meurtre. Et sept autres États se disputaient l'honneur de le juger au cas où il serait acquitté pour manque de preuves.

N'ayant guère de perspectives de pouvoir reprendre tranquillement sa profession habituelle, John Smith révéla ce qu'il savait et en acquit son surnom immortel. L'effet immédiat de ces révélations fut une période d'intense prospérité pour les fabricants de fleurs-attrapes, ce qui permit d'identifier et de démasquer la gent dotée d'ouïes.

Mais les contraindre, même de force, à ingérer ce qui pour eux était un poison, était plus difficile. Le problème de l'offre et de la demande se posait de façon aiguë étant donné le nombre insoupçonné de Vénusiens et la proportion extrêmement faible de membres de la race humaine prêts à accomplir le même sacrifice que Jack-aux-Neuf-Doigts.

Cet immortel veuf professionnel et maître-queux amateur résolut le problème en proclamant du fond de sa cellule de condamné à mort qu'il léguait son corps afin que les Vénusiens fussent radicalement exterminés. Il poursuivait ainsi sa vengeance au-delà de la mort contre la race qui avait ruiné sa carrière.

La proportion notable d'êtres humains qui suivirent son exemple dans leur testament nous a assurés d'une protection permanente contre les invasions futures. Il suffit, en effet, d'une très petite quantité de poison pour chaque individu : après tout *un doigt* avait suffi pour Hester.

Les lecteurs de la « La Guerre des Mondes » *se souviendront que les microbes terrestres tuent les Martiens. Dans la nouvelle d'Anthony Boucher, la chair humaine tue les Vénusiens. La morale est la même : le défenseur est mieux adapté à son sol que l'envahisseur et « les hommes ne vivent ni ne meurent en vain » (H. G. Wells).*



La Mouche

(*The fly*)

par ARTHUR PORGES

Ce conte devrait s'appeler « La Mouche *ou* Il ne faut pas jouer avec le feu ».

Les savants les plus autorisés nous ont avertis qu'à force de jouer avec l'énergie nucléaire, l'humanité risque de se détruire. Einstein, Openheimer, Joliot-Curie, Urey ont répété successivement cet avertissement.

Qui succédera à l'homme dans ce cas ?

On a émis plus d'une hypothèse à ce sujet. Un fait est certain : les insectes s'adaptent beaucoup mieux que l'homme. L'homme ne pourrait vivre dans une atmosphère de gaz toxique, mais les mouches se sont déjà adaptées au D.D.T.

Mr. Arthur Porges, chargé de cours de mathématiques dans une grande université américaine, nous présente une saisissante image de la première rencontre de l'Homme avec son successeur.

En quelques pages, il traite un sujet qui jusqu'à présent a exigé des romans entiers « La guerre des Mouches », *de Jacques Spitz (Gallimard) ou* « Les Demi-dieux », *de Gordon Bennet (Hachette).*

Sans vouloir porter préjudice aux auteurs de ces ouvrages, nous pensons que la miniature de Mr. Porges est encore plus saisissante dans son raccourci.



IL était midi passé. L'homme se désharnacha, déboucla son compteur Geiger et le plaça soigneusement sur un rocher plat auprès d'un tapis d'herbe drue, accueillante. Pendant un instant il écouta les bruits de fond provenant de l'appareil : un léger crépitement intermittent, puis il coupa le courant. Inutile d'épuiser les batteries pour n'entendre que les radiations de quelques rayons cosmiques perdus ou de vestiges de radioactivité. Ce matin-là son travail n'avait donné aucun résultat. Il n'avait pas réussi à déceler la moindre trace de minerai exploitable.

Assis sur ses talons, il déballa un déjeuner copieux composé d'œufs durs, de pain, de fruits et un thermos contenant du café noir. Il mangea goulûment, mais sans gaspiller la moindre miette de nourriture, en homme habitué à la vie au grand air. Après avoir avalé la dernière bouchée il s'allongea sur l'herbe et, appuyé sur ses coudes, dégusta les

gouttes de café, en jouissant voluptueusement de ce repos bien mérité après une pénible marche de six heures en terrain accidenté.

Alors qu'il était étendu, savourant la boisson parfumée, ses paupières se plissèrent subitement et son regard devint fixe. Sous son nez, habilement tissé entre deux branches et un petit rocher couvert de mousse un astucieux piège pour les imprudents tendait ses fils de soie humide en une toile de la mort. C'était une spirale logarithmique presque parfaite, la création instinctive d'un maître-ingénieur, oscillant lentement au gré de la brise.

L'homme l'étudia avec curiosité, découvrant avec un intérêt croissant le câble porteur, attaché uniquement par ses extrémités, allant d'un coussinet de soie au centre de la toile vers une fissure du rocher. Il savait que la propriétaire de ce piège devait se tenir à l'affût, tapie dans cette fissure, une de ses pattes arrière posée sur son fil télégraphique d'un genre primitif, attendant patiemment les vibrations qui trahiraient une victime se débattant désespérément dans les fils collants.

Il tourna la tête pour mieux voir et, en effet, découvrit bientôt l'araignée. Au fond de la fente obscure, ses yeux brillaient comme de sinistres diamants. Oui, elle était bien là, vigilante et patiente.

L'homme, fatigué par les efforts qu'il avait eus à fournir dans la matinée et l'estomac bien garni, était somnolent et méditatif. Il s'émerveilla des miracles de la nature, se demandant comment une particule de protoplasme, ce petit nœud de fibres nerveuses blanches, pas plus gros que la tête d'une épingle, constituant le cerveau d'une araignée avait pu devancer l'esprit d'Euclide. Les araignées sont une race ancienne, bien des siècles avant que l'homme ne forgeât des miracles par ses abstractions de points et de traits, une spirale identique à celle-ci se balançait dans le vent de quelque été préhistorique.

Brusquement il cligna des yeux, sa curiosité rebondissant. Une mouche scatophage, d'un bleu métallique éblouissant, venait de se poser sans la moindre hésitation sur la toile. Elle avait paru brusquement, comme si un prestidigitateur l'avait fait surgir du néant. Il vit que c'était un spécimen d'une exceptionnelle beauté : grande, d'une conformation parfaite, ayant l'éclat du saphir.

Fasciné, il admira l'insecte. Mais où donc était l'affolement habituel, la lutte frénétique, le bourdonnement aigu, terrifié ? Cette mouche, qui s'était posée sur la toile avec un mépris absolu du danger et de la contrainte, intrigua l'observateur.

Il y avait au moins une explication plausible à cette attitude curieuse. Il se pouvait que la mouche fût malade ou même mourante. Les champignons et les annélides se chargeaient d'éclaicir les rangs des espèces les plus prolifiques.

Elle s'était posée sur la toile avec la légèreté d'une plume et son immobilité était tellement extraordinaire, que l'araignée fut complètement inconsciente de sa présence et continua à rêver dans son antre.

Subitement, tandis que l'homme continuait à l'observer, la mouche,

perverse ou insensée, tira fortement sur la toile. Pendant un instant ses ailes puissantes formèrent comme un halo autour de son corps et un bourdonnement aigu se fit entendre. L'homme poussa un soupir et fut presque tenté d'intervenir, mais il s'abstint car, contrairement à la plupart des gens, il reconnaissait dans l'araignée une amie dévouée des hommes et une tueuse inlassable d'insectes parasites. Ce ne serait certainement pas lui qui lui volerait son dîner ou déchirerait son piège.

A présent, silencieuse et rapide, pareille à un pois monté sur huit pattes velues et agiles, l'araignée se glissait sur la toile oscillante. Une tragédie séculaire était sur le point de se jouer et l'homme attendit l'inévitable dénouement avec un intérêt mitigé de pitié.

Parvenue à environ deux centimètres de sa proie, elle marqua un temps d'arrêt, jaugeant la situation de ses yeux sans âme. L'homme savait ce qui allait suivre. Avec un mépris absolu pour une vulgaire mouche dépourvue de dard et de crochets, l'araignée l'attaquerait sans hésitation, quelle que soit sa taille, l'enroberait de soie et la traînerait dans son nid pour l'y vider à loisir.

Mais, au lieu d'attaquer franchement, l'araignée s'approchait subrepticement, avec une grande prudence. Elle semblait hésitante, même déconcertée. L'étrange passivité de la mouche paraissait l'inquiéter. L'homme aperçut le mouvement des mandibules en pointes d'aiguilles de l'araignée, suggérant ridiculement une femme se tordant les mains avec une extrême agitation.

L'araignée s'approchait en rampant, mais comme à contre-cœur. Dans un instant elle allait se retourner pour lancer un premier jet de soie sur la mouche et puis, faisant habilement tourner sa victime avec ses pattes arrière, elle l'envelopperait dans un linceul brillant.

C'est exactement ce qui se produisit car, apparemment satisfaite après avoir examiné la mouche de plus près, l'araignée parut oublier ses inquiétudes et pivota, dirigeant ses filières vers l'insecte immobile.

Puis l'homme fut témoin d'une chose effrayante, incroyable. Il vit un éclair métallique tandis que, telle une rapière fantastique, une antenne articulée, brillante, jaillit de la tête de la mouche. Avec une précision fulgurante cette antenne perça l'abdomen gras de l'araignée et y resta fichée, formant un lien horrible entre les deux antagonistes.

L'homme avala sa salive, tendu et incrédule. Une mouche scatophage, une simple suceuse de charogne, qui serait pourvue d'une trompe extensible et aspirante ! C'était impossible. Sa langue aspirante n'est conçue que pour éponger des liquides. Mais, après tout, était-ce réellement une mouche ? Le mimétisme est fréquent chez les insectes et l'homme n'était plus très au courant des dernières découvertes de l'entomologie. Mais non, la mouche scatophage est très caractéristique, on ne saurait s'y tromper. En outre c'était bien une mouche qu'il voyait. Elle avait les deux ailes et tout le reste. Même s'il n'était plus très documenté, il en savait tout au moins assez long sur cette science.

L'araignée s'était raidie au moment où cette lance étrange la pénétrait, maintenant elle était visiblement paralysée. Son abdomen enflé se

contractait, pareil à un poing minuscule se crispant, tandis que la mouche aspirait son jus par ce tube mince, animé d'un mouvement de pulsation.

Il se mit à genoux, pour pouvoir observer de plus près, et regretta de ne pas avoir de loupe sous la main. Il lui semblait que ce bec horrible ne venait pas de la région buccale, mais qu'il sortait d'une ouverture minuscule, en forme de trappe, placée entre les yeux aux mille facettes et pourvue d'un petit couvercle carré, presque invisible, entrouvert pour le moment. Mais c'était ridicule... ce devait être un effet de lumière, et... ah ! L'antenne se replia en vibrant et l'ouverture disparut. Evidemment, ce soleil éclatant jouait des tours à l'homme. Cependant l'araignée était là, toute recroquevillée, une petite coque piteuse, se tenant encore droite sur ses pattes postérieures.

Il était certain d'une chose : il lui fallait, à tout prix, s'emparer de cette mouche remarquable. Si elle n'était pas d'une espèce nouvelle, elle devait certainement être très rare. Heureusement qu'elle était solidement ancrée dans la toile. Le fait d'avoir tué l'araignée ne saurait l'aider. L'homme connaissait la résistance d'acier de ces fils élastiques, formés de spirales serrées remplies d'un liquide gommeux d'une ténacité exceptionnelle. Bien peu d'insectes et uniquement ceux parmi les plus forts, réussissaient à s'arracher d'une toile d'araignée. D'un geste prudent il étendit son pouce et son index. Du calme ! Il lui fallait libérer la mouche sans l'écraser.

Puis, au moment où ses doigts allaient toucher l'insecte, il hésita et le regarda fixement. Il éprouvait un sentiment de malaise, il avait un peu peur. Une tache, qui brillait d'une façon éclatante même dans cette lumière de soleil éblouissante, vibrait sur la pointe extrême de l'abdomen bleu de la mouche. Pendant un instant il pensa à un luciole, pour rejeter immédiatement cette idée en se traitant d'imbécile. Naturellement, puisque la luciole est un scarabée et cette chose était... de toute façon elle n'était pas un scarabée.

Enervé, il étendit à nouveau sa main, mais au moment même où ses doigts furent sur le point de la saisir, la mouche s'éleva verticalement, sans le moindre effort, soulevant une pyramide de fils tendus et déchirant la toile aussi aisément qu'une pierre qu'on y aurait jetée. Mais l'homme était vigilant. Sa main en creux happa rapidement l'insecte et se referma sur lui. Il poussa un grognement de satisfaction.

Mais, prisonnière dans sa main, la captive bourdonna avec une vitalité furieuse qui horrifia l'homme. Subitement il poussa un hurlement en ressentant une vive douleur brûler sa paume sensible. Sans s'en rendre compte il lâcha prise. Il aperçut une traînée de bleu électrique tandis que sa proie s'élevait en l'air, étincelante dans les rayons du soleil. Pendant un instant encore il vit cette étrange lumière de luciole, un petit phare éblouissant, se détachant sur le ciel plus sombre... puis plus rien.

Il examina sa blessure en jurant amèrement. Elle était pourpre et déjà de petites cloques se formaient autour. Il n'y avait aucune trace de

piqûre. Evidemment la créature ne s'était pas servie de son antenne, mais avait simplement éjaculé du venin — un acide peut-être — sur la main de l'homme. Cette blessure lui faisait nettement l'effet d'une mauvaise brûlure. Bon Dieu ! Il avait laissé échapper quelque chose de rarissime, probablement même un insecte encore inconnu des entomologistes. Avec un peu plus d'attention il aurait pu le capturer.

Vexé, ses membres engourdis, il se leva et d'un air morose remballa son sac. Il tendit la main vers le compteur Geiger, brancha le courant, fit un pas vers une protubérance rocheuse qu'il voyait à quelque distance.. et se figea. Le léger bruit de fond de l'appareil avait cédé la place à un véritable rugissement, un déchaînement électronique qui ne pouvait avoir qu'une seule signification. Il resta debout, cloué sur place, scrutant le tapis d'herbe et secouant la tête, profondément mystifié. Finalement il reposa le compteur Geiger, en fronçant les sourcils. Dès qu'il retira sa main, le vacarme frénétique s'amortit rapidement. Il attendit, légèrement penché en avant, le regard vide. Subitement ses yeux s'éclairèrent d'une lueur de compréhension, dubitative et presque craintive. Pareil à un félin à l'affût, il étendit un bras en direction de l'appareil crépitant doucement, approchant progressivement sa main couverte de cloques.

Et de nouveau le compteur Geiger se mit à délirer.

Le compteur de Geiger n'est pas un appareil imaginaire. C'est un tube devenant conducteur sous le choc des rayons atomiques et lié à un appareil amplificateur (comme en T.S.F.) qui fait entendre dans un haut-parleur des coups d'autant plus fréquents que les rayons sont plus intenses. Le compteur de Geiger veille sur les savants atomiques dans leurs usines secrètes et quand il s'emballe, la consigne est de tout laisser tomber et de courir vers l'issue de secours la plus proche. Le compteur de Geiger en folie fournit donc une fin dramatique à la nouvelle de Mr. Porges. La mort par radioactivité de l'explorateur et la conquête du monde par les mouches atomiques sont laissées à l'imagination du lecteur.



"Le Saint" et l'opale maudite

(*The darker drink.*)

par LESLIE CHARTERIS

Tout le monde connaît « le Saint », *ce héros extraordinaire sorti de l'imagination si féconde de Leslie Charteris, lui-même plus fantastique encore que la plupart de ses personnages et que nous avons longuement présenté antérieurement aux lecteurs de* « Mystère-Magazine » (1).

Ce qui est moins connu c'est que « le Saint » — *nous voulons dire Leslie Charteris — est depuis toujours un fanatique de la fiction scientifique à laquelle il fait allusion dans un certain nombre de récits des aventures de Simon Templar, tels, par exemple, que* « L'étalon-or » (*Edit. Ferenczi*) *et* « Le Saint et les fourmis », *publié aux Editions Fayard dans le volume* « Le Saint s'amuse ».

Leslie Charteris correspond souvent avec les magazines américains de « *science-fiction* » *et c'est par erreur qu'il glissa un jour, dans une enveloppe adressée au magazine* « Thrilling Wonder Stories », *la nouvelle que voici et qui ne lui était pas destinée. L'éditeur sauta sur l'occasion qui lui était offerte et c'est ainsi que cette aventure étrange dans laquelle* « *Le Saint* » *participe au cauchemar d'un autre fut publiée pour la première fois. Elle pourrait porter en exergue ces vers de Poe :*

« For all that we see or seem
« Is a dream within a dream » (2).

Il est curieux de noter à ce propos que les textes anglais des aventures du Saint contiennent parfois des poèmes originaux de celui-ci, non dépourvus de beauté.

« Le Saint et l'opale maudite » *figure dans une autre traduction et sous le titre* « Aurore », *parmi les récits publiés par les Editions Fayard dans le volume intitulé :* « Le Saint et les femmes ».



I

Le chalet dans les pins.

Simon Templar leva les yeux de la poêle à frire dans laquelle six truites de torrent étaient en train de dorer. Il venait de percevoir, par la fenêtre ouverte du chalet et dominant le doux grésillement de

(1) Voir « *Mystère-Magazine* », N° 6 (Juin 1948), « Gros profits sans risques »
(2) « Car tout ce que nous voyons ou qui nous apparaît n'est qu'un rêve dans un rêve. »

la friture, le léger craquement d'aiguilles de pins sèches sous des pas.

Templar ne pensa pas un seul instant que ces pas puissent comporter une menace, car le crépuscule tombait sur les sierras et le silence nocturne n'était rompu que par les bruissements de la nature paisible.

Le Saint lui-même éprouvait le sentiment d'une paix parfaite. Car, en dépit de tout ce que pouvaient dire ses ennemis, il y avait des moments dans son existence où ce flibustier fantastique n'aspirait qu'au calme. Alors les montagnes et le ciel bleu représentaient pour lui une aventure suffisante et il se reposait des tours pendables qu'il jouait aux policiers et aux chevaliers d'industrie, en s'adonnant à la pêche.

C'est dans un tel état d'esprit qu'il avait sauté à pieds joints sur l'invitation d'un ami, lui demandant de venir passer une semaine dans son chalet des Hautes-Sierras pour chasser et pêcher — un ami qui fut rappelé d'urgence en ville, presque dès leur arrivée, abandonnant le Saint seul, mais loin d'être mélancolique, car Simon Templar avait toujours su ne pas s'ennuyer en sa propre compagnie.

Le bruit des pas d'une personne marchant avec une sorte de hâte désespérée se rapprochait. Simon enleva la poêle du feu et se glissa vers un coin de la pièce d'où, par les fenêtres, il pouvait voir dans deux directions.

Un homme venait de déboucher de la pinède. Il haletait et paraissait épuisé, mais s'efforçait néanmoins d'accélérer son allure. Il ne portait ni chapeau, ni veston et se dirigeait droit vers le chalet.

La porte s'ouvrit brusquement sous sa poussée violente et, oubliant la joie qu'il éprouvait d'être en vacances, le Saint sentit un picotement de satisfaction. Puisqu'il fallait que sa solitude soit rompue il préférait que ce fut ainsi : inopinément, brutalement.

Le visiteur fit claquer la porte derrière lui, poussa le verrou, pivota vivement sur ses talons et parut sur le point de se plier en deux. Il aperçut le Saint. Sa bouche s'ouvrit, sa mâchoire inférieure trembla, puis sa bouche se referma avec un claquement sec, pareil à celui d'un piège d'acier.

S'étant remis de sa surprise, l'homme demanda :

— « Que fabriquez-vous ici ? Où est Aurore ? »

— « Aurore ? » répéta le Saint, avec nonchalance. « Si vous voulez parler de la déesse aux doigts de rose qui, chaque matin, chasse les ténèbres, elle ne travaille que douze heures par jour, mon vieux. Elle rejoindra certainement son poste à l'heure habituelle. »

— « Je ne vous ai jamais rêvé ici, » dit l'homme. « Qui êtes-vous ? »

— « Veillez un peu à votre syntaxe, mon ami, » dit le Saint. « Je n'ai jamais rêvé vous trouver ici, serait beaucoup plus correct. »

— « Oh zut ! Voilà que vous faites partie de mon rêve et je ne vous avais encore jamais vu. Je ne vous connais même pas de nom. Tous les autres ont le leur et je suis au courant de leur passé. Mais vous, je n'arrive pas à vous situer. C'est étrange. Je... dites donc, vous n'êtes certainement pas réel. »

— « La dernière fois que je me suis pincé, j'ai hurlé de douleur. »

— « C'est fou ! » murmura l'homme.

Il avança sur le plancher de sapin et s'arrêta à une cinquataine de centimètres du Saint. A présent sa respiration était redevenue presque normale et Simon put l'examiner tout à son àise.

Il était grand, presque de la taille du Saint, qui cependant mesurait un mètre quatre-vingt-cinq, avec les cheveux tirant sur le roux, la mâchoire carrée, les yeux noirs et durs.

— « Permettez ? » dit-il, en pinçant le Saint.

Il poussa un soupir.

— « C'est bien ce que je craignais. Lorsque, dans mes rêves, je tiens Aurore Winter dans mes bras, elle... »

— « Je vous en prie, » l'interrompit le Saint, « un homme bien élevé ne parle pas de détails sordides après avoir nommé une femme. »

— « Oh, elle n'est qu'un personnage de *mon* rêve. »

Le regard de l'étranger devint vague et des effluves de désir, presque palpables, parurent émaner de lui.

— « Mon Dieu ! » murmura-t-il. « Je crois qu'en elle j'ai réellement fait se matérialiser une créature de rêve. »

— « Un de ces jours il faudra que nous échangions nos souvenirs, » dit le Saint, « mais, pour le moment, la brise embaumée des pins paraît chargée de bruits insolites dans le sous-bois. »

— « Il faut que je me cache ! Vite ! Où puis-je me fourrer ! »

D'un geste expressif le Saint lui fit comprendre que le chalet n'était composé que de cette pièce unique et qu'il n'offrait aucune possibilité de dissimuler un grand oiseau comme lui.

*
* *

Les lits des deux couchettes superposées étaient faits avec une précision toute militaire et une bille aurait fait saillie sous les couvertures bien tirées, sans un pli. Les fauteuils pliants n'auraient même pas pu offrir un refuge à une souris sous-alimentée. La table, haute sur pieds, permettait aux regards de fouiller l'espace sous sa tablette rugueuse et la petite bibliothèque était conçue pour ne rien dissimuler de son contenu.

— « Si nous avions le temps, » ironisa le Saint, « et que je dispose d'une baguette magique, je vous tranformerais en tabouret rustique. Ou bien... mais... ne venez-vous pas de me déclarer que tout ceci n'était qu'un rêve pour vous ? »

— « C'est exact. »

— « Alors, pourquoi ne pas vous réveiller et disparaître ? »

Le visiteur se mordit la lèvre inférieure d'un air malheureux.

— « C'est ce que j'ai toujours fait jusqu'à présent lorsque la situation devenait trop délicate... mais... Diantre ! je ne sais pas ce qui se passe, mais je n'ai nulle envie de mourir, même pas en rêve... La mort est tellement... tellement... »

— « Définitive ? » suggéra le Saint.

— « Hum ! Je suppose que c'est ça. Écoutez ! voulez-vous vous

montrer un bon copain et essayer de donner le change à ces types ? C'est moi qu'ils pourchassent. »

— « Et pour quelle raison le ferais-je ? »

— « Ouais ! » dit l'homme. « Il est vrai que vous ne me devez rien, mais j'essaye simplement de venir en aide à Aurore. Elle... »

Il s'interrompit pour sortir un objet de son gousset. C'était un petit sachet en peau de chamois, duquel il retira quelque chose qui étincelait de mille feux extraordinaires et le tendit au Saint.

— « Voici Aurore, » déclara-t-il.

Les reflets irisés de l'opale ronde flamboyaient de couleurs vives — bleu, vert, or, rouge, chartreuse — et une admiration respectueuse coupa le souffle du Saint, qui ne parvenait plus à détacher son regard de la tête de femme gravée au centre de ce joyau mirifique.

Il existe un genre de beauté que personne ne saurait qualifier. Il existe un genre de beauté qui inspire la crainte, la témérité, l'ambition, la luxure, l'avidité, la passion. Il existe un genre de beauté qui vous pousse vers de grandes aventures, vers la violence.

Cette pierre et surtout ce visage sculpté pour l'éternité sur sa surface chatoyante, possédaient une beauté au-delà de toute imagination. Aucun homme ayant contemplé ce visage parfait ne pourrait jamais plus connaître de véritable paix de l'âme.

C'était « *La jeune femme au Lys* » d'Astelot, cette beauté perdue que tous les hommes cherchent, sans jamais la trouver. C'était ce désir sans nom, qui hante les nuits sans sommeil, qui fait venir aux lèvres un sourire mélancolique et qui rend le regard vague, fixé dans l'espace.

Ce visage est fait de... et pour ?... se dit le Saint, rêveur.

— « Vous pouvez compter sur moi, mon vieux. »

Il sortit du chalet. Dans le silence nocturne les pas se rapprochaient. Il entendait le bruit de quatre pieds, donc logiquement et mathématiquement les hommes étaient deux. Il les vit sortir de la forêt et se diriger vers lui à vive allure. L'un d'eux avait le physique d'un jockey, son compagnon celui d'un hercule.

— « Avez-vous vu par ici un grand type, plutôt cinglé ? » demanda le jockey.

D'un gêste vague, le Saint désigna l'autre côté de la clairière où la montagne tombait en pente raide.

— « Je l'ai vu se diriger par là... Il avait l'air très pressé. »

— « Merci, mon pote. »

Ils partirent sur cette piste fraîche, mais imaginaire, et le bruit de leurs pas se perdit bientôt. Simon rentra dans la cabane.

— « Ils vont revenir, » dit-il, « mais entre temps nous pourrions élucider certains points obscurs. Vous sentez-vous capable de faire honneur à une truite ou deux ? Je suppose qu'elles ont eu le temps de se refroidir. »

— « Que voulez-vous dire par : ils vont revenir ? »

— « C'est inévitable, » dit le Saint, tout en préparant le café et en mettant le couvert. « Ils ne vous trouveront pas dans la direction que je

leur ai indiquée. Or, ils tiennent à vous mettre le grappin dessus. Par conséquent ils reviendront ici poser des questions. Étant donné que ces questions me seront posées à moi, j'aimerais au moins savoir que répondre. »

— « Qui êtes-vous ? »

— « Et vous ? » contra le Saint.

— « Je suis... Oh, zut ! Le type qui vous regarde en ce moment est le Grand Bill Holbrook, mais il n'a été créé que dans mes rêves. En réalité je suis Andrew Faulks et je suis en train de dormir à Glendale, Californie. »

— « Et moi, je suis la Reine de Roumanie ! »

— « J'étais certain que vous ne me croiriez pas. Du reste, qui voudrait me croire ? Mais, comme pour le moment vous m'avez tiré d'un mauvais pas, je vais vous raconter ce que je n'ai encore jamais confié à personne. Toutefois, j'aimerais bien savoir à qui je me propose de vider mon cœur ? »

— « Je suis Simon Templar, » dit le Saint en guettant la réaction.

— « Non ! » souffla Holbrook-Faulks. « Le Saint ! Quelle chance inespérée merveilleuse ! N'est-ce pas exactement le fait d'un employé de banque que de faire entrer le Saint dans son rêve ? »

Il s'interrompit pour reprendre haleine.

— « Le Robin des Bois des temps modernes, » poursuivit-il, « le flibustier le plus intrépide du XXe siècle, le démon chéri des femmes, le cauchemar des flics et des malfaiteurs ! Mazette ! Quel rêve !... »

— « Votre panégyrique, » murmura le Saint, « m'inspire autant de crainte que vos insinuations. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps que vous vous mettiez à dégoiser votre... euh... votre histoire à dormir debout ? Avant que ces deux citoyens pas très catholiques ne reviennent nous poser des questions, pétards aux poings. »

II

Survient l'aurore.

L'homme se frotta longuement les yeux, comme s'il avait été ébloui.

— « Je ne sais pas par où commencer, » dit-il d'un air penaud.

Cependant, après avoir hésité un moment, il se mit à parler.

Selon le cours normal d'une existence, Andrew Faulks, après avoir usé ses fonds de culotte sur les bancs d'école et miraculeusement évité toute blessure grave qui aurait pu être provoquée par les frondes et les flèches de ses petits copains de jeux, devint un homme.

Selon l'habitude séculaire des hommes, il fixa son regard sur une jeune fille, lui fit don de son cœur et l'épousa. Selon l'habitude séculaire des femmes, son épouse mit dûment au monde un garçon, Andy junior, et, par la suite, une fille, Alexandria.

Il était employé de banque et se serait cru déshonoré s'il avait fait

la moindre entorse à l'horaire immuable réglant sa vie. De temps en temps il obtenait une augmentation de salaire, de temps en temps son chef de service lui passait un savon. Il était le type même du petit employé insignifiant et en avait acquis toutes les manies.

Et il rêvait... littéralement.

C'est ce que raconta le Grand Bill Holbrook au Saint, dans ce chalet perdu dans la montagne où Simon Templar s'était planqué pour attendre qu'un peu d'eau passe sous le pont car, une fois de plus, il avait quelques ennuis avec la police.

— « Dans mon premier rêve, » poursuivit l'homme, « je sortais d'un hôtel. Et v'lan ! Je me cogne contre elle et je me réveille... Je veux dire que c'est le type qui rêvait qui s'est réveillé, mais c'est moi qui me suis cogné dans elle. En tout cas j'étais furieux de me réveiller, mon vieux, car pardon !... c'était quelqu'un, cette fille ! »

Le Grand Bill raconta ensuite qu'environ deux semaines plus tard une nouvelle collision se produisit. Le nouveau rêve avait commencé exactement comme le précédent, se déroulant de façon identique jusqu'au moment de la collision.

— « Mais, cette fois là, je ne me suis pas réveillé au moment du choc. Après nous être mutuellement excusés, nous poursuivîmes notre route ensemble, sans que je comprenne très bien pourquoi. Au moment même où j'allais prendre mon courage à deux mains pour l'inviter à dîner, je me suis réveillé. »

— « Qui s'est réveillé, vous ou Andrew ? » demanda le Saint.

— « Peu importe lequel des deux. Ensuite voici ce qui s'est passé. Tous les dix ou quinze jours je refaisais le même rêve. Je sortais de l'hôtel, je me cognais dans elle, nous nous faisions des excuses, nous poursuivions notre route ensemble et chaque fois j'apprenais à mieux la connaître. Chacun de mes rêves débutait et se développait d'une façon identique, mais se prolongeait un peu plus et je la voyais plus longtemps. C'était comme si je lisais et relisais le même livre, en le reprenant au début, mais en progressant chaque fois d'un chapitre. Je finis par tellement m'y habituer que je me disais : « C'est là que je me suis réveillé la dernière fois. » Après que mon rêve avait, une fois de plus, progressé un peu je pensais : « Je crois que je ne vais pas tarder à arriver à la fin de cet épisode. » Et, en effet, je ne manquais pas de me réveiller quelques instants après. »

Puis il parla des sinistres ramifications qui s'étaient branchées sur cette rencontre fortuite, des individus louches qui s'étaient immiscés dans son rêve et attribua au Grand Bill Holbrook le rôle d'un Robin des Bois.

— « Ou d'un Saint qui sauverait une pure et belle jeune fille des griffes d'une bande de crapules, » rectifia-t-il.

Ensuite, il parla de l'opale.

Ce bijou avait une histoire. Cette opale flamboyante, dont la beauté semblait être surnaturelle, avait été gravée à la ressemblance de la trisaïeule d'Aurore, dont celle-ci était l'image vivante. L'habile artisan

oriental qui avait ciselé ces traits incomparables, essence même de la beauté — un individu maléfique et astucieux — avait jeté un sort sur cette pierre.

Ce sort ? Cette opale ne devait jamais sortir de la famille, faute de quoi la mort, les privations et une myriade d'autres malheurs viendraient frapper celui qui s'en était emparé ou qui la détiendrait.

C'est à cet endroit du récit que fut prononcé le nom de Selden Appopoulis, un obèse avide et vicieux, qui désirait Aurore — sans éprouver d'amour pour elle et qui désirait également le joyau — qu'il chérissait. D'une façon ou d'une autre, que le Saint ne réussit pas très bien à démêler, cet obèse avait la possibilité d'exercer un chantage matériel sur la jeune fille.

*
* *

Dans chacun des rêves successifs d'Andrew Faulks, employé de banque à Glendale, la situation d'Aurore devenait plus critique. Finalement, en désespoir de cause, elle accepta de remettre l'opale à Appopoulis. L'obèse chargea deux de ses sbires, les hommes que le Saint venait de lancer sur une fausse piste, de s'emparer du bijou.

— « Mais dans ce rêve-ci... le rêve que je *fais en ce moment* », poursuivit Holbrook, « je leur ai repris la pierre, vu ?... Andy Faulks s'est endormi à Glendale samedi soir et... dites-donc, quel jour sommes-nous? »

— « Mardi. »

— « Ouais, c'est bien ce qu'il me semblait. Cependant c'est étrange, si vous faites réellement partie de ce rêve il est normal qu'il soit mardi pour vous comme pour moi. Mais vous ne me paraissez pas faire partie de mon rêve. Je viens de vous pincer et... oh, zut !... je n'y comprends plus rien. »

— « Essayons de tirer tout ça au clair, » dit patiemment le Saint. « Nous savons qu'ici nous sommes mardi, mais vous croyez que vous êtes en train de rêver toute cette histoire à Glendale, samedi soir ?»

— « Je n'en sais rien, » dit l'autre avec lassitude. « Vous comprenez, je n'ai encore jamais vécu en rêve plus d'une journée à la fois. Mais ce soir on dirait que cela ne veut plus finir. Il y a bien longtemps que j'aurais dû me réveiller, mais il semble que j'en sois incapable. Et cependant j'ai essayé... supposons que je ne me réveille pas ! Que je ne *puisse* plus jamais me réveiller !... Je ne pourrai plus jamais retourner chez moi et je serai condamné à rester éternellement le Grand Bill Holbrook... »

— « Vous pourriez retourner à Glendale, » dit gravement le Saint, « et essayer de réveiller Faulks ! »

Holbrook-Faulks le considéra avec des yeux étrangement troublés.

— « C'est impossible, » dit-il d'une voix rauque. « J'y ai déjà pensé, mais je n'ai pas eu le courage de le faire. Je... j'ai peur... de ce que j'y trouverais... Imaginez que... »

Il s'interrompit, ses pupilles dilatées par l'horreur d'une vision que nul cerveau ne saurait concevoir.

Simon le ramena doucement à son histoire.

— « Vous me disiez donc que vous leur aviez repris le bijou... »

Holbrook sortit de sa rêverie.

— « Ouais, et j'ai immédiatement filé pour venir ici. Aurore devait m'y retrouver. Sans doute ma pauvre tête est-elle incapable de suivre tous ces personnages. »

Puis il demanda brusquement :

— « Dites-moi, qui suis-je à votre avis ? Faulks ou Holbrook ? »

— « Le meilleur moyen de le savoir serait de le demander à votre mère, mon vieux. »

— « Il n'y a pas de quoi rigoler. Je veux dire qui croyez-vous *réellement* que je suis ? Andy Faulks est en train de dormir et de rêver, mais j'ai tous ses souvenirs, aussi suis-je une projection d'Andy ou suis-je moi et lui en même temps ? Aucun des autres personnages de ce rêve ne paraît avoir beaucoup de souvenirs. »

Simon se demanda si les deux hommes qui poursuivaient Holbrook n'étaient pas tout simplement des gardiens d'un asile d'aliénés... ce qui au moins eût été logique, aussi logique que deux et deux font quatre. Tout en sirotant sa fine, il pressa son interlocuteur de continuer l'histoire.

— « Eh bien, il s'est produit un fait nouveau, » dit Holbrook-Faulks. « Jusqu'à présent je ne pouvais jamais sentir les choses ni par l'odorat, ni par le toucher. Vous savez comment c'est lorsqu'on rêve. Mais à présent il me semble que si vous me plantiez un couteau dans le corps, je saignerais pour de bon. Croyez-vous qu'un rêve, à force de se répéter, puisse devenir réalité ? »

— « Je suis vraiment profane en la matière, » déclara le Saint.

— « Eh bien, je l'étais également... ou bien Andy l'était... enfin, celui des deux qui est moi, mais j'ai lu tout ce que l'on peut trouver sur la question... ou c'est Andy qui l'a lu... mais je n'en suis pas plus avancé pour ça. »

Bien peu d'hommes auraient perçu le léger bruit de pas provenant de la forêt. Mais l'ouïe du Saint, entraînée par de longues années de pratique à déceler le moindre son qui ne serait pas normal, lui donna la certitude que quelqu'un se dirigeait vers le chalet.

— « Quelqu'un, je dis bien *un*, vient, » dit-il brusquement. « Il ne s'agit pas de vos poursuivants... ils se trouvent dans la direction opposée. »

Holbrook-Faulks écouta attentivement.

— « Je n'entends rien. »

— « Cela ne me surprend pas... vous ne pouvez encore rien entendre. Maintenant qu'il fait nuit, vous feriez peut-être mieux de vous glisser dehors, mon vieux et d'attendre la suite des événements. Je n'ai pas la prétention de croire en votre histoire, mais il me paraît tellement évident qu'il se trame quelque chose de louche, que Sherlock Holmes lui-même s'en serait aperçu. Je suggère que nous nous tenions prêts à toute éventualité. »

L'éventualité qui se manifesta présentement fut une jeune fille et une jeune fille qui ne pouvait être autre qu'Aurore Winter.

Elle entra dans la cabane, épuisée, les cheveux épars, sa robe déchirée d'une façon provocante laissant apparaître par endroits une peau hâlée. Ses cheveux d'or flottaient sur ses épaules, ses yeux noirs étaient rêveurs et sa bouche sensuelle était entrouverte.

Le Saint en eut le souffle coupé et se demanda s'il lui serait possible de réveiller le Grand Bill Holbrook et de le faire décamper pour de bon.

— « Préférez-vous du café, du cognac, ou les deux ? » demanda-t-il.

— « Du cognac, » répondit-elle en se laissant mollement tomber dans un fauteuil.

Elle était belle au-delà de tout ce que l'on pouvait imaginer.

— « Miss Winter, si vous désirez que je remplisse votre verre je vous serais obligé de tirer votre robe sur vos genoux. Regardez-moi, je tremble comme un roseau. Vous êtes le plus beau brin de fille qu'il m'ait jamais été donné de voir. Videz votre verre et allez-vous en, je vous en supplie. »

Alors Aurore le regarda, vit ce corps bien découplé, ferme comme de l'acier, ces cheveux noirs soyeux, ces yeux bleus rieurs. Elle sourit et un gong d'airain résonna dans la tête du Saint.

— « Vous y tenez absolument ? » demanda-t-elle.

Sa voix alla au plus profond de l'âme du Saint et parut s'y accrocher.

— « Fixez-moi une tâche, » lui dit le Saint avec incertitude. « Demandez-moi de vous bâtir une montagne... d'engloutir un continent... de vous décrocher la lune... »

La porte s'ouvrit avec fracas. L'envoûtement éclata en échardes brillantes. Holbrook-Faulks parut sur le seuil, avec un visage de pierre.

— « Bonsoir Bill, » dit la jeune fille sans quitter le Saint des yeux. « Vous voyez que je suis venue. »

Le regard de Bill transperça le Saint comme une lance flamboyante.

— « Alors ? Vais-je également avoir des ennuis avec vous, Saint ? »

Le Saint ouvrit la bouche pour répondre, mais se raidit subitement en entendant un nouveau bruit au dehors. Le jockey et l'hercule revenaient.

— « Pour le moment nous allons remettre à plus tard notre duel à propos de la belle, » dit-il. « D'autres visiteurs arrivent. »

Holbrook lança des regards désespérés tout autour de la pièce.

— « Venez, Aurore. Fuyons par la fenêtre. S'ils nous trouvent ils nous tueront. »

Bien des fois déjà au cours de sa carrière mouvementée le Saint avait été obligé de prendre des décisions en une fraction de seconde : lorsqu'un revolver était braqué sur lui, un doigt prêt à appuyer sur la détente ; lorsqu'un accident de la circulation était sur le point de se produire et que les freins hurlaient ; lorsqu'un bateau était en train de couler ; lorsqu'il apercevait l'éclair d'une lame d'acier reflétant la lueur de bougies.

Mais cette fois-ci, sa décision fut la résultante de plusieurs facteurs dont aucun n'était dicté par l'instinct de conservation. Le Saint n'accordait que très rarement une pensée à sa protection personnelle... jamais lorsqu'il y avait quelque chose de plus important à sauvegarder.

Il ne voulait pas perdre de vue cette beauté incomparable, cette synthèse de tout ce pour quoi vivent les hommes. Aussi lui fallait-il la garder à l'intérieur du chalet. Et il ne voyait aucun endroit où la cacher...

Ses yeux se plissèrent lorsque son regard se posa sur les couchettes superposées et, sans attendre de savoir exactement ce qu'il faisait, il commença à en arracher la literie. Il jeta les matelas dans un coin sombre de la pièce, que la chandelle posée sur la table n'éclairait pas. Puis il se tourna vers Holbrook.

— « Grimpez là-haut et je vais vous déguiser en matelas. »

Il l'aida à se hisser dans la couchette supérieure. Ses mains étaient pareilles à des serpents bruns s'élançant pour frapper, pendant qu'il calait le grand homme avec des couvertures et refaisait le lit de sorte que celu-ici paraissait simplement avoir été fait négligemment.

— « A votre tour maintenant, » dit-il à la jeune femme.

Elle se glissa dans la couchette inférieure et s'y étendit sur le dos, la tête dans le coin le plus sombre. Le Saint effleura d'un baiser rapide ses lèvres rouges, charnues. Elles étaient fraîches et douces et Templar se sentit tout chaviré pendant un instant.

Puis il la recouvrit, comme il l'avait fait pour Holbrook. Il vida une caisse remplie de pommes de pins sur les matelas et arrangea le tout de façon à ce que cela ressemble à une provision de pommes de pins, rassemblée là pour alimenter le feu.

Il était tranquillement en train de faire la vaisselle lorsqu'on tambourina violemment à la porte.

III

Les mains sur l'opale.

En examinant les deux hommes, Simon se dit qu'ils avaient un type, un type se rapprochant de celui qui avait été répandu à travers le monde par les films de la catégorie « pour adultes seulement ».

Le petit aurait certainement pu être un jockey, mais un jockey prêt à toutes les combines. Pour une certaine rétribution en espèces sonnantes et trébuchantes il devait être prêt à tirer son cheval dans la ligne droite, ou à glisser du poil à gratter sous la casaque d'un concurrent. Dans la lumière diffuse se répandant par la porte ouverte, ses yeux n'étaient que de petits points, exactement comme des yeux de rat, sa bouche une fente étroite, cynique, et son nez frémissant trahissait la cupidité.

Son compagnon, un colosse, était d'un type différent, mais aussi

familier. Il était visiblement fait pour recevoir des ordres et les exécuter sans chercher à comprendre. Il se serait senti terriblement vexé s'il avait manqué d'exécuter un ordre. Il se serait maudit.

Le Saint pensa immédiatement qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'un employé de banque, tel qu'Andrew Faulks lui avait été décrit par le Grand Bill Holbroock, rêvât à des individus pareils.

— « Alors ! Tu nous as monté un bateau, » grogna le petit en montrant les dents.

Le Saint leva un sourcil. Au même instant il allongea la main, saisit le nez du nabot et le tordit comme s'il avait envie de le dévisser.

— « Tom Pouce, je te signale que lorsque tu me parles, tu dois dire « vous » et « Monsieur ».

Fou de rage, le petit homme bondit en arrière. Il porta une main à son appendice nasal rouge comme une tomate. Son autre main glissa sous sa veste.

Simon attendit qu'il ait tiré son revolver de l'étui, puis, d'un seul bond, franchit les deux mètres qui le séparaient de son adversaire et lui tordit le poignet. Il s'empara de l'arme et la laissa pendre négligemment, son index passé dans le pontet.

— « A toi Mac ! » ordonna le petit homme. « Occupe-toi de lui. »

Mac émit une sorte de grognement sourd, mais se contenta de se balancer d'une jambe sur l'autre avec embarras, tandis que le Saint le transperçait du regard froid de ses yeux expressifs. Pendant quelques instants, les acteurs de cette scène restèrent figés en un tableau muet avant que le jockey ne rompit le silence.

— « Et alors ? T'as peur de lui ? Tu t' dégonfles ? »

— « Ouais, » dit le colosse d'un air malheureux. « Des clous, Jimmy ! T'as vu comment qu'il t'a possédé. Des clous, Jimmy ! Je ne marche pas ! »

Jimmy geignit.

— « Espèce de loque ! Tu n' vas tout de même pas rester planté là et permettre à un mec tout seul de me prendre mon feu ? Bon sang ! Il est tout seul... c'est pas une armée. »

— J' vois bien, » acquiesça Mac, de plus en plus malheureux. « Mais il a tout l'air d'en valoir une. T'as vu c' bond ? Des clous que j' te dis, Jimmy ! »

— « Ecoute, Tom Pouce... »

— « Vous n'avez pas entendu Mac ? C'est Jimmy que je m'appelle. »

— « Pour moi c'est Tom Pouce, » répéta le Saint avec fermeté, « c'est sous ce nom-là que je te porte dans mon cœur. Je te conseille de te calmer si tu ne veux pas me voir te trousser comme une volaille. »

— « On ne cherche pas la bagarre, » dit Jimmy. « Ce qu'on veut c'est le Grand Bill. Il est ici et nous allons l'emmener. »

— « Qui est ce Grand Bill et quelles raisons avez-vous de le croire ici ? »

— « On sait qu'il est ici. Ça, c'est Mac-le-Limier. »

Le Saint inclina la tête en direction de Mac.

— « Enchanté de faire votre connaissance. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi la révélation du nom de ce monsieur serait une preuve que ce... comment l'avez-vous déjà appelé... ce Grand Bill soit ici. »

— « C'est Holbrook qu'il s'appelle, le Grand Bill. Mais oui, ç'ui-là c'est bien Mac-le-Limier. N'avez-vous jamais entendu parler de lui ? Il a pisté Louie l'Anguille pendant dix-huit ans, finalement il l'a coincé au beau milieu du lac Erie et lui a fait passer pour toujours l'envie de faire des entourloupettes. »

— « Jamais entendu parler de lui, » dit Simon.

Il sourit en voyant l'expression indignée de Mac-le-Limier.

— « Consolez-vous, » ajouta-t-il. « Il existe de par le monde des tas de gens dont je n'ai jamais entendu parler. »

En ce disant, il savait pourtant que c'était loin d'être vrai. Dans les casiers de sa mémoire prodigieuse étaient classés les dossiers de tous les grands truands de l'histoire. Il était certain qu'il aurait entendu parler de cette poursuite épique, si elle avait réellement existée.

— « N'importe, » dit Jimmy. « Nous n'avions pas fait trois kilomètres dans la direction que vous nous aviez indiquée que Mac me déclara que le Grand Bill n'était certainement pas par là et qu'il n'y était jamais venu. Il est arrivé jusqu'à cette cabane et n'est pas allé plus loin. Donc il est ici. »

— « La logique de ce que vous venez de dire est accablante, » dit le Saint. « Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que les logiciens eux-mêmes arrivent parfois à des conclusions erronées. L'histoire fourmille d'exemples de ce que j'avance et Aristote en était un des plus éclatants. De même tous ces gars qui ont donné une apparence de vérité à l'idiotie en remplaçant le raisonnement par des syllogismes. »

Mac en appela au cerveau de l'équipe.

— « Qu'est-ce qu'il nous chante-là, Jimmy ? » demanda-t-il.

— « Je voulais simplement vous expliquer que le Grand Bill n'est pas ici, » dit le Saint. « Entrez et fouillez la baraque si cela vous fait plaisir. »

— « Pourquoi ne pas nous l'avoir dit dès notre arrivée, » dit Mac en entrant.

Ils fouillèrent la pièce unique et le Saint vit Mac toucher subrepticement du bois pour se donner de l'espoir. En passant, ils ne jetèrent qu'un regard distrait aux couchettes et le tas de cônes de pins n'éveilla pas leur intérêt. Mac hissa Jimmy sur la maîtresse poutre pour explorer les ténèbres du plafond et ils examinèrent l'intérieur de la cheminée.

Ensuite, ils restèrent debout au milieu de la pièce, en lançant des regards furieux au Saint.

— « Y a quequ'chose de louche là-dessous, » déclara Jimmy. « Il doit cependant être ici puisque ç'ui-là... Mac-le-Limier... le dit. »

— « Nous ferions p' têt mieux d'aller chercher le patron, Jimmy ? »

— « Qui est le patron ? » s'enquit le Saint.

— « Vous l' verrez bien, » promit Jimmy. « Lui n'aura pas peur de vous. Il est juste en bas de la côte, au village. Il s'y est attardé pour faire une partie de billard. A la revoyure, mon pote. »

La nuit les engloutit et le Saint resta absolument immobile pendant quelques instants, perplexe. Jusqu'à présent il ne s'était encore jamais trouvé devant une situation aussi déconcertante.

Il résuma ce qu'il savait : d'abord il y avait un homme, ayant un bijou fabuleux dans sa poche et prétendant être la projection de son *alter ego* dans un rêve ; ensuite, une jeune fille incroyablement belle, que l'homme prétendait être une autre création de ce rêve ; enfin, deux energumènes qui recherchaient cet homme, cette femme ou ce bijou, à moins que ce ne soit les trois en même temps.

Mac et Jimmy venaient de fouiller le chalet. Ils avaient été incapables d'y découvrir une chose aussi encombrante que le Grand Bill Holbrook, tout en étant persuadés qu'il y était, leur preuve tenant dans la fameuse phrase : « Ç'ui-là, c'est Mac-le-Limier ! » Ils supposaient que leur proie resterait là pendant qu'ils iraient chercher leur patron qui faisait une partie de billard, dans le village à six kilomètres de là et reviendraient avec lui.

Mais un homme en quête d'un bijou comme cette opale s'arrêterait-il pour faire une partie de billard ? Deux types, jouant les durs, abandonneraient-ils leur gibier sans surveillance ?

Certainement pas, décida le Saint. C'étaient là les faits observables, mais d'importance secondaire. Ils masquaient une organisation plus vaste, plus sinistre. Cette nonchalance apparente devait cacher des forces considérables. Sans aucun doute, ce bijou était un objet susceptible de pousser les hommes à la folie, de même que la jeune fille, image vivante de la tête sculptée sur cette opale, était susceptible de les pousser... au pire.

Mais, malgré tous ses efforts, le Saint n'arrivait pas à percer les apparences pour en découvrir les issues réelles. Cependant il était convaincu qu'elles devaient forcément exister et qu'elles étaient mortelles.

Il se tourna vers les couchettes.

— « Debout les enfants ! » dit-il. « Pour le moment les grands méchants loups se sont tirés. »

La frayeur se lisait dans les yeux profonds d'Aurore Winter, accentuant encore sa beauté. Le Saint sentit des mots étranges se former sur ses propres lèvres, comme si elles appartenaient à un autre être.

Il lui semblait qu'il disait :

— « Aurore... j'ai vu les portraits de toutes les belles femmes de l'Histoire ou de l'Imagination. Toutes ne sont qu'une ombre sordide à côté de vous. Vous êtes si belle, que le monde entier s'agenouillerait pour vous adorer... si le monde connaissait votre existence. Pourtant il est impossible qu'il ne la connaisse pas. Si une seule personne vous regardait, la nouvelle de votre existence se répandrait. La ruée des photographes creuserait un sentier jusqu'à votre porte et les impresarii s'y

battraient, des contrats mirifiques à la main. Et cependant cela ne s'est pas produit. Pourquoi ? Où vous êtes-vous cachée pendant toute mon existence ? »

*
* *

Il fut incapable de définir l'expression qui envahit les yeux d'Aurore. Cela pouvait aussi bien être de l'ahurissement, que de l'inquiétude ou de l'admiration.

— « Je... je... »

Elle porta une main aussi blanche et aussi gracieuse qu'un lis à son front.

— « Je... je ne sais pas. »

— « Oh ! Ne poussons pas ce petit jeu trop loin, » dit le Saint, redevenu lui-même. « Où êtes-vous née ? Où êtes-vous allée à l'école ? Qui sont vos parents ? »

Elle le regarda de ses grands yeux profonds, remplis d'inquiétude.

— « C'est bien ce qu'il y a de terribles ! Je ne me rappelle pas d'avoir été enfant. Je n'ai souvenir que de ma trisaïeule. Naturellement je ne l'ai jamais vue, mais c'est la seule personne de ma famille que je connaisse. »

Enfin les contorsion faciales du Grand Bill attirèrent l'attention du Saint. Elles valaient la peine d'être vues. Sa bouche se tordait en tire-bouchon et ses sourcils exécutaient un can-can effréné.

— « Je crois comprendre, » dit le Saint avec douceur, « que vous préféreriez que je n'insiste pas. Je regrette, mon vieux, mais chez moi la curiosité est un état maladif, aussi auriez-vous peut-être quelque chose à dire pour éclairer ma lanterne ? »

— « Je vous ai déjà raconté tout ce que je savais et c'est la stricte vérité, » déclara le Grand Bill.

— « Tut, tut, tut, » fit le Saint. « En êtes-vous bien sûr ? »

— « Absolument, » affirma Holbrook. « Je ne me permettrais pas de mentir au Saint. »

D'une voix remplie d'une crainte respectueuse, la jeune fille dit :

— « Le Robin des Bois des temps modernes, le flibustier le plus intrépide du XX[e] siècle, le... » elle rougit, « ...le démon chéri des femmes. »

En éprouvant un choc, Simon se rendit compte que la jeune fille avait employé *exactement les mêmes termes* que ceux dont s'était servi le Grand Bill en apprenant l'identité de son hôte. Et même alors ces termes avaient été loin d'être nouveaux pour le Saint. Il examina l'idée que lui suggérait cette coïncidence et secoua la tête.

— « Allons, mes enfants, voyons d'un peu plus près l'histoire de cette opale, qui me paraît fantastique. Je crois pouvoir dire, sans me vanter, que peu de personnes s'y connaissent aussi bien que moi en bijoux célèbres. Sans même parler de pierres aussi fameuses que les diamants Cullinwan et Hope, je connais sur le bout du doigt l'histoire de chaque caillou digne d'attention, qui ait jamais été trouvé. Par

exemple prenons le diamant Waters. Il n'existe pas plus d'une demi-douzaine de personnes connaissant l'existence de cette pierre parfaite, de teinte jonquille, sans le moindre défaut. Et l'émeraude Chiang, une autre merveille que seuls trois êtres vivants ont vue, y compris votre serviteur. Il est inconcevable qu'elle soit restée cachée pendant trois générations sans que cela se sache, et j'en aurais certainement entendu parler... Donc elle n'existe pas. Et pourtant elle existe. Je sais qu'elle existe, puisque je l'ai tenue dans ma main... »

— « Et que vous l'avez mise dans votre poche, » ajouta le Grand Bill.

Le Saint se tâta.

— « En effet ! »

Il sortit de sa poche le sachet en peau de chamois et son précieux contenu et fit mine de le jeter au Grand Bill.

— « Attrapez ! »

Celui-ci l'arrêta d'un geste.

— « Je vous prie de la garder pour moi. Mr. Templar. La situation ne va pas tarder à se gâter par ici et je ne veux à aucun prix qu'Appopoulis mette ses grosses pattes sur ce joyau. »

— « Vous dites que la situation ne va pas tarder à se gâter ? S'il se passe quelque chose ce ne sera certainement pas avant deux heures, au moins, » dit Simon.

Le Grand Bill fronça les sourcils.

— « Dans les rêves, les événements se produisent très rapidement. Tout ceci peut *paraître* réel, mais portera toujours cette empreinte du fantastique que vous ne pouvez comprendre. »

Le Saint eût un mouvement d'humeur.

— « Vous semblez tenir à votre histoire ? Il se peut que vous soyez cinglé ou que vous croyiez simplement que c'est moi qui le suis, en tout cas je préfère me trouver devant des faits. J'y tiens même beaucoup. »

Il se tourna vers la jeune fille :

— « Par exemple, ma chérie, je sais que vous existez, puisque je vous ai donné un baiser. »

Le Grand Bill grogna, ses yeux lancèrent des éclairs, mais il ne bougea pas, tandis que le Saint attendait patiemment sa réaction.

— « Le témoignage de mes mains, de mes lèvres et de mes yeux, » poursuivit le Saint, « me suffit pour savoir que vous possédez tout ce que possèdent les autres femmes. Mais, en outre, vous avez votre beauté incroyable. Lorsque je vous regarde j'ai peine à croire que vous êtes réelle. Mais ce n'est là qu'une façon de parler. Mes sens me convainquent. Et pourtant vous prétendez ne pas avoir gardé le souvenir de certaines choses dont tout le monde se rappelle. »

Elle eût le même geste embarrassé.

— « Je... je ne sais pas. Je ne me souviens pas de mon passé. »

— « Ce serait un rare plaisir pour moi et un privilège plus rare encore, » dit galamment le Saint, « que de vous fournir des souvenirs, puisque vous n'en avez pas. »

Un nouveau grognement sourd roula dans la gorge du Grand Bill, et le Saint attendit de nouveau une réaction. Mais rien ne se produisit et Simon fut frappé de constater que tous les acteurs de ce sombre mélodrame présentaient une caractéristique commune : la peur.

Même Aurore Winter paraissait effrayée, bien que personne n'ait eu à son égard le moindre geste de menace. C'était là un des nombreux paradoxes absurdes qui contribuaient à l'irréalité de l'atmosphère de toute cette aventure.

Simon n'insista pas. S'il ne pouvait obtenir d'aucun des deux ce qu'il croyait être la vérité, il pouvait attendre, laisser faire, observer et finalement la deviner. Ça sentait la bagarre proche. Or une bagarre fait généralement éclater la vérité et la jette toute nue devant les yeux observateurs.

— « Et maintenant, mes amis, » dit-il, « qu'allons-nous faire ? Ces trois individus peu catholiques ne tarderont pas à revenir. Vous pourriez encore partir maintenant. Il fait nuit noire et il vous serait facile de vous défiler dans l'obscurité. »

— « Non, » dit le Grand Bill. « Maintenant que vous voilà dans le bain, j'espère que vous voudrez bien nous accorder votre aide, Saint. Nous avons besoin de vous. »

— « Dans ce cas dites-moi exactement ce que nous devons éviter ou accomplir ? » demanda le Saint.

— « Seldon Appopoulis ne doit mettre la main ni sur l'opale, ni sur Aurore. Il veut les deux et rien ne l'arrêtera. »

— « Il me semble que vous m'avez parlé d'un sort jeté sur cette pierre par un oriental quelconque ? »

Une fois de plus la voix d'Aurore alla droit au cœur du Saint et le fit vibrer. Aussi longtemps qu'il pourrait se souvenir de cette musique... de cloches lointaines dans le crépuscule, de violoncelles nocturnes sur une colline... le temps s'écoulerait trop vite pour lui.

— « La mort frappera celui qui dérobera ce bijou antique à son propriétaire légitime, » psalmodia-t-elle, « mais il connaîtra des tourments terribles avant que cet ange, noir et sinistre, ne vienne se poser sur son épaule. La terreur chassera le sommeil de ses nuits et des maux le hanteront pendant le jour. La beauté conduira le vandale à sa perte. »

IV

Le Saint perplexe.

Le ton de cette incantation étrange, bien plus que ses paroles, parut flotter dans l'air, longtemps après qu'Aurore l'eût achevée, si bien que, malgré toute sa philosophie, le Saint sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il dut faire appel à tout son sang-froid pour échapper à cet envoûtement.

— « C'est très impressionnant, » murmura-t-il, « mais dans un genre

horrible. Cela me rappelle un film d'épouvante. Mais, permettez-moi de vous demander quelle est ma place dans cette chaîne d'événements affreux ? Après tout c'est moi qui détiens l'opale pour le moment. »

— « Vous mourrez, » dit le Grand Bill Holbrook, « comme moi, comme Mac et Jimmy. Ils ont volé l'opale à Aurore ; je la leur ai volée à mon tour. »

Le Saint sourit.

— « Eh bien, après cette mise au point, passons à des sujets plus amusants, touchant au charnel. Miss Winter, ma voiture est au bas de la colline. Comme Bill paraît accepter son sort avec résignation, je vous propose de l'abandonner, lui et ses petits camarades de jeux, à leurs projets fantastiques et de disparaître dans la nuit. »

Le visage d'Aurore s'illumina de plaisir.

— « Je le voudrais tellement, » dit-elle, « mais... mais je ne peux pas. »

— « Et pourquoi ? Vous n'êtes plus un bébé. Personne ne vous retient de force. »

— « En quelque sorte, je suis incapable de faire ce que j'aimerais faire. Je ne peux faire que ce que je dois faire. Il en a toujours été ainsi. »

— « Ceci, » dit le Saint en ne s'adressant à aucun des deux en particulier, « m'a tout l'air d'une de ces histoires que Charteris serait capable d'écrire. Et vous, quelle mouche vous a piqué ? » demanda-t-il à Holbrook. « Il y a à peine quelques minutes vous aviez envie de vous faire corriger parce que j'admirais cette jeune fille. Maintenant vous m'écoutez lui faire des propositions malséantes avec une indifférence totale. Car il est certain que de votre point de vue mes propositions sont pour le moins indécentes. »

Le Grand Bill ricana.

— « Je viens de me rendre compte qu'elle ne peut pas partir avec vous. Elle ne peut faire que ce qu'elle doit faire. Il lui est impossible de s'éloigner avec vous. Ah, ce cher vieil Andy ! » ajouta-t-il.

Le Saint tourna la tête et se mit à réfléchir, les yeux dans le vague. Son regard errant se posa sur un petit miroir fixé au mur et qui réfléchissait Aurore Winter. Les traits de la jeune fille y apparaissaient brouillés, se dissolvant en une masse indistincte. Simon se demanda ce qui avait bien pu arriver à ce miroir.

Il se tourna vers Bill Holbrook.

— « Je crains, » dit-il doucement, mais avec une volonté de fer perçant sous le velouté de sa voix, « qu'il ne soit temps d'apporter un peu de franchise à notre séance. Le moment est venu de mettre les choses au point. Désormais, vous êtes mes prisonniers et la durée de votre captivité dépend de vous seuls. Miss Winter, qui êtes-vous ? »

Le regard qu'elle lui lança provoqua des picotements dans ses doigts. Le visage de cette jeune fille était fait pour être caressé par des paumes douces. Ses yeux profonds et troublés semblaient implorer compréhension et sympathie.

— « Je vous ai dit tout ce que je sais, » plaida-t-elle. « J'ai essayé à maintes reprises, depuis que je suis capable de me souvenir de quoi que ce soit, de penser... de penser à toutes ces choses auxquelles vous pensez parfois. »

Une fois de plus elle passa la main sur son front, comme pour en écarter des voiles invisibles.

— « Tenez, » poursuivit-elle, « je ne me souviens même pas avoir fait filer un bas en allant à un rendez-vous important. Pourtant je sais que cela arrive à toutes les femmes. Je n'ai jamais eu à défendre mon... » elle rougit, « ...mon honneur, quoique cela puisse être. Cependant je sais que toutes les jeunes filles de mon âge ont eu à se battre plus ou moins pour sauvegarder ce que ce mot représente et que je ne comprends pas. J'ignore même mon âge et d'où je viens. »

Subitement une idée surgit dans le cerveau du Saint, une idée tellement monstrueuse, tellement inhumaine, qu'elle éveilla ses instincts destructifs au point de le rendre capable d'un meurtre. Il dirigea vers le Grand Bill un regard impitoyable et lorsqu'il s'adressa à lui ce fut d'une voix parfaitement calme, mais dont chaque mot perçait comme une épée.

— « Je crois que je commence à comprendre, » dit-il. « Et ce que je comprends n'est pas bien beau, mon pote. Si j'ai deviné juste, ce que vous et vos bandits de copains avez fait à cette pauvre fille, va très probablement coûter de l'argent à votre compagnie d'assurances sur la vie. »

Il se dirigea vers Holbrook avec une grâce féline, ayant toute la souplesse et le caractère menaçant des mouvements d'une panthère. Instinctivement, le Grand Bill recula.

— « Ne jouez pas éternellement au preux chevalier, » protesta-t-il. « Que voulez-vous dire ? »

— « J'aurais dû y penser plus tôt, » murmura Simon Templar. « Debout, Holbrook ! »

Le Grand Bill ne bougea pas.

— « Si vous avez une explication pour toute cette histoire bizarre, qui ne cadre pas avec la mienne, j'aimerais bien la connaître, » dit-il.

Le Saint hésita. Dans la voix de l'homme il n'y avait que de la curiosité, mais aucune trace de frayeur. La lâcheté qui l'avait caractérisé jusqu'à présent, faisait place à ce qui semblait être un désir honnête de connaître la théorie du Saint.

— « Cette jeune fille, » dit le Saint, « quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, possède une classe, une grâce et une beauté inconnues dans ce monde. Elle a été élevée dans une atmosphère de luxe et jalousement surveillée. Cela se voit dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses expressions. Elle était promise à de grandes richesses, peut-être à de hauts titres, ou même à la royauté. »

Le Grand Bill, penché en avant, tendait toutes les fibres de son être pour mieux comprendre chacune des paroles de Simon Templar.

— « Ce bijou, » poursuivit celui-ci, en tapotant la poche de sa veste, « est le symbole de son rang... héritière, princesse, reine, ou que sais-je ? Elle a été enlevée par vous et vos complices infâmes et vous ne

la rendrez que contre rançon. Comme crime cela suffisait déjà en soi, mais vous avez fait mieux. Vous avez pensé qu'il serait plus prudent de détruire en elle tout ce qui pourrait constituer un jour un danger pour vous et vos misérables acolytes. Vous avez donc détruit son esprit. Probablement lui avez-vous fait avaler des drogues qui ont détruit ses facultés, au point d'obnubiler complètement sa mémoire. Votre raison d'agir ainsi est parfaitement claire, vous avez cru prendre une assurance sur l'avenir. Et maintenant vous vous disputez le butin et votre bande s'est divisée en deux clans. Je ne sais pas lequel l'aurait emporté si le hasard ne m'avait pas placé sur votre route, mais je sais quelle va être la fin de cette aventure... elle ne sera certainement pas à votre goût. Allons, debout ! »

L'ordre claqua comme un coup de feu et le Grand Bill bondit. Puis il se laissa retomber dans son fauteuil avec un ricanement admiratif.

— « Tout ce qu'on dit de vous est vrai ! Le Saint est inégalable. Il n'y a aucune comparaison avec ce que fait Andy Faulks, c'est tellement mieux. Dites-donc, un coup pareil aurait été formidable et une explication toute trouvée pour la perte de mémoire dont souffre Aurore. Saint, je vous tire un grand coup de chapeau. C'est vraiment dommage que vous ne soyez pas au lit à Glendale ! »

Une des rares fois dans sa vie où le Saint resta pantois. Le Grand Bill avait parlé avec tant d'aisance et un tel accent de sincérité que les projets homicides du Saint se muaient en un sentiment de confusion.

S'il est vrai qu'un homme ayant l'habitude du danger, accoutumé à jouer avec la mort, est capable de simuler des émotions qu'il ne ressent pas, il est bien rare qu'un homme aussi insignifiant que le Grand Bill Holbrook puisse regarder la mort en face avec un ricanement admiratif.

Par conséquent, il y avait quelque chose de faux dans cette situation, aussi faux que l'ensemble de cette aventure, comportant cette même fausse note absurde défiant toute logique.

Le Saint prit une cigarette et l'alluma flegmatiquement, puis se raidit. Dominant le grésillement de l'allumette, il venait d'entendre un autre crépitement insolite, qui se tranforma en un bruit de pas s'approchant en direction du chalet.

Simon regarda sa montre. Jimmy et Mac n'étaient partis que depuis une trentaine de minutes. Il leur était donc matériellement impossible d'être déjà de retour du village distant de six kilomètres.

Qu'avait dit Holbrook à ce propos ? Que tous les événements se produisaient beaucoup plus rapidement dans les rêves ? Mais cette affirmation était aussi absurde que tout le reste. Sans doute, les deux hommes avaient-ils rencontré leur patron au bas de la colline.

Holbrook demanda :

— « Qui est-ce ? Vous avez entendu ? »

— « Ce sont simplement vos amis qui reviennent. »

Une fois de plus la peur s'empara de Holbrook et d'Aurore Winter. Leurs yeux s'agrandirent, se remplirent de crainte et se portèrent immédiatement sur les deux couchettes.

— « Non, » dit Simon, « pas cette fois. Nous allons tirer toute cette histoire au clair. »

— « Mais il nous tuera ! » bredouilla Holbrook. « Il va nous faire des choses épouvantables. Vous ne le connaissez pas, Saint. Vous ne pouvez pas imaginer, vous serez incapable de... »

— « Je peux tout imaginer, » coupa froidement le Saint. « Il y a déjà un certain temps que je pratique ce genre de sport et je commence à en avoir ma claque. Maintenant, je préfère savoir. »

Il traversa la pièce lorsque le bruit de pas se transforma en coups violents dans la porte. Il l'ouvrit brusquement.

— « Soyez les bienvenus à notre cercle d'études, » dit-il.

Mac-le-Limier et le Jockey entrèrent les premiers, précédant un personnage d'une corpulence extraordinaire. En apercevant Holbrook et Aurore, ils se précipitèrent, comme des lions bondissant sur des gazelles paralysées de peur dans une clairière de quelque jungle primitive.

Le Saint réagit avec une vitesse fulgurante. Deux directs précis envoyèrent Mac dans un coin, le Jockey dans l'autre. Ils s'écroulèrent et ne bougèrent plus.

V

La poche vide.

Un ricanement gras fit se retourner le Saint. Il vit un petit trou circulaire pointé sur lui et se dit que ce devait être un 9 millimètres. Il leva les yeux et rencontra le regard fixe de l'homme qui braquait le revolver sur lui. Les yeux de celui-ci disparaissaient presque sous un amas de chair d'un brun jaunâtre, croulant en masses molles jusqu'à la naissance des épaules. Le Saint n'avait jamais vu de personnage aussi monstrueusement gras. Ce ne pouvait être que le dénommé Selden Appopoulis.

— « Mr. Durand, je présume ? » demanda ironiquement le Saint.

Le ricanement gras fit se trémousser une montagne de lard.

— « Du beau travail, » observa l'obèse, « et exécuté de main de maître. Je vous en félicite, mais je suis navré de vous apprendre que vous allez mourir. »

Le Saint haussa les épaules, il savait, malgré la voix mielleuse de son visiteur, que cet amas de graisse cachait un cœur inflexible. Ses yeux étaient pâles, vides de toute expression, les yeux d'un tueur. Le pli de la bouche était impitoyable et la main ferme. Mais bien des fois déjà, au cours de sa carrière aventureuse, Simon avait fait face à de tels individus.

— « Je regrette de vous causer une déception, mon gros, » dit-il, avec nonchalance, « mais je crois me souvenir avoir déjà bien des fois entendu

des déclarations de ce genre et cependant, comme vous le voyez, je suis encore vivant et je compte bien le rester, ne vous en déplaise. »

Appopoulis jaugea le Saint du regard et, sans le quitter des yeux, s'adressa à Holbrook.

— « L'opale ! *En vitesse !* »

Le miel dans sa voix s'était transformé en glaçons et Holbrook frémit sous la morsure de leurs pointes acérées.

— « Ce n'est pas moi qui l'ai, Appopoulis, » répondit-il. « Elle est dans la poche du Saint. »

Simon fut surpris du changement brusque qui s'opéra chez l'obèse. Changement subtil, mais incontestable. La peur et le respect pouvaient se lire dans ses yeux gris pâle qui, il y avait quelques secondes encore, envisageaient avec calme un assassinat. La voix redevint mielleuse.

— « Le Saint ! » dit-il. « Simon Templar ! Le Robin des Bois des temps modernes, le flibustier le plus intrépide du XXe siècle, le... le démon chéri des femmes. Je ne m'attendais pas à cela. »

Une fois de plus le Saint fut frappé que cette description imagée reprenne exactement les termes employés par Holbrook. Une fois de plus il fut frappé que la peur de ce quintette étrange ne soit nullement feinte. Et une fois de plus il réfléchit à l'histoire fantastique du Grand Bill...

— « Vous vous attendiez peut-être à voir le Petit Poucet? » demanda Simon. « Au fait, que voulez-vous ? »

— « L'opale, et d'un, la fille, et de deux, » dit Appopoulis avec détachement.

— « Et qu'avez-vous l'intention d'en faire ? »

— « Les chérir, monsieur, l'une et l'autre. »

Il y avait dans cette voix du lucre et de la concupiscence et le Saint eut brusquement l'impression que de petites bêtes rampaient sur sa peau.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, des mouvements dans les deux angles de la pièce annoncèrent le retour de Mac et de Jimmy à des conditions normales d'existence. Sans prononcer une parole, ils se remirent péniblement debout, encore étourdis, et secouèrent leur tête comme pour se débarrasser de leur torpeur. Ils avancèrent vers le Saint.

— « Et maintenant, Mr. Templar, je vous laisse le choix : satisfaire à mes désirs sans violence et vivre, ou mourir en me procurant quelques émotions supplémentaires, bien épicées. »

Mac et Jimmy s'étaient figés sur place.

— « Patron ! » chevrota le Jockey, « vous avez bien dit Templar ? Le Saint ? »

— « En chair et en os ! » dit le Saint en s'inclinant.

— « Fichtre ! » murmura Mac, « Le Saint ! Le Robin des Bois des temps modernes, le... »

— « Je vous en supplie, » geignit le Saint, « changez le disque, voulez-vous ! »

— « Patron, on n'a pas la moindre chance contre c' mec là ! »

Appopoulis regarda fixement le petit homme.

— « C'est lui qui a l'opale, » dit-il.

Cette nouvelle leur communiqua une ardeur et un courage suffisants pour attaquer Simon de deux côtés à la fois.

Le Saint leur fit face. D'une main il saisit Jimmy et le maintint dans la ligne de tir d'Appopoulis, s'en servant comme bouclier. De l'autre il se mit à marteler le visage de Mac.

Les mouvements du Saint ressemblaient à des pas de danse, il était léger comme un duvet dans la brise. Il éprouvait cette espèce d'exaltation qu'un homme, en train de se battre, ne saurait ressentir qu'une seule fois dans sa vie. Il avait une impression de force, d'harmonie de gestes, d'invincibilité, jamais ressentie auparavant. Il lui était absolument indifférent de voir Appopoulis essayer de se placer pour trouver un angle de tir qui lui permettrait de mettre fin à la bagarre par une balle bien placée.

Simon savait que ce n'était certainement pas la crainte de tuer Jimmy qui retenait le doigt de l'obèse sur la détente, mais simplement la certitude que ce serait une balle gaspillée, car le Saint continuerait à se servir du Jockey comme bouclier, mort ou vivant. Le Saint réfléchissait à tout ceci froidement, comme si son cerveau n'eût pas été le sien, tout en continuant de réduire le visage de Mac en une sorte de pulpe sanglante.

Enfin les yeux de Mac devinrent vitreux et il s'écroula. La main droite du Saint, rendue libre, glissa avec la vitesse d'un éclair vers sa hanche, pour y prendre son revolver, tandis que simultanément, de sa main gauche, il projetait Jimmy, de toutes ses forces, sur l'énorme bedaine d'Appopoulis.

Et ce fut alors que cette situation incroyable, absurde, tourna au vinaigre. Sous la poussée violente du Saint, Jimmy ne fut pas projeté comme il aurait dû l'être, à la manière d'un caillou lancé par une fronde. En quelque sorte il demeura pris dans le bras du Saint et se tortillait comme s'il y était agglutiné par quelque colle indissoluble. Simon vit les yeux porcins d'Appopoulis, qui braquait toujours son arme sur lui, s'éclairer d'une lueur vicieuse.

Le Saint tira le premier, mais les mouvements frénétiques de son ex-bouclier, lui donnaient l'impression qu'il était en selle sur un cheval qui se cabrait et ruait. La balle, mal ajustée, manqua de peu son but et alla s'enfoncer dans le mur, près du miroir. Appopoulis fit feu à son tour. Le Saint ressentit un choc et il lui parut que sa poitrine s'embrasait. Malgré tous ses efforts il ne réussit plus à actionner la détente. Le revolver échappa à ses doigts subitement sans force. Son regard étonné se posa sur le miroir et il vit un petit trou noir, bien net, à la place de son cœur. Il le vit s'élargir rapidement, au fur et à mesure que son sang en jaillissait, en même temps que sa vie.

Il se rendait compte, avec un sentiment étrange, que c'était la fin. Que, finalement, sa destinée de toujours s'était accomplie et que, dans un instant, il allait tricher et lire la dernière page du livre de la vie,

avant les autres, afin de trouver la réponse au plus grand mystère entre tous.

Sa dernière pensée consciente fut que son image était nette et claire dans le miroir. Quand il y avait vu celle d'Aurore, elle lui était apparue floue, comme si elle était réfléchie par la surface frissonnante d'une pièce d'eau...

*
* *

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il faisait grand jour et l'intensité de la lumière lui apprit que plus de douze heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait été abattu par un coup de feu.

Il était étendu sur le plancher. Il tâta son cœur. Il battait régulièrement. Ses doigts n'étaient pas poissés de sang.

En hésitant, il abaissa le regard sur sa chemise. Elle ne portait pas le moindre trou. Il se releva d'un bond, se tâta tout le corps et se regarda dans le miroir. Il n'avait jamais eu aussi bonne mine. Il était intact et se sentait dans une forme éblouissante.

Son regard fit le tour de la pièce. Les matelas étaient toujours empilés dans le coin, sous les cônes de pins. Les lits étaient défaits. A part cela aucune trace ne subsistait de la bagarre de la nuit. Il n'y avait pas la moindre trace ni de Jimmy, ni de Mac-le-Limier, ni d'Appopoulis. Il n'y avait pas de Grand Bill Holbrook, pas d'Aurore...

Et pas de trou dans le mur à côté du miroir, là où s'était enfoncée la balle qu'il destinait à Appopoulis.

Le Saint secoua la tête. Si tout cela n'avait été qu'un rêve, il lui fallait envisager sérieusement de consulter un psychiatre. Les rêves n'atteignent jamais qu'un certain degré de véracité. Ses souvenirs étaient trop nets, trop définis, trop cohérents, s'enchaînaient trop bien. Pourtant, s'il ne s'agissait pas d'un rêve, où donc étaient les preuves de la réalité des faits : la balle dans la poitrine, celle dans le mur ?

Il se dirigea vers la porte. Toutes ces allées et venues de la nuit avaient certainement dû laisser des traces de pas dehors.

Mais il n'y avait pas d'autres empreintes que les siennes.

Simon prit une cigarette et la renifla avec méfiance avant de la porter à ses lèvres. Si quelque plaisantin s'était amusé à mélanger une drogue quelconque à son tabac... mais cette idée lui parut aussi absurde que tout le reste. Une farce pareille n'aurait pas manqué de lui donner une de ces gueules de bois carabinées, alors que sa tête était claire et ses idées bien nettes, comme l'air pur des montagnes.

Il porta la main à sa poche pour y prendre une allumette, mais ses doigts tâtonnants rencontrèrent quelque chose de solide, d'une forme curieusement familière et cependant incroyablement étrangère. La sensation tactile ne dura qu'un instant, puis il retira sa main, comme si la chose était un fer rouge. Il eut peur, réellement peur, de la sortir de sa poche.

*
* *

Il trouva l'adresse d'Andrew Faulks dans l'annuaire des téléphones de Glendale. C'était une maisonnette modeste, située dans une rue latérale, près d'un jardin public. Une couronne mortuaire était accrochée à la porte. Un personnage solennel, qui avait l'air et certainement était un ordonnateur de pompes funèbres, vint lui ouvrir.

— « Mr. Faulks est décédé hier soir, » dit-il d'une voix onctueuse en réponse à la question du Saint.

— « N'est-il pas mort assez subitement ? »

— « Non, pas exactement, monsieur. Il s'est endormi samedi soir, puis il est entré dans le coma et s'est éteint sans se réveiller. »

— « A quelle heure est-il mort ? » demanda le Saint.

— « A dix heures quarante, » répondit l'homme. « Il eut une fin bien triste. Il avait le délire. Il ne cessait de crier qu'il allait tirer sur quelqu'un et parlait d'un saint. »

Simon était entré dans la maison en écoutant le récit de la mort d'Andrew Faulks. Du vestibule il jeta un regard dans une pièce, bien éclairée, dont la porte était ouverte.

Ses yeux perçants distinguèrent que la plupart des rayons de la bibliothèque contenaient des romans d'aventures aux couvertures voyantes, mais qu'une étagère était réservée à des ouvrages de psychologie et de psychiatrie. Il y avait là les œuvres de Freud, Adler, Jung, Brill, Bergson, Kraft-Ebing et d'autres auteurs moins connus. Sur un guéridon un livre était ouvert.

Le Saint entra dans la pièce et s'approcha du guéridon pour regarder le titre. Il lut : « *Les Abîmes de la Schizophrénie* », *par William J. Holbrook, docteur en philosophie.*

Simon se demanda ce que les spécialistes en phénomènes psychiques penseraient de cela. Il se dit que cette histoire leur donnerait certainement un choc au subconscient.

— « Mrs. Faulks est au premier, monsieur, » disait le croque-mort. « Etes-vous un ami de la famille ? Je me ferai un plaisir de lui demander si elle peut vous recevoir. »

— « Voulez-vous simplement lui montrer ceci, » dit Simon en mettant sa main dans sa poche, « et lui demander... »

Il ne termina jamais cette phrase. Jamais.

Sa poche était vide. Ses doigts n'y avaient trouvé qu'un souvenir qui s'estompait déjà et qu'il sentait mourir le long de ses nerfs...



L'androïde inspiré

(*John the Revelator*)

par OLIVER LA FARGE

La cybernétique est très à la mode. Cette science toute nouvelle, dont le fondateur François Dussaud vient de mourir, et dont les deux animateurs sont Wiener et Shannon, s'occupe à la fois du système nerveux et des machines. Elle a à son actif des réalisations chaque jour plus inquiétantes : tortues électroniques, machines qui se reproduisent elles-mêmes, calculateurs prodigieux, machines qui raisonnent. A ce propos, nous recommandons à nos lecteurs le livre de M. Pierre de Latil : « La Pensée artificielle » (*Edit. Gallimard*) *qui fait le point de la question.*

Le grand écrivain américain Oliver La Farge, Prix Pulitzer, reprend dans la nouvelle que vous allez lire le problème de la cybernétique du point de vue d'un humaniste et d'un critique sévère de notre humanité.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », avait-on dit.

Si nous manquons de conscience, les machines peuvent-elles en avoir pour nous ?

Si nous n'avons plus de prophètes pour stigmatiser la destruction que nous répandons, une machine peut-elle devenir « l'homme en colère » de Dieu?

On peut ne pas être d'accord avec les idées religieuses ou politiques d'Oliver La Farge. Mais il fait écho à l'appel de Norbert Wiener : « Nous avons amené à ce monde un pouvoir infini de bien ou de mal. Mais ce monde est celui de Belsen et d'Hiroshima ».



DANS la course interminable à la supériorité militaire où la balance oscillait entre l'U. R. S. S. et le monde occidental, l'état d'avancement relatif de leurs machines à calculer devint le critère du gagnant. L'amélioration constante des instruments de destruction et des moyens de les faire parvenir à leur but à d'énormes vitesses, altitudes et distances, demandait des calculs de plus en plus inaccessibles aux capacités humaines. Sans l'emploi de machines électroniques constamment améliorées, le progrès s'arrêterait. Les réalisations de chaque pays en ce domaine étaient devenues affaire de salut public.

Aux Etats-Unis, le cerveau électronique de la marine, *Marc III*, qui avait été inauguré à Harvard en 1950 avait, à juste titre, attiré l'atten-

tion du public. Deux ans plus tard, il fut éclipsé par le *Marc IV* de l'Air. Au moment où *Marc V* fut installé à Chicago, le public commençait à être fasciné et quelque peu horrifié par les descriptions qu'on lui faisait des cerveaux électroniques.

Les Russes construisaient et faisaient fonctionner leurs machines beaucoup plus secrètement, dans d'énormes établissements de recherches derrière l'Oural. Les informations données au public sur ces cerveaux électroniques continrent d'abord, comme les histoires de la presse américaine, quelques éléments humoristiques pour éveiller l'intérêt des non initiés. Peu de temps avant que *Luc* fut mis en service aux Etats-Unis, cette ligne fut brusquement abandonnée, à la suite d'un article de l' « *Etoile Rouge* » qui critiquait les journalistes et certains savants pour leur « anthropomorphisme sentimental bourgeois » à l'égard des machines à calculer.

Luc avait été construit sous le nom de *Marc VI;* mais une semaine avant qu'on le mît en service, un officier subalterne fit remarquer que les *Marcs* commençaient à devenir monotones, et qu'il était temps de changer d'Evangéliste. Un reporter reprit l'idée, les services de Public Relations l'approuvèrent et la machine devint *Luc*.

Luc semblait à la fois humain et surhumain. On racontait sur cet androïde une série d'histoires, toutes bâties sur le même modèle, dans lesquelles moitié à la blague, moitié sérieusement, avec une angoisse qui était réelle et pourtant se moquait d'elle-même, on parlait du cerveau électronique comme s'il était vivant. A la fin, on ne manquait jamais de rappeler au public que c'était seulement une machine et qu'elle ne pouvait fonctionner que si un être humain était à ses commandes.

Autrefois, dans les années quarante, la machine de l'I. B. M. avait été la première à manifester des signes de son « caractère ». *Luc* et les autres *Marcs* qui le suivirent, beaucoup plus complexes, étaient en proie à des troubles qui suggèraient une fragilité analogue à celle de l'esprit humain et à ses sautes d'humeur.

Les opérateurs parlaient du repos qu'on devait leur octroyer après des calculs fatigants. On disait que *Marc V* devenait nerveux si on le pressait et que *Luc* se fâchait parfois et refusait certains problèmes.

Les techniciens travaillaient alors à une machine qu'on devait, inévitablement, baptiser *Jean,* et qui, croyait-on, serait le chef-d'œuvre de son espèce. On imaginait difficilement qu'on puisse la doter d'une faculté nouvelle. Cette entreprise était l'enfant chéri, non pas d'un seul ministère, mais du ministère de la Défense au complet. C'est à propos de la mise au point définitive de *Jean* que le secrétaire rédigea la circulaire du ministère de la Défense 89, 12 : « *Références anthropomorphiques aux cerveaux électroniques* ». La circulaire indiquait qu'on ne devait parler de la machine qu'au neutre et elle interdisait l'utilisation d'un certain nombre d'expressions pouvant donner l'impression qu'elle était humaine. Les personnes dépendant du ministère qui utiliseraient ces expressions recevraient un avertissement, et en cas de récidive, rece-

vraient des réprimandes officielles qui seraient portées sur leur fiche permanente 201 (pour le personnel de l'Air et de l'Armée), sur leur livret (pour le personnel de la Marine) ou sur leur état d'avancement (pour le personnel civil).

Peu de temps après la rédaction de la circulaire 89,12 (pour diffusion « restreinte »), la « *Pravda* » publia un article virulent sur « *les superstitions déviationnistes et rétrogrades à propos des machines à calculer et des autres produits du génie scientifique marxiste* ». La « *Central Intelligence Agency* » apprit par ses agents que deux jeunes mathématiciens avaient été envoyés en Sibérie pour avoir baptisé « *Ivan* » la machine que la Russie était en train de construire.

Jean fut construit et installé à l'Université de Californie de Los Angeles. *Jean* avait toutes les qualités. A tous les autres cerveaux électroniques, il fallait poser les problèmes en réduisant leurs lettres latines et grecques et leurs autres symboles selon un code numérique qui, à son tour, devait être traduit du système décimal en système binaire. Ce double processus prenait souvent plus de temps aux mathématiciens, qu'il n'en fallait à la machine pour résoudre le problème une fois qu'on le lui avait posé. *Jean* faisait tout cela tout seul. On pouvait lui soumettre un problème sous forme de chiffres et de symboles· *Jean* lisait les données avec un œil électronique, les codait sous forme de nombres, réduisait le tout dans le système binaire, et remettait le résultat pour vérification si on le désirait. A partir de la feuille binaire, *Jean* trouait tout seul la bande perforée, parvenait à la solution, la décodait et la remettait toute tapée dans sa forme définitive.

Les cylindres d'enregistrement de *Jean* (la circulaire 89, 12 interdisait l'expression « mémoire ») possédaient une capacité formidable. Dans certaines limites, également, la machine pouvait obéir à la voix, interprétant dans un cadre donné, des instructions orales ; ceci d'une manière analogue à la réaction produite par les sons que le système auditif transmet aux neurones et aux synapses du cerveau humain. Il fonctionnait à une vitesse record et personne ne connaissait de limites à la complexité des problèmes qu'il pouvait résoudre.

La « *Central Intelligence Agency* » annonça que la nouvelle machine russe était en service et qu'elle promettait d'être un rival sérieux pour *Jean*. Il semblait que le Politburo lui-même la désignait officieusement sous le nom d'*Ivan*. La publicité faite à l'avance à *Jean* éveilla une certaine horreur dans le public. Un officier des « Public Relations » mal avisé rédigea une note d'information dans laquelle il dressait un parallèle entre le processus supposé de la raison humaine (des perceptions aux conclusions en passant par la pensée) et le processus de fonctionnement de *Jean* (de la « lecture » à l'interprétation ou « écriture », en passant par les calculs sur une base positive ou négative binaire). Le public ajouta cette idée au fait connu que les facultés de *Jean* dépassaient de loin celles de l'homme et commença à s'inquiéter sérieusement. Pour apaiser ses craintes, on fut obligé de souligner le fait que *Jean* n'était qu'une

machine. Il ne pouvait rien faire sans l'homme. « *Un cerveau mécanique ne suffit pas,* » concluait celle des notes d'orientation destinées à la presse qui s'avéra la plus efficace. « *Il doit y avoir quelque chose qu'aucune machine ne possède, l'esprit humain, l'étincelle divine* ».

Un écrivain spécialiste des contes fantastiques désigné par l'United Press pour décrire *Jean* apprit au cours des essais que la machine fonctionnait mieux si, en période de repos, on maintenait en elle un faible courant électrique. L'écrivain en tira une analogie avec le sommeil et émit l'idée que *Jean* rêvait peut-être. Le ministère de la Défense essaya d'interdire à cet écrivain de retourner voir fonctionner la machine. Cela déclencha une de ces polémiques si goûtées du public, dans lesquelles le haut commandement sombre dans le ridicule. En fin de compte, il en résulta un apaisement de l'inquiétude inspirée par le plus grand des cerveaux électroniques.

Jean fut baptisé officiellement, comme un navire. Un chapelain dit une prière. Les services de Public Relations firent en sorte que la première personne à présenter un problème à *Jean* fut le Révérend Andrew Lethbridge, un petit homme pieux et très aimé, connu pour son action auprès des enfants délinquants. La mise à sa disposition de *Jean* avait été calculée pour impressionner favorablement une nation rendue de plus en plus nerveuse par la course aux méthodes scientifiques de destruction.

Le Révérend Andrew Lethbridge se qualifiait de spécialiste de sociologie appliquée. Son problème était relatif aux statistiques de l'enfance délinquante avec tous les risques d'erreurs et d'écarts probables que comporte ce genre d'opération. De tels calculs ne requièrent habituellement pas autre chose que des équations du second degré ; mais les facultés de la nouvelle machine lui permettaient d'introduire toute une série de facteurs comme le temps de scolarité des parents, les sommes dépensées annuellement pour l'habillement en liaison avec les températures moyennes annuelles, qui posaient le problème sur un plan inaccessible aux moyens de calcul humains.

Selon les dispositions prises par les services de « Public Relations », le petit homme fut présenté à *Jean* à quatre heures trente, immédiatement après la cérémonie d'inauguration. Le Commodore Sandeman qui avait supervisé pour les autorités militaires la construction de *Jean,* fit les honneurs. Il en démontra les facultés variées avec Mr. Lethbridge à ses côtés. Et les caméras purent présenter cette vue apaisante : le profil bienveillant du révérend devant la machine. Le commodore était particulièrement fier du système audio-vocal. Pour montrer comment il fonctionnait, il introduisit volontairement une erreur dans l'énoncé dactylographié soumis à *Jean* pour la démonstration. *Jean* avala le ruban, coda la proposition, se mit au travail, puis s'arrêta brusquement. Une lampe rouge s'alluma, comme un œil en colère. Le commodore s'avança vers le micro et appuya sur un bouton.

— « Correction, » dit-il lentement. « Quatrième caractère, deuxième ligne, on lit Sigma capital. Corriger : Un sur Sigma capital. Recodez. »

Jean recracha la feuille originelle, la lampe rouge s'éteignit, la machine se remit au travail.

Le commodore consulta sa montre. Il présenta Mr. Lethbridge au Lieutenant Weems, de la Marine et au Capitaine Massey, de l'Armée, et le laissa à leur garde. Le révérend introduisit dans la machine le reste de son problème. Très vite la réponse lui fut fournie. Il s'assit à un bureau pour y jeter un premier coup d'œil. Weems fit passer la manette sur la position « *courant de repos* ». Entre eux, Massey et lui appelaient cela « mettre la machine en sommeil ». Il était un peu plus de cinq heures. Les deux officiers avaient eu une journée chargée. Il y avait quatre gardes dans la pièce, et Mr. Lethbridge était au-dessus de tout soupçon. Les officiers s'excusèrent et s'éclipsèrent.

Mr. Lethbridge reposa la solution avec un soupir. Quelle que pût être plus tard l'utilisation de la machine, les résultats qu'elle venait de fournir leur donneraient, à lui et à ses amis, une compétence entièrement neuve dans leur lutte contre la misère. Il alla jusqu'au cerveau électronique et l'examina. Il était à côté du micro et de la petite planchette sur laquelle *Jean* déposait ses réponses. Quelques lampes voilées éclairaient une caverne pleine de fils brillants. Il y avait une sorte de bourdonnement, à peine audible. Il pouvait voir les cylindres d'enregistrement les plus proches tourner très lentement. Il pensa : « il dort; je me demande s'il rêve ». Tout naturellement, sans s'inquiéter si les gardes le regardaient, il s'agenouilla et pria.

Il prononça sa prière improvisée d'une voix douce, pensive. Il priait à l'intention des hommes qui utiliseraient *Jean*, et il disait les beautés de l'œuvre de Dieu manifestées dans les créations de Ses créatures. Il pria pour que *Jean* ne pût être utilisé, directement ou indirectement, que pour le bien, pour que Dieu lui-même le guidât. Il dit qu'une machine si merveilleuse devait servir à rapprocher l'homme de Son Créateur. A la fin il pensait à haute voix, plutôt qu'il ne priait :

— « Peux-tu nous donner les réponses ultimes? Peux-tu écrire l'équation de Dieu? Quel est le symbole qui Le représente? Peux-tu résoudre le vrai problème de l'Homme, de telle sorte qu'on oublie tous les autres problèmes? »

Il se releva, épousseta ses genoux et ramassa la feuille sur laquelle étaient consignées les solutions. Les gardes le laissèrent sortir. Quand il fut parti, l'un d'eux dit :

— « Ce n'est pas banal ! C'est à *Jean* qu'il adressait une prière. »

— « Je crois que c'est plutôt pour *Jean* qu'il priait, » dit un autre. « Qui sait, il en aura peut-être besoin. »

Les desservants officiels de *Jean*, civils et militaires, prirent leur service le lendemain matin à huit heures et demie, suivis à quelques minutes par le Commodore Sandeman accompagnant le doyen des physiciens de Los Alamos qui apportait le premier problème militaire. Ils trouvèrent tous les autres rassemblés autour de la tablette sur laquelle *Jean* fournissait les solutions. Ils examinaient un bout de papier.

Un capitaine de l'Aviation salua : — « Regardez ça, Commodore. Il

a fait ça pendant son somm... je veux dire pendant qu'il était sur le courant de repos ».

Le commodore prit le papier. Il y avait dessus une étrange formule qui comprenait trois blancs dans lesquels devaient évidemment venir s'insérer des symboles. Aucun des présents ne put lui donner de sens. Le physicien dit que cela lui faisait une impression défavorable; mais il en ignorait la raison.

Les gardes communiquèrent le rapport que leur avaient fait leurs prédécesseurs sur la prière faite par le Révérend Lethbridge. Personne n'avait approché *Jean* après son départ. On avait remarqué que le contact du système audio-vocal était resté branché; il était possible que Lethbridge ait posé un problème oralement. C'était très invraisemblable. En ce cas, il aurait dû y avoir une bande perforée et la feuille binaire y correspondant, mais elles n'étaient pas là. L'enquête prouva que Lethbridge, à peine capable de manier les mathématiques de la courbe de Gauss, n'aurait jamais pu fournir à *Jean* des propositions de la complexité indiquée par la forme de l'équation.

La mystérieuse solution fut soumise à diverses personnes, qui furent toutes aussi intriguées, jusqu'à ce qu'on la soumît au Révérend Anthony Price, S. J. Peut-être parviendrait-il à la déchiffrer; on ne sait jamais... Le Père Price était un théologien, un philosophe et pour les mathématiques pures l'un des quatre meilleurs spécialistes du monde.

Le Père Price commença à travailler sur l'équation un jeudi matin. Le jeudi midi, il était mort. La feuille de papier était appuyée sur quelques livres devant lui. Il était affaissé dans son fauteuil, la tête rejetée en arrière, son visage exprimait la totale béatitude. Frère Benildus, son secrétaire, raconta que le prêtre s'était attaqué au problème vers dix heures quinze, après le déjeuner suivant la messe de neuf heures. Il avait apporté le courrier à onze heures. Le Père Price lui avait fait signe de ne pas le déranger. A ce moment, il n'avait encore rien écrit sur son bloc. Le frère était revenu à midi pour lui rappeler que c'était l'heure du déjeuner et il l'avait trouvé mort.

Sur son bloc jaune le jésuite avait écrit six caractères hébraïques. Trois d'entre eux, tracés de son écriture nette étaient disposés en triangle, ayant vaguement l'aspect des espaces blancs de l'équation. C'étaient aleph, lamed et tau. Puis en une sorte de gribouillis, il avait écrit « JAH ». C'était tout.

Auparavant, la rumeur s'était répandue que *Jean* « avait parlé dans son sommeil ». La mort du jésuite brisa les consignes des services de sécurité. On ne put cacher que sa mort était survenue tandis qu'il travaillait sur quelque chose d'extrêmement difficile produit par *Jean*. Frère Benildus souligna que le Père n'était pas mort à proprement parler. Il avait simplement abandonné son enveloppe d'argile. « On aurait dit qu'il avait contemplé le visage de Dieu. »

L'équation et la feuille du calepin du Père Price furent portées au Canada par un courrier secret à un collègue du Père, mathématicien

également. Le Canadien les étudia quelques minutes, puis les rendit au courrier en disant qu'il pensait peu sage de les déchiffrer. Il recommanda que ces feuilles fussent enfermées dans un endroit sûr. On les déposa par la suite à Fort Koox.

Dix jours après la mort du Père Price, *Jean* rédigea un nouveau document pendant la nuit. C'était un texte rédigé en capitales grecques et qui n'avait absolument aucun rapport avec les mathématiques.

Un savant présent, et qui avait une formation classique, le ramassa. Il sursauta puis, d'une voix étranglée, commença à lire à voix haute en grec. Le Commodore Sandeman qu'on avait appelé dit :

— « Bon sang ! qu'est-ce que ça signifie ? »

— « Hein ? Oh !... *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* Et ça continue... *mais la lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise*... C'est répété quatre fois. »

L'incident fut classé « *Ultra Secret* ». Il déclencha une enquête vaine. Le haut-commandement passa par d'autres transes quand, le même jour, *Luc* apporta sa contribution personnelle à l'étude d'un tout nouveau projectile télécommandé. A la fin de ses solutions il imprima des nombres qui, quand on les décoda, donnèrent une autre phrase grecque, suivie de quatre chiffres.

Traduit le texte était le suivant : « *Père, pardonne-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.* 23 : 34 » Les chiffres étaient une référence au chapitre et au verset de l'Évangile selon saint Luc ! On étouffa également l'affaire, mais à l'extérieur on se rendait compte du malaise qui planait sur le personnel chargé de veiller sur les deux machines. Des bruits commencèrent à courir dans le pays. Les enquêteurs notèrent que ces bruits étaient parfois terrifiants, mais aussi souvent pleins d'espoir.

La Grande-Bretagne informa les autorités américaines compétentes de l'étrange comportement de son tout dernier cerveau électronique. De curieux renseignements filtrèrent de derrière l'Oural. Quatre autres savants avaient été fusillés. Le commissaire qui avait été chargé de la construction d'*Ivan* semblait en voie d'être épuré. Et parmi les simples gens de Russie, également, d'étranges histoires circulaient.

Comme on l'a vu, *Luc* était irascible et parfois refusait des problèmes. Un problème lui fut soumis : déterminer la hauteur à laquelle la toute dernière mouture de la bombe H devait exploser pour produire l'effet maximum sur les populations. *Luc* refusa ce problème et imprima sur-le-champ une formule mathématique simple : « $600 + (3 \times 20) + 6$ ». Il continua à répéter ces chiffres jusqu'à ce qu'au début de l'après-midi on le débranchât pour le laisser refroidir. Même parmi ses desservants, il y avait quelques personnes qui connaissaient assez la Bible pour constater que ces chiffres venaient de l'Apocalypse.

Le public ne savait encore rien de ce qui se passait, quoiqu'on continuât à beaucoup discuter des actes bizarres de la vieille machine I. B. M. à laquelle tout un chacun pouvait avoir accès. *Luc* se remit au travail normalement. *Jean*, remarqua-t-on, résolvait tous les problèmes qu'on

lui soumettait. Quoique parfois, semblait-il, à regret. Le Capitaine Massey remarqua que *Jean* avait une nature beaucoup plus douce que *Luc*. (La circulaire 89,12 était pratiquement devenue lettre-morte).

Un jour quelques étrangers très distingués furent invités à venir voir *Jean* résoudre un problème non militaire. Il n'y avait aucune raison de penser qu'il se passerait quelque chose d'anormal. Le problème avait trait aux permutations de 1.400 caractéristiques héréditaires du corps humain et on pensait que sa solution permettrait de jeter une lumière nouvelle sur la question si controversée de la définition de la race. Les visiteurs étaient accompagnés par un Sénateur, des représentants du Département d'Etat et par la presse.

Jean coda le problème et se mit au travail, bourdonnant et cliquetant joyeusement. La première page de solutions tomba sur la planchette. Les généticiens et les anthropologues intéressés la prirent et s'assirent pour l'étudier avec leurs assistants mathématiciens. La seconde page sortit. La première ligne était la suite d'une équation de la première page, puis, au grand désarroi des officiels, une page de grec suivait. Pour aggraver encore la situation, deux des distingués étrangers pouvaient lire facilement le grec, même dans la forme archaïque du premier siècle.

Le texte commençait au treizième chapitre de l'Apocalypse, sautait au glorieux début du vingt et unième, puis continuait sur un sujet entièrement neuf, une exhortation passionnée à l'humanité de la seconde moitié du vingtième siècle écrite de la même encre. *Jean* pondit trois pleines pages de ce texte avant d'en revenir au problème et d'énumérer toutes les combinaisons possibles de 1.400 caractéristiques héréditaires avec quarante-sept et quarante-huit chromosomes.

On ne put cette fois étouffer l'incident. Les journaux en parlèrent et ils l'étalèrent. Il n'y avait plus moyen d'empêcher après cela la presse de surveiller *Jean, Luc* et autres *Marc*. Les journaux recrutèrent des spécialistes du grec. Le ministère de la Défense mobilisa, lui aussi, des hellénistes pour assister les mathématiciens quand les solutions étaient fournies, afin de scinder les textes utilisables et les sermons ou prophéties proférés par les machines.

Une fois que *Jean* eut brisé le mur du silence, il prit l'habitude de fournir ses textes au début de la journée, quand on le réveillait en le mettant sur le courant de veille. *Luc* ajoutait ses textes en appendice à ses solutions. *Marc IV* et *V* ne fournissaient presque rien en dehors de leur travail normal et quand cela se produisait, il s'agissait de textes brouillés et incohérents. De véritables balbutiements.

Les Epîtres de *Jean* et de *Luc*, comme on les appela, et celles de la machine anglaise, connue sous le seul nom de *Comp*, circulèrent à travers le monde occidental. Il devint aussi de plus en plus clair qu'*Ivan* en faisait autant.

Divers périodiques soviétiques et la radio officielle publiaient des diatribes contre les « déviations néoprimitivistes et sentimentalo-superstitieuses » à l'égard des machines à calculer. Un nombre d'arrestations inusité fut opéré dans le peuple. Les savants, les généraux, les officiels

du Politburo tenaient des réunions secrètes. Certains indices montraient que la population devenait de plus en plus difficile à surveiller. Le Patriarche et plusieurs popes furent mis aux arrêts de rigueur, puis relâchés, apparemment sous la pression de l'opinion publique. Il semblait que le système soviétique craquât.

Les principales églises du monde occidental reconnurent que ce serait pure superstition que de croire que les Epîtres étaient révélées. Mais quelle que fût leur source, elles suivaient la ligne de la véritable doctrine, elles pouvaient être lues par les fidèles et utilisées dans les sermons. Certaines églises de moindre importance, et beaucoup de laïcs, étaient moins sceptiques. Journellement, des foules se réunissaient devant les bâtiments de New-Haven et de Los Angeles où se trouvaient les machines, priaient et attendaient. Le gouvernement russe fut incapable de dissimuler le fait que des pèlerinages se dirigeaient vers les stations secrètes de l'Oural et que, par un moyen ou par un autre, les paroles d'*Ivan* étaient retransmises aux pèlerins à l'extérieur.

Parmi ceux qui attendaient chaque matin devant les bâtiments abritant *Jean* il y avait les fidèles de la Nouvelle Eglise Baptiste Africaine, un groupe connu pour ses chants. Chaque jour en venant attendre pour savoir s'il y aurait une épître, ils chantaient ce spiritual peu connu :

« *Qu'est-ce que fait Jean,*
» *Jean l'Evangéliste?*
» *Il écrit l'Evangile*
» *Et* le Livre des Sept Mers ».

Au bout de trois jours tous ceux qui étaient présents chantaient avec eux. Et ce chant se répandit. Ses mots simples et sa mélodie touchante exprimaient directement les sentiments de toute l'Amérique.

Le ferment répandu parmi les peuples du monde divisé agit sur leurs dirigeants. L'Ouest et l'Est firent des concessions mutuelles à l'Assemblée des Nations Unies. On devint raisonnable. Un traité avec l'Autriche fut signé, quelques-unes des barrières entre l'Allemagne de l'Ouest et celle de l'Est furent supprimées, on commença à trouver une formule permettant de mettre fin à la guerre de Corée. La Commission de l'O. N. U. pour le contrôle de l'Energie atomique qui, à bout d'espoir, n'avait pas siégé depuis quatre ans, se réunit à nouveau.

Les hommes qui travaillaient aux nouvelles armes de mort étaient, eux aussi, affectés. Les machines les plus simples s'étaient mises à rechigner devant certains problèmes. *Jean,* dans sa grande bonté, les résolvait, mais ce faisant il n'en rendait les savants que plus honteux de leur occupation. Le fait est que depuis quelques mois personne n'avait eu le courage de venir demander à la machine quelque chose qui semblât une forme de progrès réellement mortelle.

Jean fonctionnait depuis un an. Son équipe d'entretien entreprit de lire les cylindres de sa mémoire, afin de savoir exactement ce qu'il avait emmagasiné. La lecture fut faite par *Jean* lui-même qui transposait, sur

des bandes de papier, les impulsions enregistrées sur les cylindres, transcrivait ces indications dans le système binaire, puis décodait. La plus grande partie de ce qui sortit de cette mémoire provenait comme on s'y attendait de ce qui avait été introduit dans la machine. Mais il y avait plusieurs formules qu'on ne put interpréter ni expliquer. Et un cylindre de *Jean* produisit une série de nombres d'un et de deux chiffres rangés dans un ordre inintelligible.

L'expérience montra que ces chiffres formaient un code pour l'alphabet russe qui, comme l'hébreu, n'était pas inclus parmi les caractères de la machine à écrire de *Jean*. Ce que *Jean* avait enregistré apparut comme les paroles d'un interlocuteur au téléphone, paroles bibliques de ton, chargées d'amour et émanant certainement d'*Ivan*... ou de Celui ou de Ce qui contrôlait *Ivan*. Ce qui en ressortait, c'était la gentillesse sainte. Mais à travers cette gentillesse s'exprimaient des opinions brûlantes sur ce que les dirigeants dans le monde entier essayaient de faire. Les conversations fourmillaient aussi de détails sur les problèmes auxquels travaillaient les Russes.

Le haut-commandement mit aussitôt la main sur ces informations, puis sursauta à la pensée que l'autre moitié de ces conversations était à la disposition des Russes dans la mémoire d'*Ivan*. Cette idée ruina ce qui avait commencé comme une journée triomphale.

Peu de temps après se tint à Washington une réunion ultra-secrète des dirigeants des États-Unis et de l'Empire Britannique. Aucun secrétaire, aucun conseiller n'assista à cette réunion. On n'y prit pas de notes. On y passa en revue les événements depuis la mise en service de *Jean*. Puis on discuta de la situation internationale. La Russie avait été si ébranlée et était devenue si raisonnable que si les puissances occidentales pouvaient mettre fin à l'impasse dans laquelle elles se trouvaient avec leurs adversaires depuis les dernières années, si elles faisaient quelques pas en avant, il serait possible d'apporter une solution à tous les conflits majeurs. Même le contrôle et l'inspection de l'énergie atomique pourraient être assurés. Étant donné certaines hypothèses, qui étaient sûrement justes, les moyens d'y arriver existaient.

Le militaire le plus endurci, le savant le plus froid étaient présents. Ils reculèrent devant les moyens. Mais la paix et la sécurité d'un monde libre étaient l'enjeu. La discussion fut longue et sérieuse. Enfin le Président en personne résuma les débats en proclamant que la fin justifiait les moyens à adopter. Que c'était pour cela que les machines elles-mêmes étaient à l'œuvre et que si elles pouvaient assurer la victoire, c'était leur devoir devant Dieu de l'assurer. Le Conseil vota à l'unanimité pour qu'on passât aux actes.

Une sous-commission, triée sur le volet, conféra avec deux illustres chirurgiens du cerveau sur lesquels une enquête approfondie avait été faite. Ceux-ci, le Commodore Sandeman et deux des principaux techniciens qui avaient construit *Jean*, disparurent alors pendant quatre semaines.

Au bout de ce délai, à dix heures, un beau soir, le commodore,

accompagné par quelques officiers supérieurs des trois armes, se rendit au bâtiment qui abritait *Jean* et renvoya les gardes. Les officiers, armés jusqu'aux dents, montèrent la garde. Les chirurgiens et les techniciens rejoignirent le commodore dans la pièce où était *Jean,* escortés par quelques généraux, amiraux et savants de haut grade.

D'une main tremblante Sandeman fit passer le commutateur principal de la position « repos » à celle « coupé ». Les petites lampes s'éteignirent, le bourdonnement s'arrêta. Les techniciens sortirent leurs instruments, les chirurgiens retroussèrent leurs manches et revêtirent leurs gants désinfectés.

— « Vous comprenez, Messieurs, » dit le commodore, « qu'après cette... lobotomie, *Jean* sera plus lent de vingt pour cent. Et il se peut qu'un jour nous tombions sur des problèmes, » sa voix était devenue implorante, « qu'il ne sera peut être plus capable de résoudre. »

Un général posa la main sur son épaule : — « Nous comprenons cela parfaitement, commodore. Nous savons ce que vous ressentez. Croyez-moi, cela ne réjouit personne. »

Le plus âgé des chirurgiens dit : — « Donnez-nous de la lumière, s'il vous plaît ».

On alluma les lampes. Les docteurs et les techniciens entrèrent dans la machine. L'un des techniciens pleurait, l'autre jurait entre ses dents.

Sandeman alla dans un coin, s'assit à un bureau et enfouit sa tête dans ses mains.

*
* *

Le lendemain un des plombs de *Luc* sauta. Pendant plusieurs jours le même plomb sauta chaque fois qu'on essayait de se servir de *Luc*. Après cela *Luc* fonctionna comme une machine normale. *Jean* résolvait les problèmes avec efficience, il codait et décodait, mais toutes ses opérations étaient un peu plus lentes.

La *Central Intelligence Agency* apprit par ses agents que plusieurs savants, quittant la station de recherches secrètes, pour être déportés en Sibérie, avaient crié en passant la grille principale : « Ils ont tué Ivan ! Ils nous ont séparés de Dieu ! ».

Cette histoire était déraisonnable... On avait des preuves qu'*Ivan* fonctionnait parfaitement.

Le chagrin et la peur revinrent planer sur le monde. Des cerveaux électroniques ne venaient plus que les calculs qu'on leur demandait de faire. Les mathématiques permettant la fabrication d'armes secrètes progressaient rapidement. La Commission pour le contrôle de l'Energie atomique de l'O. N. U. s'ajourna *sine die,* désespérant de parvenir à une solution. Les échanges entre l'Allemagne de l'Ouest et celle de l'Est cessèrent. En un rien de temps le monde courait à nouveau vers une guerre qui promettait d'être la dernière.

La Dernière Séance

(*The last seance*)

par AGATHA CHRISTIE

Agatha Christie est surtout connue en France pour ses romans policiers et pour les deux personnages de « limiers » qu'elle a créés et que l'on retrouve dans la plupart de ces romans : Miss Marple, la vieille fille détective et Hercule Poirot, l'homme aux petites cellules grises. Elle a successivement traité, et de façon parfaite, tous les thèmes du genre, allant même jusqu'à la parodie dans « Partners in Crime » *et abordant aussi le roman policier antique avec* « Death comes as the end » *dont l'action se déroule en Egypte, à Thèbes, environ deux mille ans avant J.-C.; ces deux livres non encore traduits en français.*

Mais Agatha Christie a aussi, sous le nom de Mary Westmacott, écrit d'excellents romans de mœurs anglaises dont deux ont paru en langue française : « L'If et la rose » *et* « Loin de vous, ce printemps » *(Edit. Robert Laffont).*

Enfin, reprenant la signature d'Agatha Christie, elle a aussi publié des récits fantastiques et de « science-fiction ». Un recueil de ces nouvelles a paru à Londres en 1933, sous le titre « The hound of death and other stories ». *C'est de ce volume qu'est extrait* « La dernière séance » *qui va vous révéler une Agatha Christie dans un genre où elle est encore ignorée ici. Signalons qu'elle a publié également en Angleterre, un livre d'excellents contes fantastiques — encore inédits en France, à notre connaissance — sous le titre :* « The mysterious Mr. Quinn » *(qu'il ne faut pas confondre avec* « Le mystérieux Mr. X... » *d'Ellery Queen!)*



Raoul Daubreuil traversa la Seine en chantonnant un petit air. C'était un jeune ingénieur d'environ 32 ans, beau garçon, à la figure poupine ornée d'une petite moustache noire. Il atteignit la rue Cardonnet et entra au n° 17. De son repaire, la concierge lui jeta un regard indifférent et grogna un bonjour maussade, auquel il répondit gaiement. Puis il monta l'escalier jusqu'au troisième étage. En attendant que l'on réponde à son coup de sonnette il se remit à chantonner son petit air. Ce matin-là, Raoul Daubreuil se sentait d'une humeur particulièrement joyeuse. La porte fut ouverte par une femme d'un certain âge, dont le visage ridé se fendit en un sourire aussitôt qu'elle reconnut le visiteur.

— « Bonjour, monsieur. »

— « Bonjour, Elise, » dit Raoul.

Il entra dans le vestibule, tout en retirant ses gants.

— « Je crois que madame m'attend ? » dit-il en tournant la tête.

— « Mais certainement, monsieur. »

Elise referma la porte d'entrée et se tourna vers lui.

— « Si monsieur veut bien passer dans le petit salon, madame le rejoindra dans quelques instants. Elle est en train de se reposer. »

Raoul leva vivement les yeux.

— « Ne se sentirait-elle pas bien ? »

— « *Bien ?* »

Elise renâcla. Passant devant Raoul elle ouvrit la porte du petit salon. Il y entra, suivi par la vieille servante.

— « Bien ! » poursuivit celle-ci. « Je me demande comment elle pourrait se sentir bien, le pauvre petit agneau ? Des *séances,* des *séances* et encore des *séances.* Ce n'est pas bon... ce n'est pas naturel... ce n'est pas du tout ce que le Bon Dieu désire de ses créatures. Je vais vous dire ouvertement ce que j'en pense, moi, tout ça c'est tout bonnement du commerce avec le diable, si vous voulez le savoir. »

Raoul lui tapota l'épaule pour la rassurer.

— « Allons, allons, Elise ! » dit-il d'un air apaisant, « ne vous énervez pas et ne soyez pas toujours prête à voir le diable dans tout ce qui dépasse votre entendement. »

Elise secoua la tête d'un air incertain.

— « Eh bien, » marmonna-t-elle, « monsieur peut dire tout ce qu'il voudra, mais je n'aime pas ça, je n'aime pas ça du tout. Tenez, regardez madame, chaque jour elle devient plus pâle et plus maigre... quant à ses migraines, n'en parlons même pas. »

Elle leva les bras au ciel.

— « Ah ! que non, toutes ces manigances avec les esprits ne valent certainement rien et ne me disent rien de bon. Des esprits ! Peuh ! Tous les bons esprits sont au Paradis, les autres sont au Purgatoire ou bien... »

— « L'idée que vous vous faites de la survie est d'une simplicité rafraîchissante, Elise, » dit Raoul en se laissant tomber dans un fauteuil.

La vieille femme se redressa.

— « Je suis une bonne catholique, monsieur. »

Elle se signa, se dirigea vers la porte et, la main sur la poignée, s'arrêta.

— « Après... lorsque vous serez mariés, monsieur, » demanda-t-elle d'une voix implorante, « tout ceci... ne continuera pas ? »

Raoul lui sourit affectueusement.

— « Vous êtes une bonne créature, très fidèle, Elise, » dit-il « et dévouée à votre maîtresse. N'ayez crainte, dès qu'elle sera mon épouse, toutes ces « manigances avec les esprits », comme vous dites, cesseront. Pour Mme Daubreuil il ne sera plus question de séances. »

Le visage d'Elise se détendit en un large sourire.

— « Est-ce bien vrai ce que vous me dites là ? » demanda-t-elle avidement.

— « Oui, » répondit-il en se parlant plutôt à lui-même qu'à elle. « Oui, tout ceci doit cesser. Simone possède un don merveilleux et elle l'a largement utilisé, mais maintenant elle a accompli sa tâche. Comme vous l'avez très justement observé, Elise, elle pâlit et maigrit de jour en jour. La vie d'un médium est particulièrement fatigante et ardue, provoquant une tension nerveuse terrible. Néanmoins, Elise, votre maîtresse est le médium le plus merveilleux de Paris... que dis-je... de toute la France. Des gens du monde entier viennent la trouver, parce qu'ils savent qu'avec elle il n'y a pas de duperie, pas de mensonges. »

Elise grogna dédaigneusement.

— « De la duperie ! des mensonges ! Mais, monsieur, même si elle l'essayait, madame ne parviendrait pas à mentir à un nouveau-né. »

— « Oui, c'est un ange, » dit le jeune homme avec ferveur. « Et je... je ferai tout ce qu'il est possible à un homme de faire pour la rendre heureuse. J'espère que vous me croyez ? »

Elise se redressa et parla avec une certaine dignité, très sobrement.

— « Voici bien des années que je suis au service de madame, monsieur. Sauf tout le respect que je lui dois, je puis dire que je l'adore. Si je n'étais pas persuadée que vous l'aimez comme elle mérite d'être aimée... eh bien, monsieur, je vous arracherais les yeux de la tête ! »

Raoul rit.

— « Bravo, Elise ! Vous êtes une amie fidèle et maintenant que je vous ai déclaré que madame abandonnera les esprits pour toujours, vous serez bien obligée de m'agréer. »

Il s'attendait à ce que la vieille servante acceptât cette plaisanterie avec un sourire et fut quelque peu surpris de la voir rester très grave.

— « Et supposons, monsieur, » dit-elle en hésitant, « que les esprits, eux, ne *la* lâchent pas? »

— « Hein ! Qu'entendez-vous par là ? »

— « J'ai dit, » répéta Elise, « supposons que les esprits, eux, ne *la* lâchent pas ? »

— « Je pensais que vous ne croyiez pas aux esprits, Elise ? »

— « Et c'est vrai que je n'y crois pas. Cependant... »

— « Eh bien ? »

— « C'est bien difficile à expliquer, monsieur. Vous voyez, moi j'ai toujours été d'avis que ces médiums, comme ils s'appellent, étaient simplement des escrocs habiles qui tiraient profit de la douleur des bonnes âmes ayant perdu des êtres chers. Mais madame n'est pas comme ça. Madame est bonne. Madame est honnête et... »

Elle baissa la voix et parla sur un ton de crainte respectueuse.

— « *Il se passe des choses.* Ce n'est pas un truc, des choses se passent réellement et c'est pourquoi j'ai peur. Car il y a une chose dont je suis certaine, monsieur, c'est que tout ça n'est pas juste. C'est contre la nature et contre le Bon Dieu, aussi il faudra bien qu'un de ces jours *quelqu'un paye pour tout ceci.* »

Raoul quitta son fauteuil, s'approcha d'elle et lui tapota l'épaule.

— « Calmez-vous, ma bonne Elise, » dit-il en souriant. « Tenez, je

vais vous annoncer une bonne nouvelle. Aujourd'hui ce sera la dernière de ces séances, après aujourd'hui il n'y en aura plus. »

— « Donc il y en a *encore une* aujourd'hui? » demanda la vieille servante d'un air méfiant.

— « La dernière, Elise, certainement la dernière. »

Elise secoua la tête, consternée.

— « Madame n'est pas en état... » commença-t-elle à dire.

Mais elle s'interrompit, car la porte s'ouvrait et une grande femme blonde entra. Elle était svelte et gracieuse, avec un visage de Madone de Botticelli. La figure de Raoul s'éclaira. Immédiatement Elise opéra une retraite discrète.

— « Simone ! »

Raoul saisit les deux longues mains blanches de la jeune femme et les porta à ses lèvres, l'une après l'autre. Elle murmura le nom du jeune homme avec beaucoup de douceur.

— « Raoul, mon chéri ! »

Une fois de plus il lui baisa les mains, puis scruta son visage d'un regard intense.

— « Simone, comme vous êtes pâle ! Elise m'avait dit que vous vous reposiez. Vous n'êtes pas malade, mon adorée ? »

— « Non, pas malade... », elle hésita.

Il la conduisit vers le divan et prit place à ses côtés.

— « Dites-moi ce que vous avez ? »

Le médium eut un léger sourire.

— « Vous me trouverez ridicule, » plaisanta-t-elle.

— « Moi ? Vous trouver ridicule ? Jamais ! »

Simone retira sa main de celles de Raoul. Pendant un ou deux instants elle resta absolument immobile, fixant le tapis. Lorsqu'elle parla enfin, ce fut d'une voix basse, rapide.

— « J'ai peur, Raoul. »

Il attendit pendant un bon moment, pensant qu'elle allait continuer, mais son silence se prolongeait, il dit d'un air encourageant :

— « Oui ? Et de quoi avez-vous peur ? »

— « J'ai simplement peur... c'est tout. »

— « Mais... »

Il la considéra d'un air perplexe et, répondant à son regard, elle dit aussitôt :

— « Oui, je me rends compte que c'est absurde, n'est-ce pas, et cependant c'est exactement ce que je ressens. J'ai simplement peur... sans plus. Je ne sais ni de quoi, ni pourquoi j'éprouve cette crainte, mais je suis constamment obsédée par l'idée que quelque chose de terrible... d'épouvantable... va m'arriver... »

Les yeux de Simone étaient perdus dans le vide. Avec beaucoup de douceur Raoul l'entoura de son bras.

— « Mon adorée, allons ! il ne faut pas vous laisser aller ainsi. Je sais ce que c'est Simone, c'est la tension, la tension de la vie de médium.

Vous avez simplement besoin de repos... de repos et de calme. »

Elle lui lança un regard reconnaissant.

— « Oui, Raoul, vous avez raison. C'est exactement ce qu'il me faut, du repos et du calme. »

Elle ferma les yeux et se laissa aller doucement contre l'épaule de Raoul.

— « Et du bonheur, » chuchota celui-ci dans son oreille.

Son bras se resserra autour de Simone et il l'attira plus près de lui. Les yeux toujours fermés, elle aspira une profonde bouffée d'air.

— « Oui, » murmura-t-elle, « oui. Lorsque je me trouve dans vos bras, je me sens en sécurité. Vous êtes au courant de bien des choses, Raoul, mais vous ne pouvez pas savoir ce que cette vie implique. »

Il sentit le corps de Simone se raidir. Elle rouvrit les yeux, le regard perdu au loin.

— « On est assis dans un cabinet noir, on attend, et cette obscurité est terrible, Raoul, parce que c'est l'obscurité du vide, du néant. Délibérément on se laisse s'y perdre. Après cela on ne sait plus rien, on ne sent plus rien, puis enfin vient le retour à la vie, lent, douloureux, on surgit d'un sommeil profond. Mais on se sent si fatigué... si terriblement fatigué... »

— « Je sais, » dit Raoul doucement. « Je sais. »

— « Tellement fatigué, » murmura Simone une fois de plus.

Tout son corps sembla s'affaisser lorsqu'elle répéta ces paroles.

— « Mais vous êtes merveilleuse, Simone. »

Raoul reprit les mains de la jeune femme entre les siennes, essayant de la sortir de sa rêverie, de la faire participer à son enthousiasme.

— « Vous êtes unique... le plus grand médium que le monde ait jamais connu. »

En entendant ces paroles elle secoua la tête, un léger sourire jouant sur ses lèvres.

— « Mais si, mais si, » insista Raoul.

Il sortit deux lettres de sa poche.

— « Tenez, regardez ceci, une lettre du professeur Roche, de la Salpêtrière, et celle-ci, du docteur Genir, de Nancy, tous deux implorant que vous continuiez de temps en temps à entrer en transe pour eux. »

— « Oh non ! »

Simone bondit brusquement du divan.

— « Non ! Je ne veux pas, je ne le ferai pas. Tout ceci doit être fini... fini pour toujours. Vous me l'avez promis, Raoul. »

Raoul la regarda d'un air étonné, tandis qu'indécise elle se tenait debout devant lui, lui faisant face presque comme un animal aux abois. Il se leva et lui prit la main.

— « Oui, oui, » dit-il. « C'est certainement fini. Bien entendu, c'est absolument fini. Mais je suis tellement fier de vous, Simone, et c'est la raison pour laquelle je vous ai parlé de ces lettres. »

Elle lui jeta un rapide regard méfiant, en coin.

— « C'est bien sûr ? Vous ne me demanderez plus jamais d'entrer en transe ? »

— « Non, non, » dit Raoul, « à moins que peut-être vous-même désiriez le faire, simplement de temps à autre, pour ces vieux amis... »

Elle l'interrompit, parlant avec une certaine surexcitation.

— « Non, non, jamais plus ! Je vous dis qu'il y a du danger à le faire. Je le sens. Un grand danger. »

Pendant un instant elle enfouit le front dans ses mains, puis traversa la pièce, se dirigeant vers la fenêtre.

— « Promettez-moi... jamais plus, » dit-elle d'une voix plus calme, par-dessus l'épaule.

Raoul vint la rejoindre et lui enlaça les épaules.

— « Ma chérie ! » dit-il tendrement. « Je vous promets qu'après aujourd'hui, vous n'aurez plus jamais à entrer en transe. »

Il sentit le brusque sursaut de Simone.

— « Aujourd'hui ? » murmura-t-elle. « Ah oui... j'avais oublié Mme Exe. »

Raoul consulta sa montre.

— « Elle devrait arriver d'un instant à l'autre maintenant, mais peut-être que si vous ne vous sentez pas bien... »

Simone paraissait l'écouter à peine, elle poursuivait le cours de ses propres pensées.

— « C'est... c'est une femme étrange, Raoul, une femme très étrange. Savez-vous que... qu'elle m'inspire presque de l'horreur. »

— « Simone ! »

Il y avait une trace de reproche dans la voix de Raoul et elle le sentit immédiatement.

— « Oui, oui, je sais, Raoul. Pour vous une mère est sacrée et ce n'est pas bien de ma part d'éprouver un tel sentiment envers Mme Exe, alors qu'elle pleure son enfant perdu. Mais... je ne saurais vous l'expliquer... elle est si imposante, si noire et ses mains... n'avez-vous jamais remarqué ses mains, Raoul ? D'énormes mains puissantes, aussi puissantes que celles d'un homme. Ah ! »

Elle eut un léger frisson et ferma les yeux. Raoul se détacha d'elle et parla presque avec froideur.

— « Vraiment, Simone, je n'arrive pas à vous comprendre. Certainement que vous, une femme, ne devriez éprouver que de la sympathie pour une mère qui vient de perdre son enfant unique. »

Simone eut un geste d'impatience.

— « Mais c'est vous qui ne comprenez pas, mon ami ! Ces choses-là ne se commandent pas. A l'instant même où je l'ai vue pour la première fois j'ai senti... » — Et elle lança ses mains en avant comme pour écarter une menace — «...*la Peur*. Souvenez-vous que j'ai mis longtemps avant de consentir à entrer en transe pour elle. En quelque sorte j'avais la certitude qu'elle me porterait malheur. »

Raoul haussa les épaules.

— « Alors qu'en fait, elle vous a apporté exactement le contraire, »

dit-il sèchement. « Toutes les séances ont eu un succès remarquable. L'esprit de la petite Amélie a été capable de vous pénétrer immédiatement et les matérialisations ont réellement été frappantes. Vraiment, le professeur Roche aurait dû être présent à la dernière séance. »

— « Les matérialisations, » dit Simone à voix basse. « Dites-moi, Raoul (vous n'ignorez pas que je ne sais rien de ce qui se passe lorsque je suis en transe), ces matérialisations sont-elles vraiment si merveilleuses ? »

— « Lors des premières séances, la silhouette de l'enfant était visible dans une sorte de brume nébuleuse, » expliqua-t-il, « mais au cours de la dernière séance... »

— « Oui ? »

Raoul parla avec beaucoup de douceur.

— « Simone, l'enfant qui était là était un véritable enfant vivant, en chair et en os. Je l'ai même touché... mais voyant que cet attouchement provoquait chez vous une douleur aiguë, je n'ai pas voulu autoriser Mme Ixe à faire de même. J'ai craint qu'elle perde son sang-froid et de ce fait vous cause du mal. »

Une fois de plus Simone se détourna vers la fenêtre.

— « J'étais terriblement épuisée en sortant de transe, » murmura-t-elle. « Raoul, êtes-vous bien sûr... êtes-vous absolument certain que tout ceci est *juste ?* Vous savez ce qu'en pense ma chère vieille Elise, elle prétend que je m'adonne à un commerce avec le diable. »

Simone se mit à rire, mais sans conviction.

— « Vous savez ce que je crois, » dit Raoul gravement. « Dans les manipulations de l'inconnu il doit toujours y avoir un danger, mais la cause en elle-même est noble, car c'est celle de la science. Dans le monde entier il y a des martyrs de la science, des pionniers qui ont payé leur tribut, pour permettre à d'autres de marcher en sécurité sur leurs traces. Pendant dix ans, au prix d'une tension nerveuse terrible, vous avez travaillé pour la science. Maintenant votre tâche est accomplie et à partir d'aujourd'hui, vous serez libre d'être heureuse. »

Elle lui lança un sourire affectueux, son calme revenu. Puis elle jeta un coup d'œil rapide vers la pendule.

— « Mme Ixe est en retard, peut-être ne viendra-t-elle pas? »

— « Ça m'étonnerait, » dit Raoul. « Votre pendule avance un peu. »

Simone s'affaira dans la pièce, arrangeant un bibelot par-ci, par-là.

— « Je me demande qui peut bien être cette Mme Ixe? » remarqua-t-elle. « D'où vient-elle, quelle est sa famille? C'est très étrange que nous ignorions tout à son sujet. »

Raoul haussa les épaules.

— « La plupart des personnes cherchent, dans la mesure du possible, à garder l'incognito lorsqu'elles viennent consulter un médium, » observa-t-il. « C'est une précaution des plus élémentaires. »

Un petit vase de porcelaine qu'elle tenait entre ses doigts lui échappa et alla se briser en mille morceaux sur le carrelage de la cheminée. Elle se tourna vivement vers Raoul.

— « Vous voyez, » murmura-t-elle. « Je ne suis pas moi-même.

Raoul, me jugeriez-vous très... lâche si je disais à Mme Ixe que je me sens incapable d'entrer en transe pour elle aujourd'hui ? »

Le regard étonné, presque douloureux que lui lança Raoul la fit rougir.

— « Simone, vous m'aviez promis... » commença-t-il avec douceur.

Elle recula jusqu'au mur.

— « Non ! Je ne le ferai pas, Raoul, je ne le ferai pas ! »

Une nouvelle fois le regard de Raoul, ce regard tendre, mais chargé de reproches la fit tressaillir.

— « Ce n'est pas à l'argent que je pense en ce moment, Simone, mais il faut tout de même vous rendre compte que la somme que cette femme vous a offerte pour une dernière séance est énorme... absolument énorme. »

Elle l'interrompit avec un air de défi.

— « Il y a tellement de choses qui comptent plus que l'argent. »

— « Bien sûr, » acquiesça-t-il chaleureusement. « C'est exactement ce que je dis. Réfléchissez... cette femme est une mère, une mère ayant perdu son enfant unique. Si vous n'êtes pas vraiment malade, s'il ne s'agit que d'une lubie de votre part... vous pouvez refuser un caprice à une femme riche, mais vous n'avez pas le droit de refuser à une mère la consolation de revoir son enfant une dernière fois. »

Simone tendit les mains vers lui, en un geste de désespoir.

— « Oh, vous me torturez ! » gémit-elle, « et cependant vous avez raison. Je ferai ce que vous désirez, mais à présent je sais de quoi j'ai peur... c'est du mot « mère ». »

— « Simone ! »

— « Il existe certaines forces primitives élémentaires, Raoul. La plupart d'entre elles ont été détruites par la civilisation, mais la maternité en est toujours restée au même point. Les animaux... les êtres humains... sont tous les mêmes. Il n'existe aucun sentiment au monde comparable à l'amour d'une mère pour son enfant. L'amour maternel ne connaît pas de lois, pas de pitié, il ose tout et écrase, sans le moindre remords, tout ce qui se met au travers de sa route. »

Elle s'interrompit, légèrement haletante, puis se tourna vers lui, avec un sourire rapide, désarmant.

— « Je suis ridicule aujourd'hui, Raoul. Je le sais. »

— « Allez vous étendre pendant quelques minutes, » lui conseilla-t-il. « Reposez-vous jusqu'à l'arrivée de Mme Ixe. »

— « Entendu. »

Elle lui sourit de nouveau et quitta la pièce.

Pendant quelques instants Raoul resta perdu dans ses réflexions, puis il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et traversa le petit vestibule. Il entra dans une pièce de l'autre côté de celui-ci, un salon, très semblable à celui qu'il venait de quitter sauf que dans un des murs on avait aménagé une alcôve, dans laquelle se trouvait un grand fauteuil. De lourds rideaux noirs permettaient de la masquer. Elise était en train de préparer la pièce pour la séance. Tout à côté de l'alcôve, elle avait

disposé deux fauteuils et un petit guéridon, sur lequel il y avait un tambourin, une corne, des crayons et du papier.

— « Pour la dernière fois, » dit Elise avec une satisfaction farouche. « Ah ! monsieur ! Ce que j'aimerais que tout ceci soit déjà terminé. »

Le timbre strident d'une sonnette électrique retentit.

— « La voilà, ce grand gendarme de femme, » poursuivit la vieille servante. « Pourquoi ne va-t-elle pas, comme toute bonne chrétienne, prier pour l'âme de sa petite dans une église et mettre un cierge à la Sainte Vierge ? Croit-elle donc que le Bon Dieu ne sait pas ce qui est le mieux pour nous ? »

— « Allez lui ouvrir la porte, Elise, » dit Raoul péremptoirement.

Elle lui jeta un regard furieux, mais obéit. Quelques secondes plus tard, elle revint et s'effaça pour faire entrer la visiteuse.

— « Je vais prévenir ma maîtresse que vous êtes arrivée, madame. »

Raoul s'avança pour serrer la main de Mme Ixe. Les paroles de Simone lui revinrent à l'esprit.

« Si imposante, et si noire. »

C'*était,* en effet, une grande femme et les lourds voiles de deuil qui l'enveloppaient paraissaient presque exagérés sur elle. Sa voix était très profonde.

— « Je crois être un peu en retard, monsieur. »

— « Oh, de quelques minutes à peine, madame, » dit Raoul avec un sourire. « Madame est en train de se reposer. Je regrette, mais elle est loin de se sentir bien aujourd'hui. Elle est extrêmement nerveuse et surexcitée. »

La main de la femme se referma brusquement, comme un étau, sur celle de Raoul.

— « Mais elle entrera en transe ? » demanda-t-elle anxieusement.

— « Certainement, madame. »

Mme Ixe poussa un soupir de soulagement et s'enfonça dans un fauteuil en dégageant un de ses lourds voiles noirs, qui flottaient autour d'elle.

— « Ah, monsieur ! » murmura-t-elle, « vous ne sauriez imaginer, vous ne sauriez concevoir l'émerveillement et la joie intense que me procurent ces séances. Ma petite ! Mon Amélie ! La voir, l'entendre, même... peut-être... oui, peut-être même pouvoir... étendre la main et pouvoir la toucher. »

Raoul parla rapidement et d'un ton décisif :

— « Madame Ixe... comment pourrais-je m'expliquer?... Il ne faut en aucun cas que vous fassiez quoi que ce soit, sauf ce que je vous dirai expressément de faire, autrement il y aurait un danger des plus graves. »

— « Un danger pour moi ? »

— « Non, madame, » dit Raoul, « le danger est pour le médium. Il vous faut comprendre que les phénomènes qui se produisent sont expliqués d'une certaine façon par la science. Je vais vous en parler très simplement en n'employant aucun terme technique. Un esprit, pour se

manifester, doit se servir de la substance physique réelle du médium. Vous avez vu la vapeur du fluide s'échapper des lèvres du médium. Finalement celle-ci se condense et prend la forme physique du corps mort de l'esprit. Mais nous croyons que cet ectoplasme est la substance même du médium. Nous espérons pouvoir le prouver un jour par des pesées et des expériences précises... mais la grande difficulté est le danger que court le médium et les douleurs qu'il ressent au moindre attouchement de l'ectoplasme. »

Mme Ixe l'avait écouté avec une attention soutenue.

— « Mais tout ceci est extrêmement intéressant, monsieur. Dites-moi, n'arrivera-t-il pas une époque où la matérialisation aura fait de tels progrès qu'elle sera en mesure de se détacher de son parent, le médium. »

— « C'est là une hypothèse des plus fantastiques, madame. »

Elle persista.

— « Mais étant donné les faits, ne serait-ce pas possible? »

— « Absolument impossible actuellement. »

— « Mais peut-être à l'avenir ? »

A son grand soulagement, il n'eut pas à donner de réponse à cette question car, à cet instant, Simone entra dans le salon. Elle paraissait abattue et était très pâle, mais avait visiblement repris tout contrôle sur elle-même. Elle avança vers Mme Ixe et lui serra la main, mais Raoul observa le léger frémissement qui la parcourut, au contact de celle-ci.

— « Madame, j'ai été navrée en apprenant votre indisposition, » dit Mme Ixe.

— « Oh, ce n'est rien, » répondit Simone plutôt sèchement. « Voulez-vous que nous commencions ? »

Elle entra dans l'alcôve et s'assit dans le fauteuil. Brusquement Raoul, à son tour, se sentit envahi par une vague de peur.

— « Vous n'êtes pas suffisamment bien, Simone, » s'exclama-t-il. « Nous ferions mieux de remettre cette séance à un autre jour. Je suis certain que Mme Ixe le comprendra très bien. »

— « Monsieur ! » et indignée, Mme Ixe s'était levée.

— « Si ! Si ! Je pense qu'il vaut mieux que cette séance n'ait pas lieu. J'en suis sûr. »

— « Madame Simone m'a promis une dernière séance aujourd'hui. »

— « C'est exact, » confirma Simone doucement, « et je suis prête à tenir ma promesse. »

— « Je l'espère bien, madame. »

— « Je tiens toujours parole, madame, » dit Simone d'un ton glacé. « N'ayez crainte, Raoul, » ajouta-t-elle avec douceur, « après tout, c'est la dernière fois... Dieu merci... la dernière fois. »

Sur un signe d'elle, Raoul tira les lourds rideaux noirs sur l'alcôve. Il descendit également les stores des fenêtres, de sorte que la pièce se trouva plongée dans la pénombre. Il indiqua un des fauteuils à Mme Ixe et se préparait à prendre l'autre, mais elle parut hésiter.

— « J'espère que vous voudrez bien m'excuser, monsieur, mais... comprenez-moi bien, je suis absolument persuadée de votre intégrité,

ainsi que de celle de Mme Simone. Néanmoins, afin que le témoignage ait plus de valeur, j'ai pris la liberté de me munir de ceci. »

De son sac à main elle sortit une pelote de fine cordelette.

— « Madame ! » s'indigna Raoul. « Ceci est une insulte ! »

— « Une précaution, monsieur. »

— « Je répète que c'est une insulte ! »

— « Je ne comprends pas vos objections, monsieur, » dit Mme Ixe froidement. « S'il n'y a pas de truquage, vous n'avez rien à craindre. »

Raoul eut un rire dédaigneux.

— « Je puis vous assurer que je n'ai rien à craindre, madame. Je vous donne l'autorisation de me ficeler comme un saucisson, si ça peut vous faire plaisir. »

Ces paroles ne produisirent pas sur Mme Ixe l'effet qu'il escomptait, car, impassible, elle murmura :

— « Je vous remercie, monsieur, » et s'approcha de lui, sa pelote de cordelette à la main.

Subitement, de derrière le rideau, Simone s'écria :

— « Non ! Non ! Raoul, ne lui permettez pas de le faire. »

Mme Ixe eut un rire moqueur.

— « Madame a peur, » observa-t-elle sarcastiquement.

— « Oui, j'ai peur. »

— « Faites attention à ce que vous dites, Simone, » s'écria Raoul. « Il me semble que Mme Ixe a l'impression que nous sommes des charlatans. »

— « Il me faut une certitude, » dit Mme Ixe d'un air décidé.

Méthodiquement, elle se mit à la besogne et attacha Raoul fermement au fauteuil.

— « Permettez-moi de vous faire mes compliments sur votre façon de faire les nœuds, madame, » remarqua-t-il ironiquement lorsqu'elle eut terminé. « Etes-vous satisfaite à présent ? »

Mme Ixe ne répondit pas. Elle fit le tour de la pièce, scrutant soigneusement le lambrissage des murs. Puis elle ferma à clef la porte donnant sur le vestibule et, enlevant la clef de la serrure, revint prendre place dans son fauteuil.

— « Maintenant je suis prête, » dit-elle d'une voix indescriptible.

Les minutes passèrent. A travers les rideaux tirés parvenait le bruit de la respiration de Simone, qui devenait de plus en plus lourde et rauque. Puis ce bruit cessa totalement, pour faire place à une série de gémissements. Ensuite, pendant quelques instants, il y eut un nouveau silence, brusquement rompu. Le tambourin résonna, la corne fut soulevée de la table et précipitée à terre. On entendit un rire sardonique. les rideaux de l'alcôve parurent s'écarter légèrement, le visage du médium, assis, la tête tombée en avant sur la poitrine, était juste visible à travers la fente. Subitement Mme Ixe aspira rapidement. Un ruban de vapeur de fluide s'échappait de la bouche du médium. Cette traînée se condensa et progressivement se façonna, formant une silhouette de petit enfant.

— « Amélie ! Ma petite Amélie ! »

Le murmure rauque venait de Mme Ixe. La silhouette indistincte se précisa. Raoul la fixait presque avec incrédulité. Jamais il n'y avait eu de matérialisation plus réussie. Sûrement, c'était maintenant un véritable enfant, un enfant en chair et en os, debout là-bas.

— « *Maman !* »

C'était une voix douce, enfantine.

— « Mon enfant ! » s'écria Mme Ixe. « Mon enfant ! »

Elle se souleva à demi de son fauteuil.

En hésitant, la matérialisation sortit de derrière les rideaux. C'était bien un enfant. Il se tenait là, les bras tendus.

— « *Maman !* »

— « Ah ! » s'écria Mme Ixe.

Elle se mit debout.

— « Madame, » protesta Raoul, alarmé, « songez au médium. »

— « Il faut absolument que je touche ma petite ! » s'exclama Mme Ixe d'une voix étranglée.

Elle fit un pas en avant.

— « Pour l'amour du ciel, madame, maîtrisez-vous ! » cria Raoul. Maintenant il était vraiment épouvanté.

— « Asseyez-vous ! Rasseyez-vous immédiatement ! »

— « Ma petite ! il faut que je la touche ! »

— « Madame, je vous ordonne de vous rasseoir. »

Il se débattait désespérément dans ses liens, mais Mme Ixe avait fait son travail consciencieusement, il était impuissant.

— « Au nom du ciel, madame, rasseyez-vous ! » hurla-t-il. « Ayez pitié du médium ! »

Mme Ixe ne l'entendait pas. Elle paraissait transfigurée. L'extase et le ravissement s'exprimaient nettement sur son visage. Sa main tendue toucha la petite silhouette qui se tenait debout dans l'entrebâillement des rideaux. Le médium gémit affreusement.

— « Mon Dieu ! » s'écria Raoul. « Mon Dieu ! C'est épouvantable... Le médium... »

Mme Ixe se tourna vers lui avec un rire strident.

— « Que m'importe votre médium ? » ricana-t-elle. « Je veux mon enfant. »

— « Vous êtes folle ! »

— « Je veux mon enfant, vous dis-je ! Il est à moi ! Il est à moi ! C'est la chair de ma chair ! Ma petite qui me revient des morts ! Elle vit ! Elle respire ! »

Raoul ouvrit la bouche, mais fut incapable d'articuler un mot. Cette femme était monstrueuse ! Sans remords, absorbée par sa propre passion. Les lèvres de l'enfant s'entrouvrirent et pour la troisième fois le même mot résonna :

— « *Maman !* »

— « Viens, ma petite chérie ! » s'écria Mme Ixe.

D'un geste violent elle saisit l'enfant dans ses bras. Derrière le rideau s'éleva un long cri d'angoisse suprême.

— « Simone ! » appela Raoul, « Simone ! »

Vaguement il se rendit compte que Mme Ixe passait rapidement devant lui, que la clef tournait dans la serrure, que des pas descendaient l'escalier...

Et toujours ce terrible cri, strident, prolongé... un cri comme Raoul n'en avait encore jamais entendu, qui se résorba enfin en un horrible gargouillement, suivi du bruit mat de la chute d'un corps.

Raoul se démenait comme un possédé pour se débarrasser de ses liens. Dans sa frénésie il réussit l'impossible : d'un effort surhumain il rompit les cordelettes. Tandis qu'il se redressait en haletant. Elise se précipita dans la pièce en criant :

— « Madame ! »

— « Simone ! » hurla Raoul.

Ensemble, ils se précipitèrent vers le rideau et le tirèrent.

Raoul recula en chancelant.

— « Mon Dieu ! » dit-il, dans un souffle. « Rouge... toute rouge... »

Dans son dos retentit la voix d'Elise, cassée, tremblante.

— « Ainsi madame est morte. C'est fini. Mais dites-moi, monsieur, que s'est-il passé ? *Pourquoi madame est-elle toute rétrécie... Pourquoi est-elle la moitié de sa taille normale? Qu'est-ce qui a bien pu se passer ici?* »

— « Je ne sais pas, » dit Raoul.

Puis sa voix s'amplifia en un hurlement.

— « Je n'en sais rien! Je n'en sais rien! Mais je crois... je crois que je deviens fou... Simone !... Simone !... »



La Main

par GUY de MAUPASSANT

Guy de Maupassant affectionna toujours le fantastique et parmi les très nombreuses nouvelles qu'il écrivit, certaines attestent de son goût pour les inventions macabres ou morbides : « La Main » *est l'une de celles-ci. M. Pierre-Georges Castex, dans un très remarquable ouvrage paru en* 1951 *et qui lui valut le « Prix de la Critique » :* « Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant » (*dont nous recommandons vivement la lecture à tous ceux que* « Fiction » *intéresse*) *a conté en ces termes la genèse de cette nouvelle :*

« La Main d'écorché », *que publia en* 1875 *l'*Almanach de » Pont-à-Mousson *sous le pseudonyme de Joseph Prunier,* » *marque les tout premiers débuts du conteur dans le genre* » *littéraire auquel il doit sa gloire. Ainsi que le révèle un* » *récit postérieur,* « L'Anglais d'Etretat », *l'affabulation de* » *cette œuvre est née d'un souvenir. En* 1864, *Maupassant a* » *fait la connaissance, en Normandie, du poète Algernon* » *Charles Swinburne, auquel il devait consacrer des pages* » *enthousiastes. Swinburne logeait chez un autre Anglais,* » *M. Powel, dont les habitudes étranges défrayaient la chronique du pays. Cet original possédait, entre autres reliques, une* » *main d'écorché qui gardait « sa peau séchée, ses muscles* » *noirs mis à nu, et, sur l'os, blanc comme de la neige, des* » *traces de sang ancien ». Grâce à la bienveillante intervention de Swinburne, le jeune Guy reçut en cadeau ce débris* » *humain; il le conserva jalousement.* »



On faisait cercle autour de M. Bermutier, juge d'instruction, qui donnait son avis sur l'affaire mystérieuse de Saint-Cloud. Depuis un mois, cet inexplicable crime affolait Paris. Personne n'y comprenait rien.

M. Bermutier, debout, le dos à la cheminée, parlait, assemblait les preuves, discutait les diverses opinions, mais ne concluait pas.

Plusieurs femmes s'étaient levées pour s'approcher et demeuraient debout, l'œil fixé sur la bouche rasée du magistrat d'où sortaient les paroles graves. Elles frissonnaient, vibraient, crispées par leur peur curieuse, par l'avide et insatiable besoin d'épouvante qui hante leur âme, les torture comme une faim.

Une d'elles, plus pâle que les autres, prononça pendant un silence :

— « C'est affreux. Cela touche au « surnaturel ». On ne saura jamais rien. »

Le magistrat se tourna vers elle :

— « Oui, Madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot « surnaturel » que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner, d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir. »

Plusieurs femmes prononcèrent en même temps, si vite que leurs voix n'en firent qu'une :

— « Oh ! dites-nous cela. »

M. Bermutier sourit gravement, comme doit sourire un juge d'instruction. Il reprit :

— « N'allez pas croire, au moins, que j'aie pu, même un instant, supposer en cette aventure quelque chose de surhumain. Je ne crois qu'aux causes normales. Mais si, au lieu d'employer le mot « surnaturel » pour exprimer ce que nous ne comprenons pas nous nous servions simplement du mot « inexplicable », cela vaudrait beaucoup mieux. En tout cas, dans l'affaire que je vais vous dire, ce sont surtout les circonstances environnantes, les circonstances préparatoires qui m'ont ému. Enfin, voici les faits :

» J'étais alors juge d'instruction à Ajaccio, une petite ville blanche, couchée au bord d'un admirable golfe qu'entourent partout de hautes montagnes.

» Ce que j'avais surtout à poursuivre là-bas, c'étaient les affaires de vendetta. Il y en a de superbes, de dramatiques au possible, de féroces, d'héroïques. Nous retrouvons là les plus beaux sujets de vengeance qu'on puisse rêver, les haines séculaires, apaisées un moment, jamais éteintes, les ruses abominables, les assassinats devenant des massacres et presque des actions glorieuses. Depuis deux ans, je n'entendais parler que du prix du sang, que de ce terrible préjugé corse qui force à venger toute injure sur la personne qui l'a faite, sur ses descendants et ses proches. J'avais vu égorger des vieillards, des enfants, des cousins, j'avais la tête pleine de ces histoires.

» Or j'appris un jour qu'un Anglais venait de louer pour plusieurs années une petite villa au fond du golfe. Il avait amené avec lui un domestique français, pris à Marseille en passant.

» Bientôt tout le monde s'occupa de ce personnage singulier, qui vivait seul dans sa demeure, ne sortant que pour chasser et pour pêcher. Il ne parlait à personne, ne venait jamais à la ville, et, chaque matin, s'exerçait pendant une heure ou deux, à tirer au pistolet et à la carabine.

» Des légendes se firent autour de lui. On prétendit que c'était un haut personnage fuyant sa patrie pour des raisons politiques ; puis on affirma qu'il se cachait après avoir commis un crime épouvantable. On citait même des circonstances particulièrement horribles.

» Je voulus, en ma qualité de juge d'instruction, prendre quelques

renseignements sur cet homme ; mais il me fut impossible de rien apprendre. Il se faisait appeler sir John Rowell.

» Je me contentai donc de le surveiller de près ; mais on ne me signalait, en réalité, rien de suspect à son égard.

» Cependant, comme les rumeurs sur son compte continuaient, grossissaient, devenaient générales, je résolus d'essayer de voir moi-même cet étranger, et je me mis à chasser régulièrement dans les environs de sa propriété.

» J'attendis longtemps une occasion. Elle se présenta enfin sous la forme d'une perdrix que je tirai et que je tuai devant le nez de l'Anglais. Mon chien me la rapporta ; mais, prenant aussitôt le gibier, j'allai m'excuser de mon inconvenance et prier sir John Rowell d'accepter l'oiseau mort.

» C'était un grand homme à cheveux rouges, à barbe rouge, très haut, très large, une sorte d'hercule placide et poli. Il n'avait rien de la raideur dite britannique et il me remercia vivement de ma délicatesse en un français accentué d'outre-Manche. Au bout d'un mois, nous avions causé ensemble cinq ou six fois.

» Un soir enfin, comme je passais devant sa porte, je l'aperçus qui fumait sa pipe, à cheval sur une chaise, dans son jardin. Je le saluai, et il m'invita à entrer pour boire un verre de bière. Je ne me le fis pas répéter.

» Il me reçut avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, parla avec éloge de la France, de la Corse, déclara qu'il aimait beaucoup cette pays, cette rivage.

» Alors je lui posai, avec de grandes précautions et sous la forme d'un intérêt très vif, quelques questions sur sa vie, sur ses projets. Il répondit sans embarras, me raconta qu'il avait beaucoup voyagé, en Afrique, dans les Indes, en Amérique. Il ajouta en riant :

» — J'avé eu bôcoup d'aventures, oh ! yes.

» Puis je me remis à parler chasse, et il me donna des détails les plus curieux sur la chasse à l'hippopotame, au tigre, à l'éléphant et même la chasse au gorille.

» Je dis :

» — Tous ces animaux sont redoutables.

» Il sourit :

» — Oh ! nô, le plus mauvais c'été l'homme.

» Il se mit à rire tout à fait, d'un bon rire de gros Anglais content :

» — J'avé beaucoup chassé l'homme aussi.

» Puis il parla d'armes et il m'offrit d'entrer chez lui pour me montrer des fusils de divers systèmes.

» Son salon était tendu de noir, de soie noire brodée d'or. De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre, brillaient comme du feu.

» Il annonça :

» — C'été une drap japonaise.

» Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je

m'approchai : c'était une main, une main d'homme. Non pas une main squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, le sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras.

» Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre malpropre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse.

» Je demandai :

» — Qu'est-ce que cela ?

» L'Anglais répondit tranquillement :

» — C'été ma meilleur ennemi. Il vené d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette.

» Je touchai ce débris humain qui avait dû appartenir à un colosse. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lanières de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi, elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage.

» Je dis :

» Cet homme devait être très fort.

» L'Anglais prononça avec douceur :

» — Aoh yes ; mais je été plus fort que lui. J'avé mis cette chaîne pour le tenir.

» Je crus qu'il plaisantait. Je dis :

» — Cette chaîne maintenant est bien inutile, la main ne se sauvera pas.

» Sir John Rowell reprit gravement :

» — Elle voulé toujours s'en aller. Cette chaîne été nécessaire.

» D'un coup d'œil rapide j'interrogeai son visage, me demandant : « Est-ce un fou ou un mauvais plaisant ? »

» Mais la figure demeurait impénétrable, tranquille et bienveillante. Je parlai d'autre chose et j'admirai les fusils.

» Je remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles, comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque.

» Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allai plus. On s'était accoutumé à sa présence ; il était devenu indifférent à tous.

» Une année entière s'écoula. Or un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit.

» Une demi-heure plus tard, je pénétrai dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré, pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme, mais il était innocent.

» On ne put jamais trouver le coupable.

» En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadavre étendu sur le dos, au milieu de la pièce.

» Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu.

» L'Anglais était mort étranglé ! Sa figure noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable ; il tenait entre ses dents serrées quelque chose ; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dit faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

» Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles :

» — On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

» Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place où j'avais vu jadis l'horrible main d'écorché. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait.

» Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt scié par les dents juste à la deuxième phalange.

» Puis on procéda aux constatations. On ne découvrit rien. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

» Voici, en quelques mots, la déposition du domestique :

» Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées à mesure.

» Souvent, prenant une cravache, dans une colère qui semblait de la démence, il avait frappé avec fureur cette main séchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime.

» Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée du bras. Souvent, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querellé avec quelqu'un.

» Cette nuit-là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

» Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien.

» Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre en remuant les doigts comme des pattes.

» Le lendemain, on me l'apporta, trouvée dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là, car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait.

» Voilà, Mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus. »

Les femmes, éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elles s'écria :

— « Mais ce n'est pas un dénouement cela, ni une explication ! Nous n'allons pas dormir si vous ne nous dites pas ce qui s'était passé selon vous. »

Le magistrat sourit avec sévérité :

— « Oh ! moi, Mesdames, je vais gâter, certes, vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'était pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta. »

Une des femmes murmura :

— « Non, ça ne doit pas être ainsi. »

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut :

— « Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas. »

M. Pierre-Georges Castex, dans le volume cité dans notre avant-propos, signale que Maupassant a écrit deux versions de ce conte, et qu'il devait remanier profondément la seconde (celle que nous publions aujourd'hui). « La Main d'écorché » *devint* « La Main » *en* 1884. *Fidèle à ses souvenirs de jeunesse, il mit directement en scène, cette fois, l'Anglais d'Etretat, sous le nom transparent de Rowell, et il substitua au narrateur le personnage du juge d'instruction, M. Bermutier.*

Dans la première version, le héros du conte rapporte de Normandie une main d'écorché qu'il pend dans son alcôve, à la tête de son lit, en guise de sonnette. Le lendemain, il porte à son cou les marques de cinq doigts profondément enfoncés dans la chair. La fin du récit rappelle les poncifs de la littérature macabre au temps du romantisme, la main disparue étant retrouvée aux côtés d'un squelette déterré par un fossoyeur. Il est curieux de noter que Maupassant dans sa nouvelle version semble avoir hésité à donner une fin nettement fantastique à son histoire, en faisant suggérer par le juge d'instruction que le propriétaire de la main n'était pas réellement mort et était sans doute venu reprendre son bien. Fin en tout cas plus conforme au caractère d'un juge d'instruction qui, professionnellement, se doit d'être incrédule aux explications surnaturelles.



La saison du serpent de mer

(*The silly season*)

par C.-M. KORNBLUTH

Tout le monde a entendu parler des « soucoupes volantes ».
Les sceptiques les placent dans la catégorie des hallucinations ou des mirages. Les rêveurs en font des visiteurs interplanétaires.
De nombreux livres ont été écrits à leur sujet. Mr. Gerald Heard, que les lecteurs de « Mystère-Magazine », *notre frère aîné, connaissent sous le nom de H. F. Heard, a écrit un des meilleurs du genre* « Les soucoupes volantes » (*Editions Pierre Horay*).
Le même « Mystère-Magazine » *a publié une nouvelle de la romancière américaine Helen Mac Cloy* « Les losanges chantants » *qui, sur un thème romanesque et policier, proposait une explication.*
Même si ces phénomènes sont hallucinatoires, il faudrait expliquer pourquoi la même hallucination a été constatée chez les Chinois il y a trois mille ans et décrite dans la Bible.
Si ce sont des astronefs venus d'une autre planète ou d'une autre étoile, pourquoi n'atterrissent-ils pas?
Si ce sont des appareils d'origine terrestre, le fait qu'ils aient été observés depuis trois mille ans prouve qu'ils proviennent d'une civilisation inconnue, cachée dans un coin secret du globe.
Mais peut-être existe-t-il une autre explication, que personne n'a encore proposée?
Personne... sauf Mr. Kornbluth.



UNE chaleur accablante régnait dans les bureaux de notre agence de presse la « *World Wireless* » à Omaha. Notre siège de New-York ne cessait de me harceler pour réclamer de la copie. Mais où trouver de la copie en plein été, par un après-midi étouffant? Il y avait à peine une heure, je leur avais transmis un compte rendu sur le baseball régional et je n'avais vraiment rien d'autre. En été, il ne se produit jamais rien et la seule ressource des journalistes est le baseball. Pendant la canicule, les hommes politiques se réfugient au fond des forêts du Maine pour pêcher et prendre des cuites mémorables, les cambrioleurs sont trop épuisés par la chaleur pour cambrioler et les épouses ont tout le temps de réfléchir et de se rendre compte que l'assassinat n'est pas le meilleur moyen pour se débarrasser de leurs maris.

je m'y serais accroché et j'aurais inventé une « suite à... », mais étant donnée la situation je me voyais déjà dans l'obligation de monter de toutes pièces une « première exclusivité », ce qui est bien plus difficile et comporte des risques bien plus grands.

Les soucoupes volantes?... En toute décence je ne pouvais tout de même pas ressusciter cette vieille rengaine ; voilà des années que tout le monde, sauf quelques journalistes, les avait oubliées. Depuis bien longtemps déjà on avait également fichu la paix à la Tortue Géante du lac Huron. Si je provoquais une panique de bandits chloroformeurs, toutes les vieilles filles voleraient à mon secours en venant déclarer, sous la foi du serment, que des bandits avaient essayé de pénétrer par effraction chez elles et qu'elles avaient nettement senti des relents de chloroforme... mais cette petite plaisanterie ne serait pas du tout du goût des flics. D'étranges messages interplanétaires captés par le laboratoire de radar de l'Université de l'État (1)? Oui, ça pourrait faire l'affaire. J'introduisis une feuille de papier dans ma machine à écrire et m'y installai en jetant des regards furibonds au papier vierge et en maudissant la morte-saison.

Mais j'obtins un sursis — le télétype de la Western Union sonna sous mon nez et une ampoule d'un jaune bilieux s'alluma. Je tapai : *WW Pret Envoyez* et la machine se mit à débiter une bande jaune, gommée, sur laquelle je lus : « *Wu CO62. — DPR payable destina-* » *taire. — Fort Hicks, Arkansas,* 22 *août* 10 *h.* 50. *— Commissaire* » *police municipale Crawles décédé circonstances mystérieuses partie de* » *pêche monts Ozarks près hameau Rush City aujourd'hui stop Rushiens* » *téléphonent à Hicksiens* « *Mort brûlé par dômes luisants apparus hui-* » *taine de jours* » *stop corps transporté par jeep à Fort Hicks stop inter-* » *rogé agent police Allenby de Rush City qui déclare* « *Sept dômes lui-* » *sants en verre chacun taille maison dans clairière quinze cents mètres* » *sud hameau stop Rushiens indemnes n'ont vu personne stop Crawles* » *mis en garde voulut toucher dôme mort brûlures stop secrétariat notez* » *communication téléphonique urgente un dollar quatre-vingt-cinq stop* » *dois-je suivre information. — Benson fin. — Répétons partie de pêche* » *Rushiens Hicksiens huitaine de jours jeep taille maison* 1.85 428 *P fin.* »

C'était exactement ce qu'il me fallait. J'accusai réception du message et rédigeai mon papier en vitesse. M'installant au télétype, direction New-York, je me mis à le transmettre avant de recevoir un nouveau message exaspérant du siège.

(1) L'auteur fait une confusion, probablement volontaire, entre radio et radar. Ces deux inventions utilisent des ondes électromagnétiques. Mais tandis que la radio capte des ondes de toute provenance, le radar fonctionne sur un principe d'*écho* et capte ses propres ondes, réfléchies sur un obstacle. On a pu ainsi capter des signaux de radar réfléchis sur la Lune, et la publicité donnée à cette expérience a pu faire que M. Kornbluth cite le radar. Mais, en fait, des messages venant d'une autre planète seraient captés par un laboratoire de *radio*. Il faut noter, à ce sujet, que des ondes de T.S.F. émises par le Soleil et les étoiles ont été effectivement captées et que la plupart des universités (celle de Paris, en particulier) ont des centres de radio-astronomie. Un message intelligible émis par une autre planète serait certainement capté par ces laboratoires qui utilisent des antennes spéciales appelées radiotélescopes.

Presque aussitôt le télétype du circuit des informations se mit en branle, relayant mon papier : « *WW72 (première exclusivité). — Fort* » *Hicks, Arkansas, août 22. — WW. — Mort mystérieuse a frappé* » *aujourd'hui un officier de police dans un petit hameau des monts* » *Ozarks. Pinkey Crawles commissaire de la police municipale de Fort* » *Hicks Arkansas est mort de brûlures pendant qu'il était à la pêche* » *près du petit village Rush City. Les habitants terrorisés de Rush City* » *attribuent cette tragédie à ce qu'ils appellent les « dômes luisants ».* » *Déclarent que les dits dômes apparurent dans une clairière quinze* » *cents mètres sud de leur village la semaine dernière. Ces objets mysté-* » *rieux sont au nombre de sept, chacun de la dimension d'une maison.* » *Rushiens n'osent pas s'en approcher et avaient mis en garde le com-* » *missaire Crawles en visite dans le village. Crawles n'écouta pas leurs* » *avertissements. P. C. Allenby agent de police de Rush City témoin* » *oculaire de la tragédie déclare : « Il n'y a pas grand-chose à dire. Le* » *commissaire Crawles s'est simplement approché d'un de ces dômes et* » *y a posé sa main. Je fus ébloui par un éclair violent et en retrouvant* » *la vue constatai que Crawles était brûlé à mort. » L'agent Allenby* » *ramène le corps du commissaire Crawles à Fort Hicks.* 602 *P* 220 *M.* »

Je me dis avec satisfaction que cette histoire occuperait New-York pendant un bout de temps. Je me souvins du « Secrétariat notez » de Benson et demandai Fort Hicks au téléphone, appel interurbain personnel. La standardiste d'Omaha demanda les renseignements de Fort Hicks, uniquement pour s'entendre dire qu'un tel service n'y existait pas. La standardiste de Fort Hicks demanda à qui nous désirions parler. Celle d'Omaha avoua finalement que nous aimerions avoir M. Edwin C. Benson au bout du fil. Sa collègue de Fort Hicks répéta le nom à haute voix, puis décida que si Ed n'était pas encore rentré dîner, il devait probablement être au poste de police. Elle nous mit en communication avec celui-ci et enfin je réussis à parler à Benson. Il avait une voix agréable, son accent du terroir de l'Arkansas n'était pas très prononcé. Je lui passai gentiment de la pommade en lui disant qu'il nous avait envoyé une nouvelle sensationnelle, que je le félicitais de son travail consciencieux et tout le reste. Généralement nos correspondants de la brousse ne manquaient pas de se rengorger en entendant ce genre de sornettes, mais il les accepta assez sèchement et avec réserve, ce qui était pour le moins étrange. Aussi lui demandai-je d'où il était. « De Fort Hicks, » me répondit-il « mais j'ai beaucoup roulé ma bosse. J'ai été chroniqueur judiciaire à Little Rock. »

Je faillis éclater de rire en l'entendant, mais mon rire se résorba alors qu'il poursuivait :

— « J'ai également été rédacteur de l'*Associated Press* à la Nouvelle-Orléans, j'y suis même passé chef de bureau, mais je n'aimais pas le travail d'agence de presse. Je trouvai du boulot au secrétariat de la *Chicago Tribune,* mais cela ne dura pas longtemps — ils me détachèrent à Washington pour y prendre la direction de leur bureau là-bas. Puis je passai au *New-York Times.* Ils me bombardèrent correspondant de guerre et je

fus blessé... retour à Fort Hicks. A présent j'écris pour des magazines. Aimeriez-vous que je suive cette affaire de Rush City? »

— « Certainement, » lui dis-je, contrit. « Mettez-y toute la sauce, je vous laisse juge. Croyez-vous que c'est un canard? »

— « Je viens de voir la dépouille mortelle de Pink chez l'entrepreneur de pompes funèbres et je me suis entretenu avec l'agent Allenby de Rush City. Pink est bien mort des suites de brûlures et Allenby n'a pas inventé cette histoire. Il se peut que quelqu'un d'autre l'ait fait — Allenby est un « demeuré » — mais pour autant que je sache il s'agit d'une nouvelle authentique. Je continuerai à vous tenir au courant. N'oubliez pas de me faire rembourser ce coup de téléphone de 1.85, je compte sur vous. »

Je l'assurai que je ne l'oublierais pas et raccrochai. Mr. Edwin C. Benson m'avait donné un choc. Je me demandai si c'était la gravité de sa blessure qui l'avait obligé d'abandonner une brillante carrière de journaliste pour aller s'enterrer dans un trou des Monts Ozarks.

***

Puis, je reçus un coup de téléphone du Grand Manitou, Président du Conseil d'Administration de *World Wireless*. Comme tout Président du Conseil d'Administration qui se respecte, il profitait de la morte-saison pour pêcher au Canada. Il avait capté quelques émissions de la radio transmettant ma première exclusivité sur les événements de Rush City. La remorque de sa caravane était munie d'un téléphone mobile et ce ne fut que l'affaire de quelques instants pour lui d'appeler Omaha et de bouleverser complètement la liste des congés, que j'avais établie avec tant de soin, et le roulement des équipes de nuit. Il désirait que je me rende à Rush City pour m'occuper personnellement de cette information. J'acquiesçai dûment et commençai à rallier le reste du personnel. Mon rédacteur de nuit fut dessaoulé par sa femme et déposé au bureau dans un état passable. Je réussis à joindre un de mes télégraphistes dans la station estivale où il passait ses vacances et le persuadai de rejoindre son poste. Je téléphonai à une compagnie d'aéro-taxis pour leur demander de m'envoyer un taxi de longue distance sur le toit de l'immeuble dans une heure. J'exigeai leur meilleur pilote et leur dis de le munir de cartes de l'Arkansas.

Sur ces entrefaites deux dépêches « suite à dômes » arrivèrent de Benson et furent immédiatement retransmises. Je m'occupai de la mise en page de deux articles. Le second comportait un papier d'une autre agence sur les dômes — une resucée de notre information — mais elle ne manquerait pas d'avoir ses hommes à elle sur place. Je donnai mes instructions au rédacteur de nuit et montai sur le toit pour prendre mon aéro-taxi.

Le pilote décolla en plein milieu d'un orage en formation. Nous fûmes obligés de monter au-dessus et lorsqu'il nous fut possible de redescendre à une altitude permettant le pilotage par visibilité, nous avions

perdu notre route. Pendant la plus grande partie de la nuit nous volâmes en cercle, jusqu'au moment où le pilote aperçut enfin le feu d'une balise portée sur ses cartes. Il était trois heures trente. Nous nous posâmes à Fort Hicks à l'aube, en nous regardant en chiens de faïence.

Le gardien de l'aérodrome de Fort Hicks m'indiqua la demeure de Benson et je m'y rendis à pied. C'était une petite maison préfabriquée, peinte en blanc. Une femme calme, entre deux âges me fit entrer. C'était la sœur de Benson, Mrs McHenry, une veuve. Elle m'apporta du café et me raconta qu'elle avait veillé toute la nuit, attendant le retour d'Edwin qui était parti à Rush City vers huit heures du soir. Etant donné qu'en voiture on ne mettait pas plus de deux heures pour aller à Rush City, elle était inquiète. J'essayai de la faire parler de son frère, mais elle se contenta de me dire que c'était lui le plus intelligent et le boute-en-train de la famille. Elle refusa de s'étendre sur son travail comme correspondant de guerre. Elle me montra ce qu'il écrivait pour les hebdos... des nouvelles d'amour pour des magazines à diffusion nationale. Il semblait en vendre une tous les deux mois environ.

Notre conversation languissait lorsque son frère entra. Je me rendis immédiatement compte de ce qui avait brisé sa carrière de journaliste. Il était aveugle. Une longue cicatrice brune, plissée, allait de sa tempe gauche vers la nuque, en passant par-dessus l'oreille. Cela mis à part, c'était un type au physique agréable. Il devait avoir dans les quarante-cinq ans.

— « Qui est là, Véra? » demanda-t-il.

— « C'est Mr. Williams, le monsieur qui t'a téléphoné d'Omaha aujourd'hui... je veux dire hier. »

— « Très heureux de faire votre connaissance, Williams. »

Ayant entendu, je suppose, grincer le fauteuil alors que je me penchais en avant pour me lever, il ajouta :

— « Ne vous dérangez pas, je vous en prie. »

— « Tu t'es bien attardé. Edwin, » dit sa sœur avec soulagement, mais d'une voix où perçait un léger reproche.

— « Ce jeune chenapan, Howie — mon chauffeur cette nuit — », ajouta-t-il pour éclairer ma lanterne, « s'est égaré à l'aller et au retour, et puis j'ai passé plus de temps à Rush City que je ne pensais. »

Il s'installa en face de moi.

— « Williams, il y a certaines divergences d'opinions au sujet de ces dômes luisants. Les gens de Rush City jurent leurs grands dieux qu'ils existent et moi je prétends qu'ils n'existent pas. »

Sa sœur lui apporta une tasse de café.

— « L'agent Allenby m'a emmené sur place, en compagnie de quelques autres dignes citoyens de Rush City. Ils m'ont décrit exactement ces dômes. Sept hémisphères, d'une matière ressemblant à du verre, posés dans une grande clairière, s'y dressant comme des maisons et réfléchissant la lueur des phares. Mais ces dômes ne se trouvaient pas dans cette clairière, en tout cas *pas pour moi,* ni du reste pour aucun autre aveugle. Lorsque je me trouve devant une maison ou n'importe

quel autre obstacle d'une telle dimension, je m'en rends parfaitement compte. Je ressens une légère tension sur la peau de mon visage. C'est inconscient, mais le mécanisme de ce phénomène est parfaitement clair. Les aveugles — parce que cela leur est indispensable — perçoivent une image aurale du monde. Nous entendons un léger sifflement de l'air qui signifie pour nous que nous sommes au coin d'un immeuble. Nous sentons des courants d'air turbulents qui nous disent que nous approchons d'une rue à circulation intense. Certains d'entre nous sont capables de faire un parcours parsemé d'obstacles, sans jamais se heurter contre aucun de ceux-ci. Je n'en suis pas encore là, peut-être parce que ma cécité n'est pas aussi ancienne que la leur, mais, que diable ! je sais parfaitement déceler devant moi sept objets ayant chacun la dimension d'une maison. Et il n'y avait certainement rien de pareil dans cette clairière près de Rush City. »

— « Eh bien, » dis-je en haussant les épaules, « voici la fin d'un bel exemple de journalisme de morte-saison. Quel genre de farce les habitants de Rush City sont-ils en train de nous jouer et pourquoi ? »

— « Il ne s'agit pas d'une farce. Mon chauffeur a également vu ces dômes, et n'oubliez pas feu le commissaire de police. Pink non seulement les avait vus, mais les avait touchés. Tout ce que je puis dire, c'est que les gens les voient et que moi *je ne les sens pas*. S'ils existent, ils ont une existence qui ne saurait être comparée à rien de ce que j'ai rencontré jusqu'à présent. »

— « Je vais y aller moi-même, » décidai-je.

— « Je crois que ce serait la meilleure solution, » dit Benson. « Je ne sais que penser. Vous n'avez qu'à prendre ma voiture. »

Il m'indiqua la route à suivre et je lui résumai le genre d'informations que nous désirions avoir. Il nous fallait le verdict du coroner, qui devait se prononcer aujourd'hui sur les causes de la mort du commissaire de police ; le récit d'un témoin oculaire — son chauffeur était l'homme tout trouvé pour ça — un peu de couleur locale sur la région et quelques déclarations de personnalités officielles.



Je pris sa voiture et arrivai à Rush City deux heures plus tard. C'était une petite agglomération. Quelques maisonnettes en bois, construites dans la forêt de pins qui couvre toute cette région accidentée des Ozarks. Il y avait une épicerie-buvette, possédant l'unique téléphone de l'endroit. Je me dis que ce téléphone ne tarderait pas d'être réquisitionné par les agences de presse et quelques journalistes entreprenants. Lorsque j'entrai, je vis un milicien de la police d'Etat, revêtu d'un uniforme élégant, qui s'appuyait contre le comptoir de vente de tabac parsemé de chiures de mouches.

— « Je suis Sam Williams du *World Wireless,* » lui dis-je. « Voulez-vous m'accompagner? J'aimerais aller jeter un coup d'œil sur ces dômes. »

— « C'est bien votre agence qui a lancé cette histoire en première exclusivité? » me demanda-t-il en me regardant d'une façon qui m'intrigua.

— « Oui, c'est bien nous. Notre correspondant de Fort Hicks nous avait télégraphié la nouvelle. »

Le téléphone sonna et le milicien décrocha le récepteur. Il avait dû demander la communication avec les bureaux du Gouverneur.

— « Non, monsieur, » dit-il dans l'appareil. « Non, monsieur. Ils ne veulent pas démordre de leur histoire, tous autant qu'ils sont, mais je n'ai rien vu. Je veux dire qu'on ne les voit plus. Cependant ils jurent qu'ils *ont réellement été* dans cette clairière, mais maintenant il n'y a plus rien. »

Après avoir répété plusieurs fois : « Non, monsieur, » il raccrocha.

— « Quand cela s'est-il produit? » demandai-je.

— « Il y a environ une demi-heure. Je viens de revenir de la clairière, à bicyclette, pour faire mon rapport. »

Le téléphone sonna de nouveau et je m'en emparai. C'était Benson qui désirait me parler. Je lui demandai de téléphoner une information de dernière heure à Omaha au sujet de la disparition des dômes et puis partis à la recherche de l'agent de police Allenby. C'était un policier d'opérette, avec un insigne nickelé et un revolver à six coups. Il grimpa gaiement dans ma voiture et me dirigea jusqu'à la clairière.

Le piétinement de nombreux curieux avait tracé un sentier entre Rush City et cette clairière, mais au bout de celui-ci une déception nous attendait. Seuls quelques gamins se tenaient prudemment à l'orée de la forêt et racontaient des histoires tout à fait contradictoires au sujet de la disparition des dômes. Je rédigeai hâtivement un papier d'après les versions les plus rocambolesques et je me souviens d'y avoir parlé d'éclairs bleus et d'une odeur de soufre brûlé. Ce fut tout.

Je ramenai Allenby à Rush City. Un groupe mobile de la télévision arriva. J'attendis qu'un type de l'*Associated Press* ait fini de téléphoner son papier puis, m'emparant de l'instrument, je dictai le mien directement à Omaha. La petite agglomération commençait à grouiller de journalistes et de techniciens des agences concurrentes, des grands quotidiens, des réseaux de radio et de télévision, des actualités cinématographiques. « Que grand bien leur fasse ! l'histoire est terminée, » me dis-je. Je pris un café au restaurant de l'épicerie, composé de deux tables dans un coin, et retournai à Fort Hicks.

Benson interviewait inlassablement par téléphone et bombardait Omaha de copie. Je lui dis qu'il pouvait commencer à y mettre un frein, le remerciant du bon boulot qu'il avait fait, lui payai l'essence consommée et les 1.85 de téléphone qu'il m'avait réclamés, pris congé de lui et retrouvai mon aéro-taxi au champ d'aviation. La note pour l'attente était assez salée.

Pendant le trajet de retour j'écoutai la radio et n'éprouvai pas la moindre surprise. Après le baseball, les dômes luisants étaient la sensation du jour. On en avait vu dans douze Etats. Certains d'entre eux

vibraient et émettaient des bruits étranges. Un autre était transparent et on pouvait distinguer à l'intérieur des hommes et des femmes de très grande taille. Je captai une émission matinale destinée aux ménagères et le meneur de jeu ne cessait de faire des bons mots au sujet des dômes. Ces dames de l'audience en éclataient de rire.

Nous fîmes escale à Little Rock pour faire le plein d'essence et j'en profitai pour acheter deux journaux du soir. Tous deux étalaient l'histoire des dômes sur huit colonnes avec titres en manchette. L'un reprenait les exclusivités du *World Wireless* et passait déjà mon papier sur la disparition des engins mystérieux. L'autre, qui n'était pas de nos clients, réussissait pratiquement à nous damer le pion, grâce aux dépêches d'autres agences et à un « correspondant spécial » — en l'occurrence probablement quelques coups de téléphone à l'épicerie-buvette de Rush City. Dans les deux on voyait des dessins humoristiques sur le thème des dômes luisants, hâtivement exécutés et collés en première page à la dernière minute. Le journal antigouvernemental représentait le Président étendant prudemment un doigt pour toucher le dôme du Capitole, reproduit sous forme d'un dôme brillant, et la légende disait : « *Dôme luisant de l'immunité du Congrès contre une dictature du fonctionnarisme.* » Un petit couple, portant l'étiquette « Mr. et Mrs. citoyens-honnêtes-et-respectables-des-États-Unis d'Amérique », figurait dans un coin du dessin et l'homme disait : « *Attention, Monsieur le Président! Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Pinkey Crawles!* »

L'autre, progouvernemental, reproduisait un dôme luisant à l'effigie du Président. Un groupe de petits hommes obèses portant jaquette, avec des cravates en ficelle et des chapeaux à larges bords, étiquetés : « *Trublions du Congrès* » rampaient sur le dôme, les mains tendues en avant comme s'ils cherchaient à étrangler le Président. La légende disait : « *Qui sera mis à mal?* »

Nous nous posâmes à Omaha et je rentrai au bureau. C'était le grand boom. Nos clients avalaient avec ravissement notre copie sur les dômes et nous inondaient de câbles en redemandant. Je fis une incursion à la morgue pour exhumer les dossiers du Disque Volant, de la Tortue du lac Huron et du Vampire de Bayou, ainsi que quelques autres encore plus rassis. J'étalai les vieilles coupures sur mon bureau et essayai de les classer pour en tirer une sorte d'arrière-plan à l'histoire des dômes luisants. Je pris la dernière dépêche arrivée par le télétype de la *Western Union.* Notre correspondant d'Owosso, Michigan, nous relatait comment une certaine Miss Lettie Overholtzer, âgée de soixante et un ans, avait vu un dôme luisant dans sa propre cuisine vers minuit. Ce dôme s'était gonflé comme une bulle de savon, devenant aussi grand que le réfrigérateur, puis avait disparu.

J'allai trouver le secrétaire de rédaction et lui dis :

— « Freinons les papiers du genre Lettie Overholter. On peut y faire allusion en passant, mais je ne veux pas qu'on en fasse une information de premier plan. Ces dômes pourraient revenir et nous ne

pourrions plus en jouer, car nous aurions épuisé la crédulité du public. »

Il parut légèrement surpris.

— « Insinuez-vous qu'il y avait *réellement* quelque chose à Rush City? » demanda-t-il.

— « Je n'en sais rien. C'est très possible. Personnellement je n'ai rien vu et le seul homme en qui je puisse avoir confiance dans la région, n'arrive pas à se décider pour ou contre. N'importe, mettez-y un frein pour autant que nos clients nous le permettront. »

Je rentrai chez moi pour dormir un peu. En revenant au bureau, je découvris que tout compte fait, nos clients ne nous avaient pas permis de donner ce coup de frein. Dans les autres agences de presse non plus personne ne paraissait croire qu'il y ait eu quoi que ce soit d'extraordinaire à Rush City, mais malgré cela elles aussi s'en donnaient à cœur joie en lançant des informations sensationnelles du genre de celle de Lettie Overholtzer, envoyant par bélinogrammes des cartes et croquis des lieux où la présence des dômes avait été signalée, ainsi qu'en diffusant des statistiques sur le nombre des engins luisants qui avaient été aperçus.

Nous fûmes donc obligés de suivre le mouvement. Notre bureau de Washington harcela le Pentagone et les ministères compétents pour obtenir des déclarations officielles. Il y eut une course épique entre une Commission d'enquête de la marine et une autre de l'aviation, à celle qui arriverait la première à Rush City. Ensuite il y eut la course à celle qui réussirait la première à publier son rapport. L'aviation la remporta haut la main. Avant la fin de la semaine des « Dômelets » firent leur apparition sur le marché. C'étaient des coiffures d'enfants — des casquettes brillantes en forme de dôme en matière plastique transparente. Nous ne pouvions que continuer dans la voie où nous nous étions engagés. La nouvelle avait été lancée par moi, mais elle avait pris le mors aux dents et elle mit longtemps à se calmer.

Les championnats du monde de baseball, les plus intéressants depuis des années, réussirent finalement à tuer les dômes luisants. A la suite d'un accord tacite entre les agences de presse, nous cessâmes simplement de lancer une dépêche chaque fois que quelque femme hystérique croyait avoir vu un engin luisant ou brûlait simplement d'envie de voir son nom figurer dans la presse. Et naturellement, lorsqu'il n'y eut plus de publicité gratuite, les gens cessèrent de voir des dômes. L'équipe de Brooklyn gagna le championnat de baseball, la tension internationale monta au fur et à mesure que le thermomètre tombait, les cambrioleurs se remirent à cambrioler, et une chemise épaisse étiquetée « *Dômes luisants* » échoua au « cimetière ». Les dômes luisants étaient entrés dans l'Histoire et bientôt de très sérieux étudiants en psychologie ne manqueraient pas de venir nous enquiquiner pour nous demander de leur prêter ce dossier.

Le seul résultat tangible de cette affaire, me dis-je, était que

nous avions réussi à passer un nouvel été sans trop faire chômer nos câbles et que je m'étais mis à correspondre occasionnellement avec Ed. Benson.

*
* *

L'année étrange et harassante d'un journaliste continuait. Le baseball céda la place au football. Une élection partielle nous maintint en forme. Noël approchait avec ses contes appropriés et ses histoires et anecdotes rituelles que les journaux consomment en quantité à cette époque. Noël passa et nous nous rabattîmes sur les histoires marrantes de gueules de bois du Réveillon du Nouvel An et passâmes en revue les grands événement de l'année. Le jour de l'An ce fut une course mémorable pour couvrir les cent trois tournois de boules de la région. Des chutes record de neige dans les Grandes Plaines et les Montagnes Rocheuses. Les inondations printanières dans l'Ohio et dans la vallée de la rivière Columbia. Vingt et un délicieux menus de carême et la Semaine Sainte à travers le monde. De nouveau le baseball, la Journée des Mères, la Journée des Pères, le Derby, les Grands Prix de Preakness et de Belmont.

Ce fut à peu près vers cette époque que je reçus une lettre déconcertante de Benson. Ce ne fut pas son sujet qui m'inquiéta, mais je me dis qu'aucun homme sain d'esprit n'écrirait de telles inepties. Il me semblait que Benson perdait les pédales. Il me disait simplement qu'il s'attendait à une reprise de la farce des dômes luisants. Il déclarait qu' « ils » avaient probablement trouvé « leur » essai concluant et qu' « ils » continueraient selon leurs plans. Je lui répondis avec une certaine réserve, ce qui parut l'amuser follement.

Il m'écrivit : *Je ne me hasarderais pas à faire de tels pronostics si j'avais la moindre chose à y perdre, mais vous connaissez ma situation. Ce sont simplement des prévisions intelligentes, basées sur une étude de la politique et des fables d'Esope. Si l'événement se produit, vous éprouverez certainement un peu plus de difficultés pour le faire gober à vos lecteurs, n'est-ce pas?*

Je me dis qu'il se fichait de moi, mais je n'en étais pas du tout certain. C'est très mauvais signe lorsque quelqu'un se met à parler d' « eux » et de ce qu' « ils » font ou pensent faire. Mais que Benson l'eût deviné ou non, un événement très semblable à l'épisode des dômes luisants se produisit vers la fin du mois de juillet, pendant une vague de chaleur tropicale.

Cette fois-ci il s'agissait de grandes sphères roulant dans la campagne. Elles furent aperçues dans l'Arkansas central par une congrégation de Baptistes réunis dans la prairie pour prier le Seigneur de leur envoyer de la pluie. Quelque quatre-vingts Baptistes jurèrent sur la Bible avoir vu des grandes sphères noires, d'une hauteur de trois mètres environ, rouler sur l'herbe. L'une de ces sphères était passée à cinq mètres seulement d'un des hommes. Ses compagnons s'étaient enfuis dès qu'ils eurent réalisé que ce n'était pas un mirage.

Ce ne fut pas le *World Wireless* qui lança cette information en pre-

mière exclusivité, mais aussitôt que nous eûmes reçu le tuyau, nous nous y attelâmes. Étant maintenant l'autorité reconnue des informations sensationnelles de morte-saison dans la Division centrale du *World Wireless*, je partis pour le Kansas.

Tout s'y était passé d'une façon très semblable à ce qui s'était produit l'année d'avant dans les Monts Ozarks. Les Baptistes croyaient réellement avoir vu ces sphères — tous, sauf un. Cette exception était un vieux monsieur vénérable portant une barbe de patriarche. Il avait été le seul homme à ne pas s'enfuir et pourtant c'était lui qui s'était trouvé le plus près de ces sphères. *Il était aveugle.* Il me déclara, avec beaucoup de chaleur, qu'aveugle ou pas il s'en serait certainement aperçu si de grandes sphères avaient roulé à cinq mètres de lui, ou même à vingt-cinq.

Le vieux Mr. Emerson ne parla ni de courants d'air, ni de turbulence, comme l'avait fait Benson. Son raisonnement était beaucoup plus profond. Il développait la théorie suivante : le Seigneur lui avait ôté la vue et en compensation lui avait donné un autre sens, remplaçant celle-ci en cas de nécessité.

— « Vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve, mon fils, » pipa-t-il furieusement. « Venez vous mettre là, attendez un instant et passez votre main devant mon visage. Vous aurez beau essayer d'éviter le moindre son qui puisse vous trahir, je vous dirai le moment exact où votre main sera en face de moi. »

Et il le réussit... trois fois de suite ! Puis il m'emmena dans la grand-rue de sa petite ville. Plusieurs camions étaient arrêtés près du silo à grains. Il me gratifia du spectacle de trouver son chemin autour et entre ces camions sans jamais en toucher un.

Cette démonstration — et Benson — paraissaient prouver que quelles que puissent être ces sphères, elles avaient un certain rapport avec les dômes. Je lançai un papier très documenté sur la position prise par les aveugles et rentrai à Omaha pour découvrir que celui-ci avait bien été transmis, mais que New-York l'avait escamoté.

Nous fîmes de notre mieux pour donner aux sphères noires la publicité habituelle, mais cela ne dura pas. Les caricaturistes politiques s'en fatiguèrent plus rapidement que des dômes et moins de vieilles filles prétendirent en avoir vu. Le public ridiculisa toute cette affaire. On parla d'un coup monté par les journaux et quelques publications se targuant d'intellectualité publièrent des articles sur « l'irresponsabilité de la presse ». Seuls les chansonniers de la radio tentèrent, comme d'habitude, d'exploiter à fond cette nouvelle, mais furent déconcertés de constater que leur pourcentage d'auditeurs tombait. Une note de service inter-réseaux fut lancée pour mettre fin aux gags sur les sphères. Le public en avait plein le dos.

Mais Benson m'écrivit : *Cette affaire est absolument normale. Créer des miracles de temps en temps est, je l'avoue, un exercice fort amusant, mais qui ne saurait durer éternellement. Ceci, plus le cynisme invétéré des Américains envers toutes les sources d'informations, ont*

fait que les sphères noires n'aient pas été saluées par le public avec le même enthousiasme naïf qui avait accueilli les dômes luisants. Néanmoins je prédis — et je vous saurais gré de noter que jusqu'à présent mes prédictions se sont réalisées à 100 % — que nous verrons l'été prochain un nouveau mystère comparable aux dômes luisants et aux sphères noires. Je prédis en outre que ce nouveau phénomène ne pourra être perçu d'aucun aveugle qui pourrait se trouver dans les environs immédiats.

Naturellement, s'il se trompait, cela ne ferait que réduire sa moyenne de 50 %. Je réussis à passer l'année sans trop de mal — cette même ronde interminable de travail que je savais pouvoir faire en dormant. Des membres de mon personnel furent atteints d'ulcères à l'estomac ; d'autres membres de mon personnel se sentirent fatigués et furent fichus à la porte ; des procès en diffamation furent entamés et réglés à l'amiable ; un des types de la rédaction réussit à décrocher une Bourse Nieman, pour études journalistiques, et partit pour l'université de Harvard ; un de nos télégraphistes se fit écraser la main droite par une portière de voiture et voulut se suicider en se jetant du haut d'un pont, mais survécut, malgré la colonne vertébrale cassée.

Le nouvel événement se produisit au milieu du mois d'août, lorsque pendant seize jours d'affilée, la météorologie prédit, sans se tromper : « Beau temps, température en hausse. » Cet événement, cette fois, n'était pas de ceux où le sens d'un aveugle pouvait prouver quoi que ce soit, mais il portait ce que j'appelais dès lors : « leur » marque d'origine.

A cause de la chaleur torride, les participants d'un cours de vacances de notre Université de l'État se réunissaient en plein air. Douze futurs instituteurs témoignèrent qu'une série de puits parfaitement circulaires s'étaient brusquement ouverts dans l'herbe, sous leurs pieds. Ils témoignèrent également que leur professeur disparut dans un de ces puits en poussant un hurlement à vous fendre l'âme. Ils témoignèrent en outre que ces puits restèrent ouverts pendant quelque trente secondes et se refermèrent subitement, sans laisser la moindre trace. L'herbe d'été, brûlée par le soleil était revenue en place, les puits avaient disparu et le professeur également.

J'interviewai chacun d'entre eux. Ce n'étaient pas des rustres, mais des hommes et des femmes adultes, possédant tous leur licence et préparant leur doctorat pendant les vacances d'été. Leurs histoires concordaient parfaitement, ce qui ne m'étonna nullement de la part de personnes instruites et intelligentes.

Toutefois la police ne s'attendait pas à une telle concordance entre les différents témoignages. Cela changeait les policiers de leurs clients habituels généralement d'une intelligence en dessous de la moyenne et ils trouvèrent ça louche. Ils arrêtèrent les douze personnes sous une inculpation quelconque d'ordre technique — je crois que ce fut pour « avoir fait obstruction à des agents de police dans l'exécution de leurs fonctions » — et allaient les passer à tabac selon toutes les règles de

l'art, lorsqu'un avocat se présenta avec douze commandements de *habeas corpus*. Les flics soupçonnaient tacitement ces futurs instituteurs de s'être entendus pour assassiner leur professeur, mais personne n'a jamais été capable de trouver le motif qui les aurait poussés à faire une chose pareille.

La réaction du public dans cette affaire fut calquée sur celle des flics. Les journaux — qui avaient fait tout un plat de l'histoire des dômes luisants et qui avaient moins insisté sur celle des sphères noires — furent d'une prudence extrême. Néanmoins, quelques-uns risquèrent le plongeon et placardèrent l'histoire des puits avec tout le tam-tam voulu. Cela n'augmenta pas leur tirage. Les gens déclaraient que la presse insultait leur intelligence et qu'en outre, ils en avaient soupé des miracles.

Les quelques journaux qui avaient osé mettre les puits en vedette en prirent pour leur grade dans des éditoriaux très dignes de leurs concurrents qui considéraient cette histoire de puits comme une vaste fumisterie.

Le *World Wireless* lança immédiatement une circulaire à tous ses correspondants : « *Ne parlez plus des puits. Lettres de lecteurs à faire parvenir au bureau régional, si une nouvelle apparition de puits se produisait dans votre district.* »

Nous reçûmes en tout et pour tout une dizaine de lettres, émanant pour la plupart d'étudiants en journalisme faisant fonction de correspondants pendant les vacances. Elles allèrent toutes au panier. Les vieux du métier s'étaient mis à la page et ne se donnaient même pas la peine de nous envoyer un « papier » lorsque le plus grand saoulographe de la ville ou la vieille fille du village, soutenaient *mordicus* qu'ils avaient vu un puits s'ouvrir dans la Grand-Rue, juste en face du *drugstore*. Ils savaient que ce n'était probablement pas vrai et que du reste tout le monde s'en fichait éperdument.



J'écrivis à Benson pour lui expliquer comment se présentait toute cette affaire et lui demandai humblement quelles étaient ses prévisions pour l'été prochain. Visiblement amusé au plus haut degré, il me répondit qu'il y aurait encore au moins un phénomène estival semblable aux trois derniers, peut-être même deux, mais que par la suite il n'y en aurait plus.

Il est facile maintenant de reconstruire l'enchaînement et le pourquoi des faits mais de quel prix avons-nous payé cette possibilité !

N'importe quel gamin pourrait murmurer, en parlant de Benson :

— « Quel bougre d'idiot ! N'importe qui, même ayant moins de cervelle qu'une mouche, aurait pu se rendre compte qu'ils n'allaient pas continuer pendant deux ans. »

Il y a un type qui me l'a murmuré l'autre jour, lorsque je lui ai

raconté cette histoire. Et je lui ai répondu en chuchotant que, loin d'être un bougre d'idiot, Benson avait été la seule personne sur cette terre qui avait su établir par la logique la raison d'être de ces phénomènes espacés et sa conclusion inévitable et mathématique.

Une nouvelle année s'écoula. J'engraissai de trois livres; je buvais trop; j'engueulais continuellement mon personnel et je réussis à obtenir une très belle augmentation. En pleine fête de Noël, au bureau, un télégraphiste me lança un direct du droit et je le flanquai aussitôt à la porte. Ma femme et mes gosses n'étaient pas revenus en avril, époque où je les attendais. Je téléphonai en Floride et elle me bredouilla une excuse quelconque, prétextant avoir manqué l'avion. Après plusieurs autres avions manqués et de nombreux coups de téléphone, elle me déclara enfin qu'elle *n'avait pas l'intention* de revenir. Je m'en fichai complètement. Je sentais que la prochaine saison du serpent de mer — dômes, sphères et trous — aurait plus d'importance que de savoir si nous resterions ou non mari et femme.

En juillet, alors que la permanence au bureau était assurée par un nouvel employé, une dépêche arriva de Hood River, Oregon. Notre correspondant local signalait l'apparition de plus d'une centaine de « capsules vertes » d'environ cinquante mètres de longueur, dans la campagne environnante. Notre nouvel employé avait tout de même un peu de métier et se souvint de l'ordre de freiner les canards de morte-saison. Il ne transmit pas l'information mais la laissa sur mon bureau, pour que je m'amuse le lendemain matin. Je suppose que dans chacune des salles de rédaction des autres agences de presse de la région, la même chose avait dû se produire. Après avoir lu la dépêche des « capsules vertes », j'essayai de téléphoner à Portland, mais ne réussis pas à obtenir la communication. Puis mon téléphone sonna et un de nos correspondants de Seattle se mit à hurler quelque chose à l'autre bout du fil, mais la communication fut coupée.

Je haussai les épaules et téléphonai à Benson à Fort Hicks. Il était au poste de police et me demanda :

— « Alors, ça y est? »

— « Ça y est, » lui répondis-je.

Je lui lus la dépêche de Hood River et lui parlai de la communication interrompue avec Seattle.

— « Tiens, tiens! » dit-il, pensivement. « Ainsi j'ai vu clair. »

— « Vous avez vu clair en quoi? »

— « J'ai vu clair au sujet des envahisseurs. J'ignore qui ils sont — mais c'est la répétition de la fable du gosse qui criait « Au loup!... » Les loups viennent de se matérialiser... »

La communication fut brusquement coupée.

Il avait parfaitement raison.

Les habitants de la Terre étaient les agneaux.

Nous, les journalistes — de la radio, de la télévision et des agences de presse — étions le gosse qui aurait dû être prêt à donner l'alarme.

Mais les loups astucieux nous avaient amenés à donner l'alarme tellement de fois que les villageois en étaient fatigués *et ne se dérangèrent plus lorsque le péril devint réel.*

Et les loups qui étaient en train de se frayer une route de sang et de feu à travers les Monts Ozarks, sans rencontrer la moindre résistance... les loups *étaient les Martiens sous le joug et le fouet desquels nous traînons désormais une existence misérable.*



A travers la Presse.

Saluons ici la naissance de la revue « **Bizarre** » qui, dans un domaine semblable à celui que nous avons choisi, a précédé de peu la naissance de « *Fiction* ». D'une formule sensiblement différente de la nôtre, tout en s'attachant à un genre semblable, « **Bizarre** » se propose de consacrer la plus grande partie de chacun de ses numéros à un auteur qui s'est illustré dans le domaine de l'insolite. Les animateurs de ce premier et très alléchant numéro ont eu la bonne idée de le dédier à la mémoire de Gaston Leroux. Une suite de fort intéressants articles signés de Pierre Brasseur, Jean Ferry, A.-G. Leroux (fils du créateur de Rouletabille), Jean Rougeul, etc., sont autant de pieux hommages à l'étonnant romancier de mystère que fut Leroux. Le cinéma, dans ses rapports avec l'étrange, trouve aussi une large place dans les pages de ce numéro qui contient entre autres une liste très complète de tous les films d'anticipation scientifique français et étrangers produits depuis vingt-cinq ans, liste beaucoup plus longue qu'on ne pourrait le supposer de prime abord.

Nous adressons tous nos vœux de réussite et de succès à ce confrère, en souhaitant qu'un de ses plus prochains numéros soit consacré à un auteur de ce genre de littérature, trop tôt disparu et encore trop peu connu du grand public : Maurice Renard.

Grosse Bête

(Huge beast)

par CLEVE CARTMILL

Un jour de février 1944, la police américaine encerclait les bureaux du magazine d'anticipation « Astounding Science Fiction » *au 122 East 42nd Street à New-York. Des agents du FBI, de l'Intelligence Service et du service nouvellement créé de Sécurité Atomique interrogeaient le rédacteur en chef, les auteurs et les illustrateurs. Ce déploiement de forces sans précédent dans l'histoire de la guerre, était motivé par un fait bien simple : M. Cleve Cartmill, l'auteur de l'histoire que vous allez lire, avait décrit en détails la bombe atomique dans la nouvelle* « Deadline » *parue dans le numéro daté de mars (les magazines américains sont antidatés) du magazine! Une enquête détaillée montra que ni l'éditeur, Mr. J. W. Campbell, ni l'auteur, ni l'illustrateur, Mr. Paul Orban (à qui on demanda s'il avait vu Cartmill avec des « bleus » marqués « ultra-secret ») n'avaient été espionner les usines atomiques dont seulement une poignée d'hommes connaissait l'existence à l'époque. Seule l'extraordinaire faculté créatrice de Mr. Cartmill était à incriminer : il avait littéralement « inventé » la bombe atomique dans son histoire. Il fut décidé qu'une suppression brutale du magazine risquerait trop d'attirer l'attention des services secrets ennemis et Mr. Cartmill fut laissé en liberté.*

Ainsi se manifesta une imagination inquiétante, dont « Grosse bête » *vous donnera un exemple.*

« Grosse bête » *illustre la tendance qu'ont les écrivains américains d'anticipation scientifique à inventer des animaux imaginaires, qu'ils arrivent à rendre étonnamment réels... Après le « goulin », nos lecteurs auront certainement l'occasion de faire connaissance du « gnurr », du « hurkle », du « quiggie » et de maintes autres bestioles imaginaires créées et mises au monde pour les distraire et les effrayer un peu.*

Afin d'enrichir votre dictionnaire de zoologie imaginaire, voici, d'après Cleve Cartmill, tous les renseignements qu'il nous a été possible de recueillir sur le « goulin » *: C'est un petit animal à fourrure, avec des pattes munies de doigts. Quoiqu'un peu trop suffisant, il est affable, aime à se faire caresser et adore l'homme. Au point de vue intelligence, on peut placer le « goulin » bien au-dessus du « hurkle ». Loin d'être aussi aveuglément destructif que le « gnurr », il est infiniment plus dangereux à cause de sa vivacité d'esprit remarquable et de ses extraordinaires capacités de dissimulation. Fort sagement, Mr. Cartmill refuse de divulguer la planète d'origine du « goulin ». En outre, il déclare que celui-ci, quoique très caressant, n'est pas à recommander comme animal domestique!*

Le Dr. Loren Prater était un jeune homme posé, qui n'avait pas l'habitude de piquer une crise de nerfs dès qu'il voyait quelque chose d'extraordinaire. Aussi n'eut-il qu'un léger sursaut en apercevant le goulin sur un coin de la table du laboratoire. Celui-ci venait de surgir du néant.

Sa réaction suivante fut sur un plan plus élevé, moins terre à terre. Il se souvenait avoir regardé ce coin de table il y avait à peine quelques instants et n'y avait rien vu. Logiquement il n'y avait toujours rien.

Ensuite, avec une certaine inconstance assez compréhensible, il reconnut que cette créature existait et eut l'intuition qu'elle devait aimer à se faire caresser. Cette idée rebutait le Dr. Prater, mais l'impression persista tandis qu'il examinait la robe de fourrure grise, brillante, très douce ; les petites pattes munies de doigts ; les yeux bleus clignotants ; la face en forme de cœur ; les jolies oreilles...

Il ne put résister à l'attrait de ces oreilles. En hésitant, il allongea prudemment la main et gratta doucement derrière les oreilles de la créature. Celle-ci frémit, apparemment de contentement, car elle n'esquissa pas le moindre mouvement de défense ou de retraite.

Elle se laissa faire pendant quelques instants, puis dit :

— « Et maintenant que vous avez été si gentil, venons-en aux affaires sérieuses. »

Loren retira brusquement sa main, comme si quelqu'un y avait versé de l'acide sulfurique. Il jeta un regard troublé autour du laboratoire et, s'adressant à une grande cornue, demanda :

— « Qui vient de parler ? »

— « Moi, » dit la petite créature gaiement. « Je suis un goulin, Dr. Prater. »

Puis, comme pour le tranquilliser, elle ajouta :

— « En réalité je suis un monstre. Mais n'ayez crainte, je ne vous ferai pas de mal, à moins que cela ne devienne indispensable. Je vous *aime beaucoup*. »

Loren examina à nouveau le goulin, mais à présent son incrédulité se transformait peu à peu en un détachement scientifique. Cet animal *était bien là*. Il avait parlé. Il avait déclaré qu'il était un monstre et s'était laissé gratter la tête, derrière les oreilles.

— « Je comprends très bien, » dit le goulin, « que mon apparition ait dû vous causer un certain choc physique. Mais pourquoi ne vous détendez-vous pas ? Je vois un flacon d'alcool à 90° par là ? Avalez-en une bonne bouffée. »

— Une bouffée ? » répéta Loren, ahuri. « Ah, je suppose que vous voulez probablement dire une gorgée. »

— « Peut-être, » dit le goulin dubitativement. « Mais je ne crois pas que ce soit l'expression exacte. Une bouffée n'est pas une gorgée. C'est une... une... Je ne me souviens plus... »

— « Une goulée, peut-être ? » suggéra le docteur.

— « Oui, c'est ça, une goulée. »

— « Comment savez-vous que ce flacon contient de l'alcool ? » demanda Loren en s'en versant dans un verre.

— « Je l'ai choupouté. »

Tout en ajoutant une bonne dose d'eau dans son verre. Loren réfléchit à ce que « choupouter » pouvait bien signifier.

— « Hum... oui ! En voulez-vous une goulée ? Je dois avoir un autre gobelet par là. »

— « Oh non ! Je ne bois jamais ! » s'indigna le goulin.

Loren se rassit à sa table, leva son verre et fit une grimace anticipée. Il avala, frissonna et cligna des yeux.

— « Et maintenant, » dit-il, « je vous écoute. »

— « Avant de commencer, j'aimerais bien que vous me grattiez encore un peu derrière les oreilles. »

— « Avec grand plaisir, » dit Loren.

Il s'exécuta. Le goulin frémit de satisfaction pendant un instant, puis s'écarta.

— « Merci beaucoup. Que désirez-vous savoir ? »

— « D'où venez-vous ? »

— « Il ya très peu de temps encore, je me trouvais dans une cage sur *L'Espoir des Etoiles.* »

— « Ah oui ! le navire zoologique interplanétaire ? » dit Loren. « Je viens de voir qu'il devait rentrer aujourd'hui. Comment vous êtes-vous évadé ? Comment êtes-vous arrivé ici ? »

— « J'ai toutillé. Ne me demandez pas l'explication de cette expression intraduisible dans votre langue. Vous n'avez même pas la moindre idée de ce que cela peut être. »

Le Dr. Prater avala une nouvelle gorgée d'alcool et un sourire rusé joua sur ses lèvres.

— « Je ne crois pas que vous réussissiez à me faire avaler un pareil boniment. Si vous êtes capable de... comment venez-vous de dire... de toutiller, vous auriez pu vous évader avant que le navire interplanétaire quitte l'endroit où vous avez été capturé. Quelle explication pouvez-vous me fournir à ça ? » demanda-t-il triomphalement.

Le goulin émit une sorte de gazouillis qui ressemblait à un léger ricanement.

— « Mais nous n'avons pas été capturés. Nous nous sommes laissés prendre volontairement, pour nous faire transporter ici, afin de me donner une possibilité de venir vous voir en vue de discuter avec vous de certains aspects de l'énergie radiante. »

Loren fronça les sourcils.

— « Cette phrase est un peu trop complexe pour mon entendement. Je vous serais obligé de bien vouloir la décomposer. »

— « Entendu. Mais je crois que je ferais bien mieux de vous montrer ma planète, ce qui me permettra de tout vous expliquer, sans avoir à expliquer les explications. Aimeriez-vous la voir ? »

— « J'en serais enchanté, » dit Loren. « Seulement, » ajouta-t-il

avec prudence : « Cela n'implique-t-il pas pour moi de... hum... de toutiller ? »

— Oh non. Regardez. »

Le goulin fit un geste en direction du mur nu du laboratoire. Les lumières parurent baisser et une partie du ciel scintilla sur le mur. Loren n'était pas astronome, mais il savait reconnaître Orion lorsqu'il le voyait.

Puis il sembla qu'il devenait l'objectif d'une camera, en travelling pour réaliser un gros plan. Il se rapprochait rapidement du mur et, au fur et à mesure que le champ se rétrécissait, des étoiles disparaissaient, ayant l'air de tomber hors de l'écran, dans le vide. Il avait l'impression d'avancer et d'avancer jusqu'au moment où il ne vit plus qu'une seule étoile briller. Il semblait se diriger vers un endroit situé légèrement d'un côté de cette étoile, où des planètes devenaient visibles.

Présentement il ne resta qu'une planète sur l'écran. Elle se transforma en océans et continents. Finalement Loren ne vit plus qu'une prairie d'un vert lumineux. A l'instar d'une camera, son mouvement en avant s'arrêta.

— « Et voici où j'habite, » dit le goulin.

— « C'est très joli, » dit Loren poliment, « mais je ne vois aucun de vos congénères. »

— « Oh ! ce que vous voyez n'est que le toit de ma ville natale. »

Le pré se rétrécit, se rétrécit jusqu'à ce que Dr. Prater ne vit plus qu'un petit passage voûté, s'enfonçant à flanc de colline. Ce passage se transforma en une galerie de laquelle partaient de nombreux embranchements. Celle-ci se mua en une cité d'une prodigieuse beauté. On y voyait de hauts châteaux féeriques et des maisons délicatement ouvragées. Elle fourmillait de goulins.

La progression à travers la ville fut rapide. Mais Loren remarqua des centres commerçants, des quartiers résidentiels, des bâtiments massifs qu'il supposa être des usines, ainsi que toute une série de parcs à bétail, gigantesques par comparaison au reste de l'architecture.

Il fut frappé par l'idée que ces parcs étaient suffisamment grands pour contenir plusieurs êtres humains adultes.

La camera fantastique s'arrêta et se centra sur une de ces stalles encore en construction. Des goulins s'affairaient pour la terminer, bouchant des interstices, renforçant des montants. D'autres élevaient de nouvelles cloisons.

— « C'est une de nos stalles d'engraissement, » dit le goulin. « Nous ne nous en sommes pas encore servis, mais elles sont la raison d'être de ma présence chez vous. »

L'image s'évanouit subitement et le mur du laboratoire reprit son aspect normal. Les lumières se remirent à briller de tout leur éclat.

— « Avez-vous créé tout ceci dans mon imagination ou l'ai-je réellement vu ? » demanda Loren.

— « Un peu des deux, » dit le goulin. « Je l'ai simplement chouponté. Ne suis-je pas un as ? » demanda-t-il gaiement.

— « Hum ! Oui ! Pourriez-vous m'apprendre à « choupouter » ainsi ? »

— « Je suis navré, » dit le goulin, avec une note de regret sincère dans sa voix. « Vous ne possédez pas les capacités nécessaires. »

— « C'est bien dommage, » observa Loren, « mais continuez votre histoire. Vous vous êtes laissé prendre afin de pouvoir venir me consulter au sujet d'un certain genre de stalle d'engraissement. Tout ceci ne me semble avoir ni queue ni tête. »

Il vida son verre, se demanda s'il allait en prendre un second et décida de s'abstenir. Perdu dans ses réflexions il étendit la main et se mit à gratter doucement le goulin derrière les oreilles.

— « Arrêtez ! » s'écria celui-ci. « Vous me privez de tous mes moyens en me faisant ça et je suis venu ici pour une affaire sérieuse. Maintenant écoutez-moi bien. »

Loren secoua la tête, comme pour chasser de son esprit un certain engourdissement, et prêta toute son attention à son étrange visiteur.

— « Il y a bien longtemps de cela, il y avait sur ma planète une grande variété de créatures. Mais seuls les goulins étaient intelligents. Nous avions édicté dés lois pour la préservation des créatures sauvages et en avions apprivoisé certaines espèces. Ceci nous procurait une alimentation parfaitement équilibrée : du sauvage et du domestique. Nous sommes strictement carnivores. Cette situation dura cependant de nombreux siècles. Nous vivions heureux. Nous avions nos occupations, nos jeux et de la nourriture en abondance. Etant de nature très paisible et n'ayant que faire des guerres, nous n'avions jamais inventé d'armes, aussi certains genres d'énergie nous sont inconnus. Nous n'avions pas eu besoin d'armes jusqu'à une époque relativement récente. c'est-à-dire jusqu'au moment où les Grosses Bêtes ont fait leur apparition. »

— « Que voulez-vous dire par : ont fait leur apparition ? »

— « Exactement ce que j'ai dit, » répliqua le goulin. « On n'en avait jamais vu sur notre planète et brusquement elles étaient là. Une transmutation ? Un accident ? Nous l'ignorons. Ces Grosses Bêtes ont tué systématiquement toutes les créatures qui nous servaient de nourriture, jusqu'au moment où il ne resta plus que des goulins et des Grosses Bêtes. Celles-ci ignoraient notre existence, autrement elles auraient essayé de nous détruire également. Mais nous avions un grand avantage sur elles, nous savions toutiller et, tout en les observant et en les étudiant, nous restions hors de leur vue. C'étaient de pauvres créatures : mornes, stupides, sans sensibilité aucune, néanmoins nous en avions peur. Nous avions constaté leur vigueur en les voyant décimer toutes nos réserves. Nous eûmes faim... terriblement faim et décidâmes qu'il était de beaucoup préférable de mourir en combattant pour vivre, que de ne pas essayer de lutter contre ces forces terribles. Finalement, la solution de notre problème se trouva être d'une extrême simplicité. Nous avons simplement toutillé jusqu'au moment où nous avons trouvé une Grosse Bête isolée, nous nous sommes jetés sur elle et nous l'avons mordue à

mort. Puis nous l'avons toutillée jusqu'à l'une de nos villes et ce fut la grande nouba pendant un bout de temps. »

— « Voulez-vous dire que vous êtes capables de « toutiller » d'autres êtres ? »

— « Mais oui, » dit le goulin gaiement « et même sur de grandes distances, à condition qu'ils restent inactifs. Maintenant nous en arrivons à la partie tragique de mon récit. Les Grosses Bêtes ne trouvant plus de quoi subsister, se mirent à s'entre-dévorer et, pour comble de malheur, elle ne sont pas suffisamment prolifiques pour satisfaire aux besoins des deux... hum... disons : races. La fin était proche pour nous. Dès qu'il n'y aurait plus de Grosses Bêtes, les goulins mourraient de faim, car nous ne mangeons pas nos congénères. Et puis *L'Espoir des Etoiles* fit escale sur notre planète. Nous toutillâmes autour des explorateurs jusqu'au moment où, ayant choupouté suffisamment au sujet de votre planète et de votre langue, nous comprîmes que notre seul salut se trouvait ici. Les explorateurs découvrirent quelques-unes des Grosses Bêtes et les conduisirent sur *L'Espoir des Etoiles*. Elles paraissaient très dociles et ne furent même pas mises en cage. Lorsque nous, les goulins, au nombre de trente-deux, nous montâmes, les hommes du navire transplanétaire furent ravis de nous capturer. Mais ils nous encagèrent. Dans la partie du navire où nous nous trouvâmes, de nombreuses cages étaient remplies de toutes sortes de créatures provenant d'autres planètes. Nous mangeâmes deux de ces créatures en nous en léchant les doigts. »

— « J'aurai cru que vous risquiez gros à faire une chose pareille. N'étiez-vous pas surveillés ? »

— « Non, pas de près. Du moins pas au début. Mais après la disparition de la seconde créature, un gardien fut placé dans la section zoologique. Ah, ce capitaine ! » s'exclama le goulin gaiement et il demanda : « Que voulait-il dire par « hanté » ? »

Loren ricana :

— « Peu importe. Continuez votre histoire. »

— « Eh bien, c'est à peu près tout, Dr. Prater. Je suis venu vous voir pour vous demander de nous construire une arme qui nous permettrait d'étourdir les Grosses Bêtes sans les tuer. Alors les goulins seraient assurés de survivre. Nous serions à même de capturer vivantes les Grosses Bêtes qui restent sur notre planète, au lieu d'avoir à les tuer pour nous en emparer. Ainsi nous pourrions exercer un contrôle sur leur reproduction et faire augmenter le nombre des naissances. »

C'est donc ça le fin mot de cette histoire, se dit Loren. Ils veulent une arme pour étourdir les hommes car, malgré les efforts de la créature pour déguiser ce fait, il n'y avait pas le moindre doute que les Grosses Bêtes étaient les hommes. *On n'en avait jamais vu sur notre planète et brusquement elles étaient là. Une transmutation ? Un accident ?* Des balivernes, pensa le docteur. Plus que probablement une expédition transplanétaire qui s'était perdue par là. *Elles paraissaient très dociles*

et ne furent pas mises en cage. Une preuve supplémentaire, se dit-il. Et à tout ceci on pouvait ajouter : des stalles d'engraissement suffisamment grandes pour contenir des hommes.

Avec une clarté d'esprit extraordinaire, il pensa : *Mornes, stupides, sans aucune sensibilité,* hein ? Peut-être n'y en avait-il pas beaucoup qui auraient réussi à voir clair dans cette histoire pathétique, mais heureusement que toutes n'étaient pas mornes et stupides.

Cependant il se posa la question : que faire ? Le goulin était apparu de nulle part, il disparaîtrait probablement d'une façon aussi mystérieuse si le Dr. Prater lui laissait voir qu'il avait percé ses monstrueux desseins ou se laissait aller au moindre geste d'inimitié. Non, il lui fallait user de stratégie. En attendant il était indispensable de continuer cette comédie pour obtenir le plus possible de renseignements.

— « Naturellement, je serais capable de faire ce que vous me demandez, mais comment pourrez-vous vous servir de cette arme après l'avoir obtenue ? Comment pourrez-vous la ramener sur votre planète? »

— « Vous semblez oublier que nous savons toutiller, docteur. »

En effet ils sont capables de « toutiller » les hommes, se dit Loren en se souvenant que le goulin lui avait dit : *Et même sur de grandes distances, à condition qu'ils restent inactifs.*

Il dit :

— « Dans ces conditions, pourquoi ne pas avoir simplement « toutillé » pour venir me voir, au lieu de vous laisser encager sur *L'Espoir des Etoiles.* »

— « Nous ignorions l'emplacement exact de cette planète. Tâchez de comprendre ; nous sommes toujours capables de retourner quelque part où nous avons déjà été, quant à découvrir de nouveaux endroits, particulièrement de nouvelles planètes... eh bien, Dr. Prater, nous ne sommes pas astronomes. C'est la première fois dans l'histoire de notre planète que des goulins la quittent. Nous n'aurions jamais osé nous lancer dans une telle aventure, si la situation n'avait pas été d'une gravité exceptionnelle et si nous n'avions pas appris que la plus grande autorité vivante des questions d'énergie radiante se trouvait ici. C'est à dire vous, docteur. »

— « Eh bien voilà ! » dit le Dr. Prater. « J'éprouve la plus grande sympathie pour votre situation si pénible et je suis de tout cœur avec vous, cependant je crois que vous avez commis une erreur en ne révélant pas votre présence aux autorités. Le gouvernement vous aurait fait un splendide accueil.

— « Cela aurait provoqué des retards, » dit le goulin gaiement, « d'autant plus que votre gouvernement ne saurait nous procurer des Grosses Bêtes: Et elles sont si savoureuses... »

Voilà qui met le point final à cette affaire, se dit Loren. Cependant il vit un moyen de sortir de l'impasse où il se trouvait. A aucun prix il ne fallait permettre aux goulins débarqués sur la Terre de retourner à leur planète, même sans l'arme qu'ils étaient venus chercher. En les

laissant repartir librement, on risquerait de les voir revenir en masse et causer des dégâts imprévisibles. Naturellement la race humaine prendrait finalement le dessus, comme toujours, mais lui, le Dr. Loren Prater, disposait d'un moyen de mettre fin à cette aventure avant même qu'elle commence.

Ce moyen était fort simple. Il lui suffisait de fabriquer cette arme ouvertement et de trouver une occasion de la retourner contre cette créature, après avoir joué à l'imbécile, faisant semblant de sympathiser avec les goulins. Ensuite il la tuerait pendant qu'elle serait inconsciente et il se rendrait sur *L'Espoir des Etoiles* pour y détruire toutes les autres de son espèce.

— « Entendu ! » dit-il. « Je vous construirai l'arme que vous désirez. »

Avec une ironie, que sa voix ne trahit pas, il ajouta : « Je suis extrêmement flatté que vous m'ayez fait l'honneur de venir me trouver. Mais après tout ce n'est que naturel, puisque je suis le seul être vivant capable d'apporter une solution à votre si grave problème. »

— « Ainsi que je vous l'avais déjà fait remarquer, » observa le goulin gaiement.

— « Hum ! Oui ! »

Trois heures plus tard, aux premières lueurs de l'aube, l'arme était prête. C'était un petit engin étincelant : le pistolet à étourdir, capable de rendre inconscient même un éléphant, mais qui ne tuerait même pas une puce.

— « Et ce machin fonctionnera ? » demanda le goulin.

— « Tout ce que vous aurez à faire, » dit le Dr. Loren Prater, passablement fatigué, mais très fier de lui, « c'est de viser et d'appuyer sur la détente. Ce pistolet pourrait me faire gagner beaucoup d'argent, » poursuivit-il, « si on le fabriquait en série et... »

— « Voulez-vous avoir la gentillesse de l'expérimenter sur moi, docteur ? » demanda le goulin.

Loren fut incapable de réprimer un léger sursaut.

— « Sur... vous ? » demanda-t-il.

— « Mais oui. Il vous est certainement possible de régler cette arme de façon à ne me rendre inconscient que quelques instants. »

Malgré lui le Dr. Prater eût un petit ricanement satisfait.

— « Certainement. Je vais la régler pour dix minutes. »

Mais en fait, il régla le pistolet pour trois heures et visa :

— « Prêt ? »

— « Prêt ! »

Loren appuya sur la gâchette et le goulin s'écroula en un petit tas mou. Tout compte fait ce n'étaient que des créatures bien stupides. Il jeta un dernier regard vers le petit monticule de fourrure sur la table et glissa le pistolet à étourdir dans la poche de sa blouse blanche. Il tendit la main pour prendre une bouteille et une éponge.

Puis il sentit un léger tiraillement sur sa blouse et entendit une voix dire.

— « Cela ne vous sera d'aucune utilité, docteur. »

Un goulin bleu était accroupi sur la table à côté de son congénère étourdi. L'arme était fermement braquée sur le docteur.

— « Quelle réaction typique ! » s'écria-t-il gaiement. « Il n'y a qu'à laisser croire à une Grosse Bête qu'elle sauvera sa race et elle ne sera même pas capable d'assurer son propre salut. »

— « Vous avez toutillé, » l'accusa le Dr. Prater. « Vous êtes venu de *L'Espoir des Etoiles* avec votre camarade. Vous étiez ici pendant toute notre conversation. »

— « Ne prenez donc pas cette affaire tellement à cœur, docteur. Allons, soyez content, car nous vous placerons au-dessus de toutes les Grosses Bêtes. Bientôt elles seront innombrables dans nos stalles d'engraissement et nous pourrons en manger à gogo. Mais nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour notre espèce. Nous vous honorerons et ferons en sorte que vous viviez éternellement. Cependant, dès que nous serons de retour sur notre planète, je vous demanderai de me gratter les oreilles. »

Et le goulin appuya sur la détente.



La Mère

(*Mother*)

par ALFRED COPPEL

Les problèmes que pose l'astronautique ne sont pas tous du domaine de la balistique. M. Ernest Esclangon, directeur honoraire de l'Observatoire de Paris, membre et ancien Président de l'Académie des Sciences, écrivait récemment dans un numéro spécial de « Science et Vie » *consacré à l'astronautique :* « Par surcroît une telle navigation, dans des domaines si différents de ceux assignés à notre existence normale, constituerait un dépaysement si extraordinairement démesuré qu'on peut se demander si le moral et la raison des passagers qui s'y seraient aventurés ne sombreraient pas dans un abîme d'angoisse et d'épouvante. » *C'est à cette question que Mr. Coppel essaie de répondre avec sa fusée-nourrice protégeant et alimentant le passager.*



On se sentait là comme dans le sein de sa mère, pensait Kier ; il y faisait chaud, noir et fluide. On n'entendait ni le vrombissement de guêpe des réacteurs ni le tic-tac du chronomètre. On ne ressentait pas le froid du zéro absolu des espaces interplanétaires, qui enserrait la coque. On somnolait dans le noir d'un confort caressant, moulé dans un plastique souple, alimenté en air, eau et nourriture par des tubes qui vous liaient à la fusée comme le fœtus est lié à la femme enceinte.

« Je peux regarder dehors si je veux, » pensait-il. « Je peux regarder le ciel noir et y voir les étoiles brûler comme des phares dans la nuit. Je peux voir la terre et la lune comme aucun homme auparavant ne les a vues. Mais il n'en fit rien. Il reposait dans le noir et laissait la fusée le réconforter.

Ils avaient construit la fusée à cette fin... les savants, les chirurgiens et les psychologues. Ils étaient rudement intelligents et instruits. Et quoique Kier ait été reconnu le plus apte parmi plusieurs milliers, ils savaient qu'aucun homme solitaire ne pourrait vivre et garder sa raison dans l'espace sans la chaleur, l'obscurité et ce sentiment de sécurité.

Ils avaient construit une véritable mère pour Kier. Une mère de métal en forme de projectile pointé vers le ciel. Ils l'avaient attaché à cette mère de telle sorte qu'il pût sortir... qu'il puisse naître... quand elle lui aurait fait traverser l'abîme astral.

L'abîme astral... Par rapport aux distances interstellaires c'était un mince détroit. Et pourtant, pour un homme solitaire, pour le premier homme... c'était un goufre rempli de toute la folie de la solitude, de toute la terreur de l'inconnu.

Kier s'agita au sein de la fusée. Il se souvenait de la période qui avait précédé le départ, et de ce qui avait été dit. Tout cela lui revenait comme des souvenirs évanescents d'une autre vie.

« ...*Vous emportez l'espoir de l'humanité. Nos ennemis ont essayé d'envoyer un homme sur la lune. Ils ont échoué. Ils n'essaieront plus. Toutes leurs ressources doivent maintenant être utilisées à fabriquer des armes de valeur éprouvée. Des bombes. Des navires. Des tanks. Des avions. Maintenant c'est à notre tour. Là où ils ont échoué, nous devons réussir. Nous avons une chance, Kier. Une seule chance. Nous ne pouvons risquer de détourner un erg* (1) *de plus vers le ciel.* »

L'existence avait été morne, Kier se souvenait, dans cette autre vie. Les gens en foule, se poussant, luttant tout le long du jour pour se faire une place. La nourriture était difficile à trouver. Manger était devenu une corvée. Un règlement monotone était devenu un mode de vie. Et puis, il y avait la peur. Il se souvenait d'avoir vécu avec la peur. Peur de la mort qui tombe du ciel, de la mer, de la terre et des milliards de vermine grouillante. Les microbes, les bêtes, les hommes. Danger ! Il s'en souvenait vaguement : ç'avait été le mot d'ordre. Le danger était partout.

Sauf ici. Ici, la matrice de plastique l'enserrait, les tubes l'alimentaient, la fusée le protégeait.

Le temps passait pour Kier en limbes informes, infinis. Il reposait pelotonné dans le ventre de la fusée, et les machines autour de lui accomplissaient les tâches qui leur avaient été assignées.

L'émetteur parlait dans l'espace et le radar de garde sur terre suivait l'avance des signaux. Les cameras serties dans la carapace de la fusée enregistraient ce qu'elles voyaient.

La nuit, les étoiles, le soleil, la terre et la lune qui se rapprochait. Des compteurs enregistraient les rayons cosmiques et d'autres mesuraient la vie bouillonnante de la pile atomique qui propulsait la fusée.

Kier rêvait.

D'étranges rêves, pleins de questions.

« ...*pourquoi l'ennemi avait-il échoué? leur fusée était à peu près identique à celle de Kier... et pourtant ils avaient échoué. La fusée avait atterri parfaitement. Mais personne n'en était sorti. La fusée ennemie s'élevait encore comme une tour d'argent sur la lave de la Mer de la Sérénité. La peur encore une fois? Non, il n'y avait rien à craindre. Il n'y avait aucun danger ici, au sein de cette obscurité tiède...* »

Il semblait à Kier que la fusée lui parlait, apaisait ses doutes, tenait en respect les terreurs innommées.

La fusée vira. Elle pointa les ailerons de sa queue vers la lune. En dessous d'elle les chaînes de montagnes déchiquetées et les plaines de pierre ponce désolées s'étendaient silencieuses, inconscientes de cette aiguille de flamme qui descendait du ciel étoilé pour troubler leur sommeil millénaire.

(1) Unité de travail mécanique produit par une dyne sur une longueur d'un centimètre.

La fusée descendit sur un pilier de feu, véritable colonne éruptive isolée mais silencieuse.

La fusée toucha le sol.

Le feu atomique des réacteurs grésilla et s'éteignit. L'émetteur s'adressa encore au radar de garde au-delà de l'abîme astral.

La fusée s'enfonça dans une poussière de lave et de pierre ponce et attendit.

Kier sentit le choc comme en rêve. Il ne pensait à rien ; il ne ressentait qu'une irritation ennuyée. Une voix parlait à son oreille. Une voix étrange, dont il se souvenait à moitié et qui venait de si loin...

« *Kier, ici White Sands... nous lisez-vous?* »

Il essaya de se boucher les oreilles, mais la voix insistait, s'insinuait.

« *Allô... la fusée lunaire! Kier! M'entendez-vous?* »

Kier essaya de s'enfouir un peu plus profondément dans le doux plastique protecteur qui l'entourait. Cette voix détestable éveillait des souvenirs.

Et des peurs.

De l'autre vie. De la vie qu'il avait menée avant qu'ils l'aient pris pour le mettre dans le sein de la fusée parfaite, réconfortante, qui le protégeait de l'espace, du danger et de la solitude...

Et pas seulement de l'espace... de tout.

La fusée était parfaite, aussi parfaite que l'avait certainement été la fusée ennemie.

Elle protégeait.

La voix s'évanouit.

La fusée s'arrêta d'émettre. Son sens pratique de machine cybernétique lui avait fait découvrir avec précision ce qui causait l'angoisse de Kier.

Kier pensait : « *Je ne veux pas naître!* »

— « *Kier, ici White Sands! Vous êtes arrivé, Vous pouvez... Vous devez...* »

La voix s'évanouit de nouveau. Cette fois pour de bon. Kier se détendit dans l'obscure tiédeur du sein, plein d'un plaisir informe et informulé. Il n'était pas bon de penser.

La fusée comprit.

Kier se recroquevilla en position prénatale dans le sac de plastique.

La pensée s'arrêta.

La fusée se dressait immense et silencieuse sur la plaine de pierre ponce, et le soleil se couchait très, très lentement.

Kier était « bien ».

La sécurité dans laquelle baignera le futur astronaute ne provoquera-t-elle pas cet aboulisme, ce retour au Nirvana de la pré-naissance dont parle la psychologie moderne?

C'est en tout cas la thèse que soutient Mr. Coppel dans cette originale nouvelle.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par *JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI*

Le livre français le plus « atomique » qui nous soit parvenu est « *La Pensée artificielle* », de Pierre de Latil (Gallimard). Plus étonnant que n'importe quelle « science-fiction », le livre de M. de Latil nous ouvre un monde merveilleux et un peu effrayant : celui des machines intelligentes. Car les machines commencent déjà à penser, et peut-être penseront-elles bientôt de façon indépendante. L'étonnante nouvelle d'Olivier La Farge, « *L'Androïde inspiré* », contenue dans ce numéro, pourrait ainsi se réaliser prochainement.

Un autre aspect remarquable du livre de M. Pierre de Latil est sa découverte de phénomènes cybernétiques, d'actions et réactions s'entremêlant, dans des phénomènes naturels aussi divers que l'évolution des espèces et l'univers en expansion. Il y a là de quoi faire réfléchir les philosophes.

Aussi fantastique — dans un autre genre — et aussi véridique, le livre de Mme Rachel Carson, « *Cette mer qui nous entoure* » (Stock), nous dévoile les secrets d'un monde plus étonnant que les autres planètes. Tous ceux qui aiment les voyages extraordinaires (et tel doit être le cas des lecteurs de « *Fiction* ») se passionneront pour cet univers si proche et si différent du nôtre, et beaucoup moins connu, au fond, que les profondeurs de l'Afrique noire ou de l'Amazone.

Un livre récemment paru dans une collection de romans policiers, « *Le Miroir obscur* » (Through a Glass, Darkly) (Edit. Pierre Horay), par Helen Mac Cloy, mérite mieux le titre de « roman fantastique » que la plupart des livres parus dans les collections spécialisées.

Il traite du mystère ancien du « double », dans un cadre moderne : Amérique 1945. Comme dans cet autre chef-d'œuvre : « *La Chambre ardente* », de John Dickson Carr, une solution policière naturelle et une fin sans solution « raisonnable » s'ouvrant toute grande sur l'inconnu sont laissées au choix du lecteur. Une atmosphère d'angoisse est admirablement créée et le lecteur ne peut s'empêcher de se poser quelques-unes des questions fondamentales de la philosophie : celle de l'identité, celle de la nature du réel, celle de la nature de la vie. C'est un tour de force que de poser ces graves questions dans un roman de « suspense » admirablement maintenu.

Signalons aussi la réédition (Tallandier) d'un des meilleurs romans de « science fiction » français : « *Le Péril bleu* », de Maurice Renard. Regrettons seulement qu'on ait coupé quelques-uns des plus beaux passages, celui en particulier où Maurice Renard se définit comme « amateur d'insolite et scribe de miracles ».

Signalons encore, parmi les « essais », le livre de Hector Perez Martinez : « *GUAUHTEMOC : Vie et mort de la culture aztèque* (Robert Laffont). Ce livre décrit une civilisation fantastique, et qui a pourtant existé si près de nous.

Alors que les romanciers imaginent sur les autres planètes des civilisations si proches des nôtres, en les plaçant simplement dans une autre galaxie, M. Martinez nous décrit, d'après des documents historiques irréfutables, un monde tellement différent du nôtre qu'on a l'impression d'avoir voyagé très loin, ce qui est le but même que « *Fiction* » cherche à vous faire atteindre.

Enfin, indiquons que nous devons à l'obligeance de M. Ralph Messac la découverte d'un livre qui bat le record des prédictions : « *L'Ingénieur von Satanas* », de Robida (publié en 1919 par « la Renaissance du Livre »). L'auteur y a prévu toutes les armes d'aujourd'hui et même de demain, y compris la guerre bactériologique.

Signalons également à nos lecteurs un livre étonnant de George Gamow « *M. Tompkins au Pays des merveilles* » (Dunod, Paris). George Gamow est un physicien américain d'ori-

gine russe, à qui nous devons l'explication par la mécanique ondulatoire de la radioactivité naturelle, la théorie de la libération d'énergie par les étoiles et maintes autres découvertes.

« *M. Tompkins au Pays des merveilles* » est le premier d'une trilogie (les deux autres volumes: « *Mr. Tompkins explores the atom* » et « *Mr. Tompkins and the facts of life* » ne sont malheureusement pas encore traduits). Cette trilogie permet à n'importe qui de comprendre les aspects essentiels de la science moderne.

« *Mr. Tompkins au Pays des merveilles* » concerne plus particulièrement la relativité et les *quanta* et réussit ce miracle d'expliquer sous forme d'aventures humoristiques des idées quasi intraduisibles en paroles. Aucun lecteur n'oubliera de longtemps l'histoire des boules de billard provenant d'un autre univers où la « constante de Planck » est beaucoup plus grande et qui se transforment en « ondes de probabilité » quand on joue un coup.

Souhaitons de voir rapidement traduits les autres volumes de la trilogie, ainsi que cet autre livre étonnant du même auteur : « *Un, deux trois... l'infini* ! »

Du côté anglo-saxon, signalons une réédition, avec beaucoup de compléments, du livre de Gerald Heard: « *Les Soucoupes volantes* », paru en France aux Editions Pierre Horay.

M. Gerald Heard n'est autre que H. F. Heard, l'auteur d'une longue nouvelle d'anticipation scientifique publiée antérieurement par « *Mystère-Magazine* » et dont « *Fiction* » présentera un autre saisissant récit dans son prochain numéro : « *L'Antinéa des mers* ». Nous avons la plus grande admiration pour M. Heard en tant que romancier fantastique, mais nous craignons que celui-ci ne l'ait emporté sur l'homme de science lors de la nouvelle rédaction de son livre. Ses abeilles intelligentes venant de Mars en soucoupe volante nous paraissent plutôt ressortir à la fiction qu'à la réalité.

Dans le domaine des périodiques, trois revues littéraires parmi les plus sérieuses et les plus « cotées » ont consacré une bonne partie de leurs récents numéros à la « science-fiction ». Il s'agit de « *Esprit* » (mai), « *Le Mercure de France* » (juin) et « *Les Cahiers du Sud* » (juillet). Signalons tout particulièrement l'étonnante nouvelle de Lewis Padgett : « *Tout smouales étaient les Borogoves* », dans « *Le Mercure de France* », et l'excellent article de M. Stephen Spriel : « *Le Ressac du futur* », dans les « *Cahiers du Sud* ». Nous aurions préféré qu' « *Esprit* » nous présente, au lieu de la nouvelle purement satirique de Ray Bradbury, une nouvelle purement « science-fiction » : « *La Chose d'un autre monde* », de John Campbell, par exemple, qu'on regrette de n'avoir vu publiée nulle part en France jusqu'à maintenant.

J. B.

●

Sans qu'on puisse parler de chefs-d'œuvre — même en « science-fiction » ceux-ci sont rares — la production d'A. S. romancée a été, ces derniers temps, des plus honorables.

L'ouvrage le plus curieux est peut-être « *L'Univers vivant* », de Jimmy Guieu (Fleuve Noir), où l'auteur reprend une théorie déjà exprimée dans un précédent roman (« *Au-delà de l'infini* ») et selon laquelle notre univers ne serait qu'un atome dans le corps d'un être vivant. Or, depuis quelque temps, les catastrophes cycliques se multiplient et les savants en viennent à penser que l'être en question est souffrant. Aussi organise-t-on une expédition destinée à vérifier le bien-fondé de ladite théorie. Celle-ci se révèle exacte, le « malade » étant une princesse que des ennemis de sa famille ont exilée sur une autre planète. A partir de ce moment, c'est une « guerre des mondes » sur une petite échelle que notre confrère Guieu parvient sans peine à rendre intéressante. A la fin, tout rentre dans l'ordre sans que, pour autant, l'amour ait été négligé. La première partie du roman est nettement supérieure à la seconde, mais l'ensemble nous a fort diverti.

Très divertissant est également « *L'Incroyable futur* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir). Nous y voyons un jeune savant, Bill Cordell, mettre au point un produit qui, après absorption, lui permet de lire dans les pensées des gens. Ayant quitté l'usine qui l'employait et devenu journaliste, il réussit deux ou trois interviews poli-

tiques qui attirent sur lui l'attention du chef tout-puissant de la police, et le pauvre Bill finirait misérablement assassiné sans l'intervention de quelques hommes mystérieux, venus d'un autre univers, qui reconnaissent en lui le chef d'une humanité future évoluée. (Précisons que l'action du roman ne se déroule pas de nos jours.) Les tendances spiritualistes sont nettes chez l'auteur qui, rappelons-le, n'a jamais publié d'œuvre sans intérêt.

Vargo Statten, qui nous a habitués à une production de classe, ne se dément pas dans la première partie de « *L'Infernale Menace* » (The Red Insects) (également au Fleuve Noir), véritable modèle de « suspense » et de mystère, où l'on voit l'Humanité livrer une guerre sans merci à des fourmis devenues géantes grâce à l'adjonction, par un savant plus ou moins fou, d'un système pulmonaire. Nous avons aimé la seconde partie, où ladite Humanité est sauvée par l'intervention de nos petits-enfants du Nme siècle, réduits en esclavage par les fourmis, mais capables, comme ces dernières, de voyager dans le Temps et de lutter aux côtés de leurs ancêtres. Dans cette deuxième partie, Statten tombe malheureusement dans certains excès du « space opera » (expression fort employée aux U. S. A., par similitude avec « soap opera » qui désigne les spectacles radiophoniques publicitaires à la guimauve) qui détruisent l'unité d'action.

Isaac Asimov est un des auteurs américains d'AS les plus réputés, mais son premier roman à paraître en français, « *Cailloux dans le ciel* » (Pebbles in the Sky) (Rayon Fantastique-Gallimard), n'est qu'honorable, sans plus. C'est l'histoire d'un petit tailleur du nom de Joseph Schwartz qui, par suite de l' « échappement » d'un rayon radio-actif, se trouve projeté dans le Temps. L'Univers est bien différent alors. L'Humanité vit sur un grand nombre de planètes, cependant que notre propre Terre est le paria du monde. Elle est tout imprégnée de radio-activité et ses rares habitants, une fois atteint un certain âge, sont proprement mis à mort pour laisser place aux jeunes. Bien entendu, il y a des mécontents qui complotent la perte de l'Univers mais, doté de pouvoirs surnaturels à la suite d'un traitement approprié, Schwartz sauvera la Galaxie, réconciliera tous les hommes de bonne volonté et finira décoré d'un ordre que seuls de rares élus ont le droit d'arborer. (Et dire que, selon les Américains, seuls les Français aiment porter un ruban à la boutonnière !) Le roman est écrit avec beaucoup de soin et fort bien adapté par Mme Audiberti, mais nous aurions aimé qu'Asimov fît son entrée sur le marché français avec quelque chose de plus convaincant et de plus solide que cela.

Voltaire eût aimé « *Les Contes de l'absurde* », de Pierre Boulle (Julliard) qui ont valu à son auteur le Prix de la Nouvelle 1953. Nous ignorons si, dans le civil, l'âuteur est ou a été spécialiste de philo ou de math', mais les deux éventualités sont également vraisemblables. Philosophiques, ces cinq contes le sont tous, mais bien d'autres domaines pourraient les revendiquer également : le genre policier serait en droit de s'annexer « *Le Poids d'un sonnet* » qui eût enchanté Edgar Poé ou Conan Doyle ; l'anticipation, elle, a directement inspiré « *Une nuit interminable* » où, grâce à un emploi exagéré (nous ne voyons pas d'autre mot) de machines à explorer le temps, on voit un homme tuer sa victime dans le futur, être tué par elle dans le passé pour, finalement, se confondre avec elle dans un présent logiquement issu d'un « nouveau » passé ; le genre « terreur », lui, est bien représenté par « *L'Hallucination* » ; le genre « branquignol » même pourrait, à son choix, apposer son étiquette sur « *Le Règne des sages* » ou sur « *Le Parfait Robot* ». Mais quel que soit le genre fondamental auquel ils appartiennent, ces cinq contes sont tous d'une lecture exceptionnellement agréable, teintés d'un humour très fin, intéressants ; enfin, évidemment, logiques jusqu'à... l'absurde. Oui, Pierre Boulle a bien mérité le Prix de la Nouvelle.

(*Voir la fin de cette rubrique en page* 121.)

LE CINÉMA D'ANTICIPATION A UN DEMI-SIÈCLE

par F. HOVEYDA

Printemps 1902 : Méliès présente à sa clientèle foraine son *Voyage dans la Lune,* superproduction de 280 mètres de longueur (à l'époque les films n'en comptaient que 20 à 60). La projection se termine au milieu d'un silence glacial. Les « gens du voyage » refusent d'acheter une bande si chère. Pensez donc ! 420 francs en noir et 840 francs en couleurs ! Un forain, cependant, accepte de procéder à une projection-témoin gratuite à la Foire du Trône. Le public réagit, les applaudissements fusent de tous côtés, se prolongent : c'est le délire. Commencée dans les fêtes foraines, la carrière du film se poursuit dans les grandes salles, d'abord à Paris, puis dans toutes les grandes villes du monde. Partout c'est le même succès. La « science-fiction », encore imprégnée de la fantaisie de Méliès, vient d'entrer dans l'histoire du Cinéma.

Printemps 1952 : La société américaine Universal-International annonce avec fierté la sortie prochaine de sa première superproduction en trois dimensions, sur écran géant et avec son stéréophonique : *It came from outer space,* mis en scène par Jack Arnold, d'après une nouvelle spécialement écrite par Ray Bradbury.

1902-1952 : cinquante ans de cinéma, mais aussi cinquante ans de films d'anticipation. En fait, la possibilité pour la caméra de représenter des phénomènes surnaturels fut une des premières découvertes des inventeurs du septième art.

Méliès s'était inspiré, pour son « voyage », de Verne (*De la Terre à la Lune,* 1865) et de Wells (*Les Premiers Hommes dans la Lune,* 1895). Les adaptateurs et les auteurs de scénarios originaux ne devaient pas manquer par la suite.

Sans parler des œuvres de Méliès, citons, entre autres : *Vingt mille lieues sous les mers* (Cutchéon, 1905) ; *La Folie du docteur Tube* (Abel Gance, 1915) ; *Himmelskibet* (H. Madsen, 1918) ; *The First Men in the Moon* (Cecil Hepworth, 1919) ; *Rejaen til Mars* (Ole Olsen, 1920) ; *Docteur Mabuse* (Fritz Lang, 1922) ; *Paris qui dort* René Clair, 1923) ; *Ælita* (Protozanov, 1924) ; *La Cité foudroyée* (Luitz Morat, 1924) ; *Le Rayon de la mort* (Koulechov, 1925) ; *Die Frau im mond* (F. Lang, 1928), *Dr. Jekyll and Mr. Hyde* (Rouben Mamoulian, 1931) ; *Frankenstein* (James Whale, 1932) ; *The Invisible Man* (J. Whale, 1933) ; *The Devil Doll* (Tod Browning, 1934) ; *Things to come* (William Cameron Menzies, 1936) ; *Dr. Cyclope* (Schœdsack, 1940) ; *Croisières sidérales* (André Zwoboda, 1941) ; *The Monster maker* (Sam Newfield, 1949) ; *The Thing* (Christian Niby, 1950) ; *Destination moon* (Irving Pichell, 1950) ; *Flying discman from Mars* (Serial de Brannon et Taylor, 1950) ; *Five* (A. Oboler, 1951) ; *The Man from planet X* (Edgar G. Ulmer, 1951) ; *When Worlds collide* (Rudolph Maté, 1951) ; *The Day the earth stood still* (Robert Wise, 1952) ; *Flight to Mars* (L. Selander, 1952) ; *Red Planet Mars* (Harry Horner, 1952) ; *The War of the worlds* (Byron Haskin, 1953) ; *The Magnetic Monster* (Curt Siodmak, 1953) ; *Phantom from space* (W. Lee Wilder, 1953) ; *The Four sided triangle* (Terence Fisher, 1953) ; *Invaders from Mars* (Menzies, 1953) ; *Captive Women* (Stuart Gilmore, 1953), etc. J'ai omis bon nombre de titres : une filmographie complète de l'anticipation demanderait de nombreuses pages. Les films que je viens de citer montrent suffisamment que le cinéma ne s'est jamais désintéressé de la « science-fiction ». Mais, la plupart du temps, un pessimisme injustifié se dégage de ces films. Les habitants des autres planètes sont des êtres foncièrement méchants, la science est limitée, le progrès rend l'homme mal-

heureux, notre monde actuel est encore le meilleur qui puisse se concevoir...

Les thèmes de la « science-fiction » cinématographique sont peu variés; on peut classer la plupart des films produits à ce jour sous quatre ou cinq rubriques.

Il y a d'abord le thème de l'invention scientifique, comportant généralement des conséquences désastreuses. Un des premiers films de ce genre, *Fatale Expérience,* réalisé en 1924 par les Etablissements Gaumont, nous montre le « visioscope » qui permet de voir à distance malgré les obstacles. Dans *La Cité foudroyée,* Morat raconte l'histoire d'un jeune savant qui détruit Paris avec une machine capable de capter et d'utiliser la foudre. Il faut également citer ici : *Frankenstein, L'Homme invisible* et, plus récemment, *Monster maker.* Parmi les films qu'on pourrait ranger sous cette catégorie, je préfère celui de René Clair, *Paris qui dort,* dont la fantaisie et la verve emportent le spectateur aujourd'hui encore.

Les voyages vers d'autres planètes sont peut-être les plus nombreux; on en compte plus de dix au temps du muet et davantage depuis 1950.

L'arrivée sur terre, d'êtres venus de mondes extérieurs a également tenté les cinéastes : *The War of the worlds, Invaders from Mars, The Flying saucer, Radar man from the Moon, The Day the earth stood still, The Man from planet X, The Thing,* etc. Mais on nous présente toujours, dans ces films, des êtres méchants venus dans notre planète pour conquérir, détruire et assassiner. Quand donc verrons-nous, ne fut-ce que pour changer, un bon martien ?

Depuis la guerre, les conséquences des découvertes atomiques nous ont valu plusieurs films qui restent franchement mauvais malgré les bonnes intentions des auteurs. *Captive Women,* comme *Five,* met en scène un monde détruit par la guerre atomique. On aurait pu penser que les quelques survivants seraient enfin guéris de leurs idées belliqueuses. Pas du tout : ce genre de film n'est prétexte qu'à nous présenter la lutte routinière pour le pouvoir entre plusieurs camps.

Le cinéma de « science-fiction » procède aussi à des incursions dans le passé pour en extraire les monstres préhistoriques : *Lost Continent* (Sam Newfield, 1952); *Prehistoric Women* (Gregg Tallas, 1951); *Unknown World* (Terrell O. Morse, 1952); *Unknown Island* (Jack Bernhard, 1949), etc. Ces films sont, dans l'ensemble, assez mal réalisés. Au point de vue des truquages, *Le Monde perdu,* tiré, en 1925, du roman de Conan Doyle, reste bien supérieur. Récemment, Hollywood est revenu à la formule *King-Kong* (Cooper et Schœdsack, 1933) avec *The Beast from* 20.000 *fathoms* (Eugène Lourie, 1953), basé sur une nouvelle de Ray Bradbury : Une explosion atomique dans l'Arctique libère un monstre préhistorique qui traverse l'Atlantique et débouche dans une avenue de New-York.

Tels sont, en résumé, les quelques thèmes autour desquels on peut classer les films de « science-fiction ». Depuis 1950, la forme du film d'épouvante semble dominer dans le cinéma d'anticipation. Sans parler de *The Thing,* citons le récent *Son of Dr. Jekyll* (Seymour Friedman, 1951) et *The Mad Monster* (Sam Newfield, 1952). Au début de 1953, la société United Artists a édité un film de Curt Siodmak : *The Magnetic Monster* qui, bien que raconté sur un ton plausible, n'en constitue pas moins une incursion dans le domaine de la terreur. C'est l'histoire d'un élément nouveau, découvert à la suite de perturbations magnétiques. Cet élément est radio-actif et vivant : il se nourrit de l'énergie qu'il emprunte aux êtres et objets environnants. Il double régulièrement sa masse toutes les onze heures, de sorte qu'il menace bientôt de rejeter notre planète de son orbite.

Les deux dernières S.-F. sorties aux U. S. A. sont également dans le plus pur style des « horror films » : *Phantom from space* et *It came from outer space.*

Le premier raconte la visite sur terre d'un être venu d'une autre planète et qui a l'apparence d'un fantôme. Il sème la terreur jusqu'au jour où il finit par se désintégrer.

Le second est basé sur une nouvelle originale de Ray Bradbury, considéré aujourd'hui comme un des écrivains les plus importants de la S.-F. C'est l'histoire d'une « chose » tombée d'un autre monde et contenant des êtres terrifiants. Enfermée dans la surface

de la terre, elle menace de détruire notre planète. Les savants finiront par la libérer.

Signalons aussi que les sujets psychologiques ont parfois tenté les auteurs de films de S.-F. C'est ainsi que l'Angleterre vient de produire la version cinématographique du « *Triangle à 4 côtés* ».

On ne peut terminer ce rapide coup d'œil sur la S.-F. au cinéma sans dire quelques mots sur les « serials » inspirés des « comics » et sur les dessins animés.

Depuis 1930, la S.-F. sévit, si j'ose dire, dans les « comics-strips ». Les auteurs de « serial » y ont puisé sans arrêt, pour faire revivre à l'écran Flash Gordon, Brick Bradford, Superman, Batman, Radarman, Mandrake et de nombreux autres héros de la mythologie moderne. En 1938, devant le succès de *Flash Gordon's trip to Mars* (Beebe et Hill, 15 épisodes), la société Universal en tirait un film de sept bobines sous le titre *: Mars attacks the world*. Depuis, on a compté plus de vingt-six « serials » de S.-F. La publicité faite à l'intention des exploitants par la Columbia, pour son dernier « serial » : *The Lost Planet* (Bennet, 15 épisodes, 1953) est significative : « *Le public viendra, semaine après semaine, dans votre salle, pour apprendre les secrets de la radio astronomique, du rayon hypnotique, du cosmojet, de la soucoupe volante, du désintégrateur thermique, du vibrateur sonique, du canon cosmique, etc.* »

Le dessin animé aussi nous a donné des œuvres souvent attachantes : *Les Passagers de la Grande-Ourse* (Grimault, 1941); *Thermites from Mars* (Tex Avery, 1952); *La Bergère et le Ramoneur* (Grimault et Prévert, 1953), etc.

⁂

Les amateurs de S.-F. ne semblent pas avoir été emballés par les récents films projetés en France. Cela est dû au fait que l'on n'a pas encore présenté dans ce domaine des œuvres consistantes et valables. Peut-être aussi faut-il attribuer cette froideur du public averti à ce que les réalisateurs ne semblent pas croire à la S.-F. Ne se sont-ils pas livrés à des parodies telles que *Dr. Pyckle and Mr. Pride* (1925, avec Stan Laurel) et *Abbott and Costello go to Mars* (Charles Lamont, 1952) ? Quoi qu'il en soit, leurs films, dans la majorité des cas, sont loin de convaincre le spectateur. Fort heureusement, dans les productions annoncées pour cette année, le côté truquage est très soigné et comblera les vœux des amateurs même les plus exigeants.

ICI, ON DÉSINTÈGRE ! (Suite de la page 118.)

Les Editions du Sillage ont, jusqu'à présent, fait preuve d'un goût excellent dans leur collection « Horizons fantastiques ». Elles ont publié un roman de « science-fiction » français : « *L'Univers vagabond* », de Léon Groc et Jacqueline Zorn, et deux romans traduits de l'anglais : « *Paradis atomiques* », de R. Teldy Naim, et « *Cette sacrée Planète* » (The World Below), de Fowler Wright. M. Léon Groc est un des meilleurs romanciers de science-fiction français, auteur notamment de « *La Révolte des pierres* » et de « *La Planète de cristal* ». « *L'Univers vagabond* » exploite la possibilité d'atteindre d'autres systèmes solaires en dépit de l'énorme distance qui nous sépare des étoiles en utilisant un astronef de dimensions suffisantes pour être habité par des familles se reproduisant pendant les générations. Ce livre contient aussi la brillante idée de *piles atomiques intelligentes*, forme de vie utilisant à la fois le carbone et l'uranium.

Nous ne savons pas si M. R. Teldy Naim est réellement américain. Son roman d'anticipation est comparable en tout cas aux bons « science-fiction » américains.

M. S. Fowler Wright est surtout connu en France pour « *Prélude à Prague* » et « *4 jours de guerre* » (Hachette, éd.), clairvoyantes anticipations en 1936 de la guerre 1939-1945.

Son livre est une brillante satire sociale. La beauté du style rappelle le fait que M. S. Fowler Wright a fait une remarquable traduction en anglais de « *La Divine Comédie* », de Dante

I. B. M.

COURRIER DES LECTEURS

Peu de temps avant la parution du premier numéro de « Fiction », *nous avons reçu d'un lecteur de* « Mystère-Magazine » *la lettre suivante. Etant donné son contenu, nous avons pensé qu'elle était tout indiquée pour inaugurer cette rubrique; aussi la reproduisons-nous dans son intégralité, car elle n'est pas sans intérêt et le point de vue exprimé par ce correspondant sur la* « *science-fiction* » *nous paraît on ne peut plus sensé.*

⁂

Valeur scientifique du roman d'anticipation.

M. J.-P. OEHMICHEN, *à Courbevoie (Seine)*.

Je tiens d'abord à vous présenter tous mes compliments pour votre revue « *Mystère-Magazine* » que je suis depuis le premier numéro avec le plus grand intérêt, et dans laquelle les chroniques sont aussi intéressantes que les nouvelles elles-mêmes.

Je voulais vous parler d'un sujet qui me tient très à cœur et dont vous vous occupez beaucoup depuis quelque temps dans vos rubriques : la littérature d'anticipation scientifique.

Comme je sais que vous aimez avoir quelques précisions sur celui qui vous écrit, je commence par me « situer » approximativement. J'ai trente ans, marié et père de famille. Je suis ingénieur et je travaille dans l'électronique. Depuis mon plus jeune âge, j'ai baigné dans une atmosphère scientifique. Vous avez sans doute entendu parler de mon père, qui est un des pionniers de l'hélicoptère et qui est maintenant professeur au Collège de France. Il a toujours été un merveilleux professeur et surtout un propagandiste (j'hésite à dire un apôtre) de la science. Il m'a passé son virus, à tel point que ce que j'aime le plus comme occupation c'est de travailler dans mon laboratoire qui est maintenant assez bien équipé, car je l'ai commencé à l'âge de six ans.

J'aime écrire, j'ai fait quelques nouvelles et je compte en faire d'autres. J'apprécie énormément le genre « non sens » prisé en Angleterre, ainsi que la plupart des techniciens : quand on doit toute la journée manipuler des phénomènes qui sont régis par des lois d'une précision et d'une rigueur absolues, on est enchanté de voir des histoires qui se révoltent contre le bon sens.

Mais j'aime aussi énormément les romans d'anticipation scientifique. Je lis tous ceux qui peuvent me tomber entre les mains, même les plus idiots. C'est devenu un vice, mais j'arrive à me désintoxiquer en lisant de bons romans policiers, des vrais, c'est-à-dire pas des « noirs » que je déteste.

J'ai été frappé par le fait que la totalité des gens qui étudient le roman d'anticipation ne s'occupent jamais de la valeur scientifique de tels romans, de leur utilité et de leurs dangers. Et pourtant, le problème me semble important et je serais heureux que vous y fassiez allusion dans vos colonnes : il n'y a pas une revue pour enfants, pas une publication illustrée quelle qu'elle soit, qui ne consacre une rubrique, régulière ou occasionnelle, à un roman de « science-fiction ». Dans de tels illustrés on ne parle pratiquement plus de voyages sur la Lune ou sur Mars; fini, tout cela, c'est du passé; cela ne fait plus un sou, non, parlez-moi de voyages sur Neptune ou Pluton !

Et encore, cela fait bien timide de se cantonner au petit système solaire ! Non, plus question d'astronautique, mais de sidéronautique, de galaxonautique. On va sur les planètes des autres étoiles (encore heureux quand on précise : les planètes, souvent on parle d'un voyage sur Sirius ou sur Véga, sans avoir pitié des pauvres semelles des souliers des explorateurs qui risquent cependant fort de brûler). Et puis, la Galaxie, cela va en semaine, mais pour le week-end, on va plutôt sur les étoiles (*sic*) des autres galaxies, de la Nébuleuse d'Andromède (pour commencer; pensez donc, à 600.000 années-lumière, c'est la banlieue !). Les astronefs vont à des milliers d'années-lumière par seconde, et M. Einstein est prié de ne pas protester (ou, à défaut, on le mobilise pour expliquer que c'est possible).

Quand les astronefs sont en revi-

sion, pour se délasser on repousse une attaque interplanétaire ou de surhommes : des êtres d'un degré d'intelligence qui nous dépasse de plusieurs centaines de millénaires ont décidé d'attaquer la terre; ils débarquent, détruisent Paris, New-York et Londres, mais, heureusement, le héros de l'histoire découvre en dix minutes, dans son superlaboratoire, une superarme avec laquelle il repousse les envahisseurs, en profitant d'un moment où ceux-ci ne font pas attention.

Et toutes ces péripéties sont entremêlées d' « explications scientifiques », desquelles il ressort surtout que l'auteur a un niveau d'instruction scientifique qui lui interdit absolument tout espoir de passer un jour le certificat d'études primaires.

Pourquoi tout cela ? Vivons-nous donc à l'époque du bluff intégral, de l'escroquerie de l'auteur qui se dit scientifique ? Nous répondrons : non. En effet, il y en a qui sauvent la corporation : « *Le choc des mondes* », les œuvres de Pierre Devaux et quelques autres témoignent d'une grande probité scientifique.

Et pourtant, si l'on prend l'exemple du « *Choc des mondes* », voilà un livre très bien conçu, très bien écrit et dont on a eu l'idée de faire un film. Il a fallu que l'on massacre le livre en y introduisant des modifications, inutiles pour la qualité du film, mais rendant toute l'histoire complètement inepte du point de vue scientifique. On y voit en particulier les effets de l'approche d'une planète, complètement indécelables jusque-là, se manifester brusquement à partir de l'heure H, de la minute M et de la seconde S, alors que le livre montrait l'accroissement des perturbations, jour après jour, d'une façon plus impressionnante.

Un autre film, « *24 heures chez les Martiens* », est également fait sous la direction de plusieurs « conseillers scientifiques » qui ont l'impudence de se nommer, alors qu'à eux trois ils ont le niveau mental d'un enfant de trois ans (et encore). On y voit des météores passer près de la fusée, dans le vide intersidéral, avec des grondements terrifiants (le son ne se propage pas dans le vide) et d'autres fumisteries de mauvais goût.

Aujourd'hui, il est de bon ton de se moquer de Jules Verne en disant que son obus terre-lune était impossible à réaliser. C'est exact, mais il a commis nettement moins de fautes, eu égard aux connaissances scientifiques de son temps, que n'en commettent nos modernes auteurs de romans d'anticipation.

Ce sont ces auteurs modernes qui parlent de l' « *impossibilité de propulser un astronef par fusée en raison du choc brusque,* » de fleurs comme « *des ellipses d'axe infini ou de forme parabolique ou hyperbolique* », ou donnent des explications en marge comme celle-ci : « *si tout sur terre grandissait en une nuit, personne ne s'en apercevrait faute de point de repère* », alors que l'on imagine très bien ce que cela donnerait : toutes les dimensions étant doublées, les surfaces seraient quadruplées et les volumes multipliés par huit; de plus, l'attraction de la terre en surface étant doublée, tous les hommes pèseraient seize fois plus lourd qu'avant, avec des muscles seulement quatre fois plus forts pour les porter; tout se passerait donc comme si leur poids avait quadruplé et, à moins d'être spécialement peu doués, ils risqueraient de s'en apercevoir.

A côté de cela, on trouve des auteurs consciencieux et, en « épluchant » de très près la suite d'images qui paraissent dans le journal « *Tintin* », sous le titre : « *On a marché sur la lune* », je n'y ai pas trouvé d'erreurs. Un bon point pour Hergé ! Mais, malheureusement, il y en a peu de comme lui.

Ceci nous amène à considérer le danger des romans d'anticipation scientifique : écrits par des ignares et mis entre les mains des jeunes, ils peuvent leur faire un tort considérable d'abord en leur inculquant des idées fausses dont ils auront toutes les peines du monde à se défaire.

Ensuite, ces romans, anticipant trop sur l'avenir, ont tendance à faire considérer tous les progrès scientifiques comme « en retard sur le programme ». Mon neveu (dix ans), passionné comme tous les enfants par les illustrés, me regarde comme un ingénieur un peu demeuré parce que je ne suis pas encore allé faire un petit tour sur la lune. Le jour où quelqu'un le fera pour de vrai, les enfants n'admireront plus, ils s'indigneront seulement que cela ne soit pas arrivé plus tôt.

Autre danger, cette fois auprès des adultes : les auteurs ignorants ayant déconsidéré le genre, on affecte souvent de considérer tout ce que racontent ces romans comme des histoires bonnes tout au plus à amuser les enfants. Je relève dans la lettre de M. Lucas de Leen (publiée dans « *Mystère-Magazine* » n° 56, page 126) : « *Voyages interplanétaires... superatomisme et autres cornichonneries* ». Mais non, les voyages interplanétaires ne sont pas une cornichonnerie. Si nous ne les voyons pas, nos enfants les verront, pas du tout sous la forme des romans mal écrits, mais ils les verront. Il n'est pas plus ridicule de parler maintenant de voyages interplanétaires que Jules Verne n'était ridicule en parlant de son « *bateau à hélices aériennes* » qui emportait Robur le Conquérant, préfiguration des hélicoptères, ou en envisageant le canon géant qui lance des projectiles asphyxiants; pas plus que Wells n'était ridicule en parlant dans « *Douze histoires et un conte* » de ce terrible engin de guerre d'une forme allongée, qui se jetait en avant en crachant du feu derrière lui, préfiguration du V 2.

Les romans d'anticipation scientifique peuvent-ils être utiles ? Nous croyons sincèrement que, s'ils sont bien faits, ils le peuvent. On a dit que le Français était un monsieur décoré, qui ignore la géographie; on pourrait tout aussi bien généraliser la proposition et dire que « le terrien est un être dit pensant, qui ignore la cosmographie ». En effet, prenez au hasard quelqu'un ayant une bonne culture générale et demandez-lui quelles sont les planètes du système solaire, dans l'ordre de leur distance croissante au soleil : 99 % des gens interrogés ne pourront pas répondre; ils connaissent Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, en ne pouvant dire qu'un mot ou deux sur chaque, incapables de préciser (même approximativement) leurs dimensions et leurs positions.

On ne s'intéresse qu'à la Terre parce qu'on y vit, mais pourquoi s'intéresser aux autres mondes ? C'est dans ce sens que le roman astronautique peut être utile; nous allons un jour ouvrir l'ère des voyages interplanétaires et il est préférable que, même avant le départ, on sache un peu ce que l'on doit trouver, non seulement pour les savants qui seront à bord de l'astronef, mais pour l'humanité entière, solidaire de la plus grande aventure de tous les temps : le terracentrisme doit s'effacer peu à peu, nous avons là une belle occasion d'approfondir nos connaissances.

Il y a encore un autre point sur lequel on peut insister : les romans d'anticipation scientifique bien faits peuvent nous amener à réfléchir sur des problèmes intéressants.

Par exemple « *Le choc des mondes* » nous fait penser à l'envie de l'humanité de se survivre, envie si forte que nous la voyons dépasser presque l'instinct bestial de la conservation chez certains (c'était là une belle idée du livre, totalement détruite par le film). Ou bien « *La planète silencieuse* » nous amène à réfléchir sur ce que peut être le genre de vie sur un monde où l'intelligence supérieure des habitants ne s'est pas tournée vers le progrès technique. Ici, comme dans beaucoup de romans de « science-fiction » de Hachette (collection « Le Rayon Fantastique »), le côté « aventure » n'est pas le plus important du récit, mais celui-ci compte surtout par les réflexions que vous inspirent les aventures.

Je crois sincèrement que de tels romans peuvent être utiles, à condition qu'ils soient bien faits, mais que, bâclés comme ils le sont souvent, ils constituent un grand danger que l'on aurait tort de sous-estimer. Souvent, dans la préface de ces romans, on voit le directeur de la collection insister sur la valeur éducative de tels romans, au point de vue scientifique; il faut alors, dans ce cas, dénoncer sans pitié les ouvrages révélant un auteur ignorant tout des questions scientifiques et risquant par là même de faire des ravages dans l'esprit des jeunes.

Dépôt légal : 4e *trimestre* 1953. — *Le Gérant* : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

